
STORAGE
A 540308





GARDIEN 1869

REVUE

ANECDOTIQUE

XIVᵉ VOLUME DE LA COLLECTION

535 — Typographie de Poupart-Davyl et Cie, 30, r. du Bac.

REVUE

ANECDOTIQUE

DES EXCENTRICITÉS CONTEMPORAINES

Curiosités littéraires de Paris et de la Province
Circulaires rares ou bouffonnes. — Complaintes et Vaudevilles
Nouvelles des librairies et des théâtres

DEUXIÈME SEMESTRE. — ANNÉE 1862.

NOUVELLE SÉRIE. — TOME VI

ON S'ABONNE
CHEZ POULET-MALASSIS, RUE RICHELIEU, 97
A PARIS.

LISTE

DES

PRINCIPAUX CONTEMPORAINS

CITÉS DANS CE VOLUME

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

1re QUINZAINE DE JUILLET

Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction doit être envoyé, à partir d'aujourd'hui, 16, rue Dauphine, à cette adresse : M. P. JANNET, pour la REVUE ANECDOTIQUE.

Trois invitations littéraires. — La popularité de M. Barbey d'Aurévilly. — Ce qu'on lit au sommet du Mont-Blanc. — Une menace à la photographie. — Les amateurs d'autographes désappointés — Les somnolences du JOURNAL DES SAVANTS. — Claude Vignon. — Le VAPEREAU de la photographie.

Une fête littéraire est toujours à Paris, pour son amphitryon, un prétexte à rédaction d'une invitation-programme, où triomphe son esprit particulier dans l'esprit du jour, car il y a toujours ici un esprit à la mode auquel on sacrifie, quoi qu'on en veuille et quoi qu'on en dise.

Voici trois lettres d'invitation qui nous ont paru bonnes à conserver, d'autant que, singularité et gaîté à part, les noms de leurs signataires les recommandent.

Nous les réimprimons dans l'ordre chronologique.

INVITATION DE M. NADAR (1840).

M.

Vous êtes invité à venir prendre le thé vendredi soir, 27 courant (au lieu de jeudi), dans les salons de M. le vicomte de la Tour-Nadard (1), homme de lettres, auteur de *Petit-Paul* et du feuilleton sur l'hôpital.

M. de la Tour-Nadard n'a reculé devant aucun sacrifice pour procurer aux personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance tous les plaisirs compatibles avec les mœurs et la destination de son établissement.

La réunion sera brillante en notabilités de toute espèce : vous y rencontrerez le mime Debureau (2), Fontallard (3), les spirituels auteurs de *M. de Coyslin*, Gonzalès, Molé-Gentilhomme, etc., etc., etc.

Il y aura des femmes *propres*.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer avec parfaite considération.

Pour M. de la Tour-Nadard,

Son secrétaire (4).

La réunion aura lieu chez M. Tournachon (5), n° 88, rue Montmartre.

Paris, 25 novembre.

(1) Ceci se passait avant la loi sur les titres. Il convient de remarquer le D qui termine le nom de Nadar. Contrairement à ce qui a eu lieu dans l'invention de l'écriture, la lettre désinente du nom de Nadar, de phonétique qu'elle était, est devenue hiéroglyphique : ce D est présentement un sabre.

(2) Ce n'était pas Debureau, mais M. Bache, qu'on a vu tour à tour au Vaudeville sous la direction Ancelot, au Théâtre-Français, et qui est actuellement au théâtre des Bouffes de M. Offenbach.

(3) Fontallard (Camille), frère du caricaturiste. Il est mort il y a quelques années.

(4) Signature déterminément illisible.

(5) Nom patronymique du vicomte de La Tour-Nadard.

FESTE CHAMPESTRE
88, RUE MONTMARTRE
A
L'ÉLYSÉE NADARD
VENDREDI 27 NOVEMBRE
1840 (1)

Programme.

A huit heures très-précises, entrée des *spirituels auteurs de* M. DE COYSLIN. Promenade dans les salons. Tir aux pigeons, balançoires. Les spirituels auteurs exécutent, avec M. Alfred Francey (2), homme de lettres et gérant de l'ex-*Livre d'or*, un pas figuré représentant, premier tableau : *La lanterne du mérite éclairée par la chandelle de l'opulence;* deuxième tableau : *Les muses* (spirituels auteurs) *secourues et protégées par Plutus* (Francey).

A huit heures et demie, *scène parlée*, par M. Debureau.

A neuf heures, M. *A. Léon Noël* (3), *poëte d'Orléans*, exécutera les poses du *Gladiateur mourant* et de l'*Apollon Pythien.—N. B.* Les exercices exigeant que M. *A. Léon Noël*, *poëte d'Orléans*, soit entièrement nu, pendant toute leur durée les fenêtres seront soigneusement ouvertes et les ventilateurs joueront.

(1) Cette pancarte est tenue par M. Nadar et par M. Bache habillé en Debureau.

(2) Pas homme de lettres du tout. Le *Livre d'or* dont il est ici question était une concurrence à l'*Artiste.* Ce journal eut une douzaine de numéros. Quant à M. Alfred Francey, de retour à Lyon, sa patrie, il se remit dans le commerce.

(3) Un des trois *buveurs d'eau* auxquels on doit l'histoire de Murger. — Il est très-maigre.

A neuf heures et demie, la *Cour d'assises*, par M. *Fontallard-tichaut-des-reins-sur* (1)!!! N.B. Cette scène *improvisée* sera exécutée pour la dernière fois.

A dix heures, *cours d'anatomie pratique* sur M. *A. Léon Noël, poëte d'Orléans*. — *N. B.* Même jeu pour les ventilateurs.

A onze heures, M. *Drouot* (2) lira un mémoire sur l'*Origine des idées*. — *Chansonnettes grivoises*, par M. *Alfred Francey*. — Aventures du même, racontées par lui-même.

A onze heures et demie, *le Varicocèle malgré lui*, ou les *Hannetons sans le savoir*, scène historique exécutée par deux *dames masquées*. — Grande *tombola*. — *Feu d'artifice*. — *Danses odieuses*, *cris sauvages*, *hallucinations* incongrues et personnelles des *spirituels auteurs*.

La fête sera terminée par une

SURPRISE.

INVITATION DE M. PHILOXÈNE BOYER, 1850 ? (1)

M. Philoxène Boyer prie M   de lui faire l'honneur d'assister, le   à l'exécution de la nommée Crémaillère, condamnée à être pendue pour ses crimes.

(1) Voir le livre des *Excentricités de la langue française*, au mot *queue*.

(2) Dit le *Philosophe inconnu*. Ne pas confondre avec Saint-Martin.

(3) Date approximative. Le salon de M. Boyer était le grand rendez-vous littéraire du temps. Indépendamment de la pendaison de la nommée Crémaillère, on y fêta une Noël avec un faste

INVITATION DE M. ÉTIENNE CARJAT (1) (1862).

Monsieur,

Samedi prochain, MM. *Carjat et Ce* resteront chez eux;

que Henry Murger a célébré par une *ode funambulesque*, comme on dirait aujourd'hui.

Soit dit sans vouloir déprécier le talent d'un poëte mort, ce morceau n'est pas à la hauteur des chefs-d'œuvre du maître du genre; il vaut pourtant la peine d'être reproduit, pour l'audacieuse inversion de la dernière strophe, et aussi parce que M. Charles Bataille, littérateur à tempérament, mais confusionniste déterminé, l'a tronqué et dénaturé en le citant dans le dernier numéro du journal *Le Boulevard*.

Le voici :

A l'heure même où dans l'étable
Vagit le divin nouveau-né,
Sous un boudin désordonné
Chevet faisait ployer la table.
Jamais plus friandes primeurs
N'ont embaumé la porcelaine.
Dans les salons de Philoxène
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Des laquais grands comme des arbres,
Sur l'escalier, du haut en bas,
Des convives guidaient les pas
Aux clartés de cent candélabres.
C'était la foule des auteurs
Du département de la Seine.
Dans les salons de Philoxène,
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Par de fabuleux majordomes,
A l'anglaise on était servi.
Leur extravagant appétit
Fit d'abord remarquer les hommes.
Les dames buvaient des liqueurs

(1) Le salon de M. Carjat est surtout un salon artistique; c'est pourquoi le ton admiratif y domine. Les gens de lettres se réunissent pour se railler; les artistes de tout genre pour se congratuler.

une soirée intime, exempte de faste et de crinolines, réunira leurs amis dans les salons de la rue Laffitte, décorés pour la circonstance.

On fera de la musique et on ne se livrera point aux exercices de la danse ; non plus à la lecture de poëmes didactiques.

Pendant l'intervalle des chants et des concerts, des rafraîchissements peu variés circuleront parmi les invités; des conversations animées s'établiront, et des hommes en renommée d'esprit en feront jaillir des étincelles, si le temps le permet.

Fortes, de la forêt d'ébène.
Dans les salons de Philoxène,
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Mince fiole girondine,
Bouteilles des crûs bourguignons,
Flacons germains, dont les bouchons
Sentent l'odeur de la résine,
Les plus hardis calculateurs
Vous totaliseraient à peine.
Dans les salons de Philoxène,
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Pour vexer la comédienne
Qui porte des bijoux en toc,
Céleste, qui, dans le Maroc,
Jadis a choisi sa marraine,
Derrière un gros bouquet de fleurs
S'avance en princesse hautaine.
Dans les salons de Philoxène,
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Venu du quartier Tirechape,
Contre un feutre de tout poil veuf,
Échangea mon chapeau tout neuf
Un monsieur dont le nom m'échappe.
J'aurais moins répandu de pleurs
S'il m'avait pris mes bas de laine.
Dans les salons de Philoxène,
Nous étions quatre-vingts rimeurs

Cette petite fête sera éclairée par la franche gaîté des convives et absolument dépourvue de lumière électrique.

Une mise modeste est de rigueur; l'habit noir et les chiens seront sévèrement refusés à la porte par un suisse robuste.

MM. *Carjat et Ce* comptent, monsieur, que vous voudrez bien honorer cette réunion de votre présence, et ils vous en remercient d'avance.

(Les salons seront éclairés à neuf heures. — A dix heures première promenade des rafraîchissements.)

56, rue Laffitte.

Paris, 12 juin 1862.

On voit écrit sur les murailles
Trois mots des plus ébouriffants.

Ce ne sont pas les trois mots fameux de la chanson du bon graveur Pothey, mais bien un nouveau monument épigraphique.

On voit donc écrit sur les murailles du quartier latin, du quartier latin seulement :

Barbey d'Aurevilly idiot.

Cela fait sourire, si l'on pense que ce sera tout le revenant bon des articles de bravoure écrits par le critique du *Pays* sur *les Misérables* de M. Hugo.

L'ennemi de M. d'Aurevilly multiplie ses autographes pour faire croire qu'il se nomme Légion, mais un expert ne peut s'y tromper. C'est toujours la même écriture, et le coupable, talonné par la peur du flagrant délit, a fini par supprimer le nom de *Barbey*, et par galoper le mot

idiot, comme s'il sentait sur son épaule la main d'un sergent de ville.

A-t-on recueilli quelque part ces manifestations d'animosités personnelles auxquelles l'esprit des foules prête quelquefois un sens de bouffonnerie et de jovialité énorme.

Depuis le :

Credeville voleur (1),

qui, au temps du gouvernement constitutionnel, se prélassait sur les murailles à côté de la fameuse poire, jusqu'au :

Mon ami Perrotin,

(1) *Credeville voleur*, dont on trouverait encore des exemples dans quelques coins, date de 1831. A cette époque, les esprits troublés avaient été jusqu'à donner à cette grosse plaisanterie une signification redoutable.

Voici ce que nous lisons dans un livre du temps :

« Je pris le parti d'interroger tous les flâneurs que je voyais occupés, comme moi, à déchiffrer les hiéroglyphes dont fourmillent les murs de la capitale. »

— Qu'est-ce que Credeville? leur demandai-je après une transition plus ou moins heureuse.

— Je n'en sais rien; disait l'un.

— C'est le mot de ralliement des libéraux; disait l'autre.

— Vous n'y êtes pas, reprenait vivement un troisième; c'est celui des ultras. Ne le voyez-vous pas à sa terminaison aristocratique? Il n'y manque que la particule.

— Non, ajoutait le quatrième; Credeville est tout simplement un forçat libéré qui a rompu son ban, et qui nargue la police en lui signant ainsi tous les jours son certificat de présence à Paris.

(*Arabesques populaires, suivies de l'Album des Murailles*, Paris. Ledoyen, 1832, in-12.)

qui fut causé par la publication des lettres de Béranger, la liste de ces farces populaires, dont le populaire ignore les victimes, assaisonnée de bons commentaires, serait une vraie curiosité.

Faute de pouvoir emporter sa patrie à la semelle de ses souliers, le Français colporte au moins toutes ces légendes abstruses sous les climats les plus divers, et se plaît à répéter sur les monuments et dans les lieux célèbres les balivernes qui illustrent les fauxbourgs de sa capitale.

L'année dernière, l'*Alpin-club* de Londres faisait sa première ascension au mont Blanc, sous la direction de M. Gabriel Loppé, le peintre des montagnes.

Le sommet du mont a une calotte de neige d'au moins deux cents pieds d'épaisseur. Un physicien anglais, M. Tyndam, y a fait enfoncer un poteau auquel est attaché un thermomètre *a minima*, pour constater à cette hauteur les variations de la température pendant l'hiver.

En approchant du poteau, ce qui sauta aux yeux de M. Gabriel Loppé, ce ne fut pas le thermomètre, mais ces cinq mots, que nous avons vu, il y a quelques années, se multiplier sur les murailles et jusque dans les vespasiennes :

G......, pou mystique, se mouche.

M. Loppé fut pris d'une gaîté sternutatoire qu'il lui eût été bien difficile d'expliquer à ses compagnons; mais il leur cita le passage de la *Retraite des Dix mille* où Xénophon dit qu'éternuer est de bon augure, et cela les tranquillisa sur les périls de la descente du mont.

MM. les photographes n'ont qu'à se bien tenir, si l'idée que vient d'avoir M. Henri de Dulac de remplacer son portrait photographié par le portrait de son âme prend faveur.

Voici la carte de M. de Dulac, qui pourra servir de modèle à ceux qui seraient tentés de l'imiter. Cela est imprimé de la dimension d'une carte ordinaire sur le recto et le verso.

> **Le portrait sur les cartes est un admirable progrès! Je préfère le remplacer par le portrait de l'âme qui consiste dans des pensées intérieures, des devises, maximes, etc.**

PENSÉES

DE

HENRI DE DULAC,

(rue de la Goutte-d'Or, 55.*)*

Concours aux extincteurs du mortel paupérisme, — A Napoléon III, à Dulac inventeur, — A tous ceux dont le cœur proscrivant l'égoïsme. — Par moyens inconnus combattront le malheur sous le règne glorieux de l'auteur de *l'Extinction du paupérisme*. Ce fléau doit disparaître, et suivant ma pétition au Sénat, il suffit d'une loi pour son extinction; les moyens connus ne suffisant pas, il faut des moyens inconnus.

Tout est facile avec de l'argent. Le plus énorme canon n'est qu'un énorme pistolet de poche. Un vaisseau cuirassé n'est qu'un énorme cuirassier ; la seule différence réelle est dans la somme d'argent. L'armée qui coûte 400 millions peut sans fatigue, au moyen de machines, produire un ou plusieurs milliards. Un peuple peut choisir entre ces deux maximes : le droit est tout, la force n'est rien ; où la force est tout, le droit n'est rien. — Henri de Dulac, premier droitiste contre les forcistes. Cent batailles perdues ne peuvent changer le droit. Le jugement de Dieu

était le droit partiel de la force contre le droit. Une guerre n'est autre chose qu'un *nombreux* jugement de Dieu.

—

La lettre de M. Proudhon à une demoiselle de dix-huit ans qui lui démandait des conseils sur le parti qu'elle devait prendre, étant recherchée en mariage par deux jeunes gens, l'un *aimé* et pauvre, l'autre non *aimé* et riche, n'a atteint, à la vente faite au mois de mai dernier, par l'honorable M. Laverdet, que la faible somme de 24 fr. C'est moins que la reproduction *in-extenso* n'a dû coûter dans la catalogue, et beaucoup moins que M. de Villemessant, qui l'y a prise, n'aurait sans doute payé pour en avoir la primeur au ***Figaro***.

Ce n'est pas sans raison que les confidences de cette espèce, auxquelles M. Proudhon est exposé depuis plusieurs années, ont fini, comme il le dit au commencement de sa lettre, par lui devenir suspectes. C'est un fait aujourd'hui avéré que les collectionneurs d'autographes n'hésitent pas à abuser du temps et de la confiance des malheureux gens de lettres, pour leur faire écrire de longues épîtres sur les sujets qu'ils supposent devoir exercer leur verve avec le plus d'abondance et de facilité. La question des rapports des sexes ayant de tout temps été traitée par M. Proudhon avec bonheur et prédilection, rien de plus facile à expliquer que les lettres des fausses écuyères et des feintes pensionnaires amoureuses, ou dégoûtées de l'amour, qu'il reçoit de temps à autre, et qui mettent à la fois sa méfiance et sa bonté d'âme à l'épreuve.

Les collectionneurs ne sont pas aussi heureux avec tous les gens de lettres qu'avec M. Proudhon, car un certain

nombre de ceux-ci ont depuis longtemps éventé le piége où on voulait les faire tomber. Nous connaissons pour notre part un poëte dont les réponses aux personnes qui le consultent ne seront jamais cataloguées avec la mention : *Bel autographe signé, quatre pages pleines.*

Ce poëte est un aussi bon vivant que quiconque, mais en vertu de la loi des contraires, sa poésie n'est pas couleur de rose. Pour avoir écrit souventes fois qu'il mangeait son cœur, qu'il priait Dieu de lui donner le courage de regarder son cœur sans dégoût, etc., etc., il passe pour broyer du noir, et MM. les *autographophiles*, de même qu'ils avaient attribué à M. Proudhon le département de la galanterie, ont entrepris de le préposer à celui du suicide.

Il ne se passe guère de trimestre que M. B... ne reçoive de lettre d'un maniaque, qui, après lui avoir raconté par le menu ses infortunes, lui demande en forme de péroraison si vraiment la coupe d'amertume de son existence n'est pas remplie à déborder, — et ce, à la seule fin de le faire s'espacer sur la question d'être ou de ne pas être.

Sans achever cette lecture agaçante, M. B. prend la plume et répond invariablement :

« TUEZ-VOUS. »

Puis il signe, en faisant suivre sa signature de l'adresse du consultant.

On pourra trouver cela barbare; mais, outre que M. B... ne croit pas qu'il y ait beaucoup d'âmes de qualité telle qu'il faille se mettre en frais d'éloquence pour les sauver, nous devons ajouter, pour sa perspicacité, que non-seulement aucun de ses autographes n'a passé dans les ventes, mais encore que pas un n'a été trouvé sur la table de nuit d'une personne qui venait d'en finir avec la vie.

Au nombre des publications qui s'endorment un peu trop sur leurs lauriers, on peut placer en première ligne le ***Journal des Savants.***

En 1817, ses rédacteurs publiaient encore ***soixante-dix-neuf comptes rendus.*** — Ils n'en publiaient plus que ***onze*** en 1857.

La moyenne des ouvrages analysés pendant les vingt-deux premières années (1817 à 1840) est environ de ***quarante-trois*** par an. — Celle des dix-huit dernières années (1840 à 1858) est à peine de ***dix-neuf.***

Nous puisons ces chiffres éloquents dans la remarquable *Histoire du Journal des Savants* qu'a publiée M. Cocheris.

La disproportion signalée est d'autant plus éclatante, que le nombre et la valeur des ouvrages imprimés en 1817 étaient bien moindres qu'aujourd'hui. Etonnez-vous après cela qu'en 1850, M. Littré ait fait, sur un seul volume de M. Matzner, *Altfranzösische lieder*, un compte rendu qui compte douze articles parus pendant trois ans, de 1855 à 1857; pour celui-là passe encore! S'il y eut jamais homme consciencieux, c'est M. Littré, et les lecteurs du journal y auront gagné. Mais cette prolixité a gagné M. Chevreul, qui a commis également, pour rendre compte de deux in-octavo du docteur Hœfer parus en 1842, — notez bien cette date, — une incroyable série de quatorze articles, émiettés de 1843 à 1851, — c'est-à-dire pendant huit ans. — M. Littré et M. Chevreul sont deux savants honorés à juste titre. Notre critique s'incline devant leur haute compétence, elle s'empresse d'avouer que des études aussi approfondies sur les ouvrages en question n'ont pu qu'être profitables à la masse de leurs lecteurs, plus profitables peut-être,

dans un certain sens, que les œuvres sur lesquelles elles voulaient si complaisamment attirer l'attention ; mais il n'en est pas moins vrai qu'en cette occasion, — nous pourrions en citer trop d'autres, — le *Journal des Savants* manque à ses engagements vis-à-vis du public; qu'il l'entretient trop de certaines œuvres, pas assez ou point du tout de beaucoup d'autres. Que de pauvres aristarques payés à tant la ligne en soient amenés à griffonner plus qu'il ne convient sur certains sujets, nous les excusons encore; chacun a ses petits besoins; mais un traitement fixe met les rédacteurs du *Journal des Savants* à l'abri de ces motifs infimes.

Nous trouvons dans le journal *le Théâtre*, sous la signature de M. Anatole Cerfberr, des détails biographiques sur madame Constant (Claude Vignon), que nous reproduisons avec d'autant plus d'empressement que, sur la foi d'un journal, nous en avons reproduit autrefois dont l'exactitude n'était pas absolue :

Madame Noëmi (Claude Vignon) appartient à une bonne famille de l'Angoumois. Elle a été placée en pension aux environs de Paris, à l'âge de douze ans. Elle avait seize ans lorsqu'en 1846 M. Alph. Constant, connu par des ouvrages littéraires et philosophiques, demanda sa main et l'obtint. Il l'avait vue dans sa pension, où il donnait quelques leçons.

Vers 1848, madame Noëmi Constant, qui avait du goût pour les arts, s'éprit de la statuaire devant les œuvres de Pradier, et s'occupa de sculpture. Pradier vit ses essais et les encouragea. Elle se mit à travailler sérieusement sous sa direction.

En même temps elle débutait dans la littérature sous le pseu-

donyme de *Claude Vignon*, par une critique du salon de 1850-51, dans le journal le *Moniteur du soir*. Elle fit ensuite une chronique hebdomadaire dans le même journal. A la même époque, elle entrait à la rédaction de l'*Assemblée nationale*, où elle a successivement publié divers ouvrages, jusqu'à la suppression du journal.

Elle continuait ses études de sculpture, et au salon de 1852 elle exposa une statue de *Bacchus enfant*.

Depuis cette époque, elle n'a pas manqué une seule exposition, et elle a mené de front ses travaux littéraires et ses travaux artistiques.

Elle a fait et exposé des statues, des groupes, des bustes et des bas-reliefs. Ses ouvrages les plus importants sont les dix bas-reliefs qui décorent l'escalier de la bibliothèque du Louvre.

Elle a écrit beaucoup d'articles de critique littéraire et artistique dans les divers journaux et revues; des contes, des nouvelles et des romans.

Les contes ont été réunis en un volume par la librairie Amyot, sous le titre de: *Minuit*. Les nouvelles ont paru chez Hetzel, sous le titre de *Récits de la vie réelle*. Les romans sont: *Jeanne de Mauguet*, *Victoire Normand*, *un Drame en province*, publié dernièrement par le *Figaro*.

En 1854, madame Noëmi Constant s'est séparée de son mari pour d'inconciliables divergences d'opinions littéraires, philosophiques et religieuses.

Jeune, d'une figure que l'on a remarquée, une des existences les plus travailleuses et les plus infatigables de ce temps, sculptant le jour, écrivant une partie des nuits, — nous n'avons pas énoncé la moitié de ses ouvrages. De nobles amitiés l'ont honorée, et elle ne laisse partout que des souvenirs d'estime.

Il faut passer outre au titre de cette annonce, qui ferait

croire d'abord à une proclamation de Marat, se rabattant à demander 6,000 têtes au lieu de 100,000. Elle est plus gaie que ce titre ne le ferait supposer.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

535.—PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

2e QUINZAINE DE JUILLET

Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction doit être envoyé, à partir d'aujourd'hui, 16, rue Dauphine, à cette adresse : M. P. JANNET, pour la REVUE ANECDOTIQUE.

LE GRAND HOTEL DE ***

A Auguste P.-Malassis.

Du faux bronze, du faux zinc, du faux marbre réel, du faux marbre factice, du faux stuc, du faux plâtre, du faux bois, du faux papier mâché, le contraire de toutes les harmonies exalté à une intensité de charivari telle que le mensonge lui-même y devient un faux mensonge; la fausse dorure, le faux papier peint, la fausse soie, le faux damas de laine, le faux damas laine et soie, le faux acajou, le faux bois blanc, ô délire! c'est au point qu'on se croirait au théâtre de l'Opéra-Comique.

Désormais, ah! désormais et pour toujours, je comprends l'Amérique, et aussi le peuple américain, dont Victor Hugo a écrit, en son langage de dieu indigné :

> Peuple à peine ébauché, nation de hasard,
> Sans tige, sans passé, sans histoire et sans art!

Pendant les débats restés célèbres d'un procès criminel, la femme de l'accusé avait appelé son mari... *cochon!* (Cambronne est à la mode, soyons francs.) Devant ce vocable un peu trop dépouillé d'artifice, le président ne put retenir une grimace de désapprobation, mais bientôt rentrant dans sa gravité habituelle : — *Cochon*, dit-il, le mot est dur, et il ajouta en se tournant vers l'accusé : — Mais appliqué à un individu de votre espèce, il est juste! — Je dirai de même des Américains. Certes, s'ils ont l'habitude de cracher sur leur chaise, de poser leurs bottes sur la nappe et de ranger leur canne dans la soupière, cela constitue un ensemble de mœurs frivoles; mais si anti-humain que semble d'abord leur procédé appliqué à ces nappes, à ces chaises, à ces soupières, il devient légitime!

En Amérique, il y a dans les hôtels LA CHAMBRE DES MARIÉS, bleu et argent, dans laquelle on couche pour cinq cents francs, la première nuit de ses noces. Le plus beau travail qu'un homme soit appelé à faire en sa vie, celui de préparer le nid où ses amours dormiront, tendre les blancs tapis pour les pieds de la bien-aimée, choisir les étoffes dont la couleur se reflétera sur son beau visage (ô douceur!), où se posera son corps charmant, rassembler autour d'elle les fleurs rares, les livres aimés, les peignes aux dents faites de lumière, les blondes éponges éprises, poser là ses pantoufles de Rhodope, allumer les lampes diaphanes ciselées en Chine par un artiste patient, oui, tout ce travail divin pendant l'accomplissement duquel le cœur bat si fort qu'un peu plus il se briserait, les Américains, peuple d'omnibus, de rails, de tickets, de barres, de buffets à vapeur et de gilets mécaniques, en chargent un hôtelier! On paie, on donne ses cinq cents francs, et crac, soupirs d'extase, ivresses de l'ineffable volupté, aveux rougissants, pâleurs suprêmes, on a pour tout cela, à l'heure dite, le cadre et le décor

voulu, sans garantie du gouvernement, s. g. d. g.! On dit que le grand hôtel de ***, qui ne s'appelle plus grand hôtel de ***, va avoir sa chambre des mariés. Il aura bien raison. Elle sera dans l'esprit et dans la donnée de ses autres chambres!

De ses autres chambres, qui toutes, situées dans des corridors dont le nom est : *rue aux Ours* ou *rue Mogador*, etc., ont le même plafond bleu avec les mêmes Amours, et devant leur porte le même tapis gris, à bandes rouges, et le même lit, et la même commode, et la même chaise, et le même lavabo et la même table de nuit... et la même urne! Ce n'est pas joli assurément, mais comme c'est pareil!

Un jour, je voulais acheter un manteau ; le marchand à qui je m'adressais me montra des manteaux hideux. — Comme ils sont laids! m'écriai-je. — Oui, fit le marchand, assez laids, mais, ajouta-t-il avec orgueil, j'en ai *un solde* de six mille. Ils sont comme cela, tous pareils!

Pareils, pareils, oh! sont-ils assez pareils! Tous les candélabres sont pareils, tous les meubles sont pareils, tous les tapis sont pareils, tous les rideaux sont pareils. Tous les meubles, qui par le bas jouent le Boule ou le poirier à filets imitant l'ébène, sont par le haut en bois blanc peint en noir; toutes les tables de lecture et de festin sont en bois blanc rougi *pour imiter l'acajou*, tous les rideaux sont taillés dans la même étoffe chimérique et ornés de la même quincaillerie furieuse. La peinture, la sculpture... Ah! soyons indulgents pour les artistes qui ont dû être affolés en entrant dans ce temple du billet de banque, de la fleur en papier et de la jardinière en zinc!

D'assez belles fleurs de M. de Ghequier, folles d'enthousiasme, placées en dessus de porte dans le restaurant, ont l'air aussi mal à l'aise que le seraient des sylphides et des hermines dans une fabrique de graisse à graisser les roues de voiture! A ces maisons de la spéculation, il faut des peintures à la mécanique exécutées dans les prisons où l'on fabrique des chaussons de lisière!

La salle à manger... Laissez ici toute espérance! Voyez comme ils sont tristes, comme ils sont mornes! Étonnez-vous si

dans ce tombeau a été enterré pour jamais l'esprit français qui se plaisait aux vastes salles où sont les figures de chêne sculpté, les tapisseries de haute lice représentant les figures des dieux, les miroirs de Venise, les dressoirs chargés de faïence armoriée et les lourds chandeliers d'argent! Ils sont tristes, ils sont mornes, ils regardent, hébétés, la sauce brune qui forme le fond de notre cuisine à l'américaine; ces colonnes roses en marbre douteux par le bas, en plâtre peint par le haut, ces grandes glaces funestes, ces trois étages désespérés, ce blanc, ce bleu, ce rose, le menuisier qui vous cloue sous les pieds un parquet en réparation, le serrurier qui plante ses clous, le tapissier qui tape, l'allumeur qui allume, cette furie froide, cette frénésie du cuivre estampé et du carton-pierre qui s'insurge, tout cela les dompte comme Van-Amburgh domptait ses lions. Et puis il y a les chapeaux à plume des vieilles Anglaises à lunettes, ces chapeaux qui font reculer les comètes dans les cieux éperdus. Oui, ils mangent, ils se taisent, ils se sentent vaincus, ils s'en vont les yeux mis en capilotade par ce miroitement et cet éblouissement de mauvais aloi; et ils parlent de progrès, de grand siècle, de luxe et d'art, ô Phidias!

On sort, et il semble qu'on a été enfermé deux heures dans une glace à la groseille. Toutes ces féeries ont, dit-on, coûté vingt-deux millions, ce qui démontre absolument, et d'une façon péremptoire, l'IMPUISSANCE DE L'ARGENT. Oui, réduits à eux-mêmes, tous vos billets de banque et tous vos louis sont impuissants à faire éclore une œuvre d'art grande comme la main. Fleurs, figures, arabesques vont bien avec le faux Boule en bois blanc, les fleurs artificielles et les roses à biscuit de Savoie. De ces tentatives de luxe et de création, a été absente... l'âme humaine!

Il faut mentionner la douceur de cœur qui caractérise les cariatides de la salle à manger. — Ah! disent-elles, nous nous moquons pas mal de ces entablements et de ces voûtes! Que ces constructions se supportent elles-mêmes avec leurs armatures de fer à clefs et à vis! Nous, nous ne portons rien, et cela nous intéresse dans la même proportion que Colin Tampon, nous sommes des figures de plâtre : mon amie joue d'une

lyre comme on en met sous les pianos, l'amie de mon amie fait tzin tzin sur son triangle; moi, je les regarde, je plante les mains en l'air et je me mets à rire! Nous porterions, quoi! des voûtes et des constructions formidables, comme les filles augustes de Jean Goujon, dans une maison où les rampes, imitant les plus fiers dessins du fer forgé, sont en fonte, coloriée avec de la peinture dans laquelle on a mis de la mine de plomb en poudre! Ne l'espérez pas, et n'allez pas compter sur nous, frêles, frivoles et si fragiles cariatides.

Elles sont douces. Les hommes qui servent à table sont plus farouches.

Tous pareils, à teints jaunes, à favoris, à cravates blanches, ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit. Et je murmurais : — Comme ils ressemblent à des notaires! — Monsieur, me dit mon voisin, ce sont des notaires en effet. Par un rôle renouvelé de Lorenzaccio et de Brutus, ils viennent feindre de servir à table, pour écouter la conversation des Américains et se renseigner ainsi sur les dots des jeunes Américaines à marier. — Ainsi parlait mon voisin; mais cette explication m'a paru entachée de fausseté et de paradoxe. D'autant qu'au moment où nous avons quitté la salle à manger, il m'a semblé voir que des employés dévissaient les têtes de ces soi-disant notaires, et après les avoir soigneusement numérotées, les rangeaient par séries dans des coffres destinés à cet usage. Mais peut-être n'était-ce qu'une hallucination causée par la contemplation trop prolongée des colonnes en plâtre rose!

Pour ce qui est du dîner, *pâtes d'Italie*, *cramouski à la varsovienne*, *mulet aux fines herbes et aux pommes de terre*, *tête de veau en tortue*, *poularde au riz à la valencienne*, *côtelettes de mouton à la Soubise*, *cuisseau de chevreuil*, *salade*, *fonds d'artichauts à la barigoule*, *flanc* (par un C) *de prunes*, *glace Dame blanche*, *dessert*, cela est dans la donnée de ces ouvrages de couture confectionnés dont l'entrepreneur écrit sur le paquet d'étoffes envoyé aux couturières : « Coudre légèrement. Pour l'exportation. » J'appellerai, oh! surtout j'appellerai votre attention sur le cuisseau de chevreuil, avec sa détestable sauce brune! et sur le *flanc* (par un C) de prunes. Quel que soit l'in-

trigant qui a confectionné ce flanc (par un C) de prunes, qu'il aille demander à madame Débonne comment se fait un flan de prunes !

Pour être juste, il faut avouer que, comme dans toutes les prisons actuelles des pays civilisés, le système de compression appliqué aux détenus de l'hôtel de *** est relativement doux. Ainsi la carte de dîner à échanger contre des cachets, le vestiaire pour les cannes, et les diverses autres tracasseries, semblent avoir été imaginés moins pour torturer les prisonniers que pour les ramener graduellement à des idées d'ordre et de soumission. Ainsi un des inspecteurs qui président au supplice du dîner ayant appris de moi que je désirais boire de l'eau de Saint-Galmier, m'a apporté un papier imprimé. Je n'ai eu qu'à le remplir pour indiquer l'objet de ma demande, on en a immédiatement référé au directeur, et les notes qui me concernent ayant été trouvées suffisamment bonnes, on m'a apporté l'eau de Saint-Galmier comme je me levais de table pour passer au préau.

On m'a d'ailleurs rendu mon chapeau, moyennant dix sous. J'avais aussi avec moi deux dames qui avaient désiré dîner au célèbre hôtel de ***, l'une brune aux cheveux ondés, jolie comme les faunesses-enfants de Clodion, l'autre une blonde admirable. On me les a également rendues à la sortie, mais dans quel état, grands dieux ! les yeux cernés et perdus par le miroitement des candélabres en plaqué, des colonnes en plâtre rose et des grandes glaces mornes. Mais mon chapeau n'a pas été abîmé.

Tel est, mon cher Malassis, le faible crayon de mes impressions au grand hôtel de ***. Les millionnaires sont des hommes redoutables. Aussi ai-je dissimulé avec soin mon style, et pour cette fois je vous demanderai à adopter le pseudonyme de

CLAUDIO.

La littérature épigraphique prend faveur. Depuis notre

dernier numéro, les murs de Paris ont été couverts à profusion de cette inscription :

P DE G

que l'école fantaisiste prétend être le mot d'ordre des féroces réalistes : *Plus de Grammaire!*

On donne encore d'autres explications, et la curiosité publique n'a plus d'yeux et de commentaires que pour ce P DE G.

M. d'Aurevilly lui-même est oublié, quoiqu'il continue sa fameuse campagne contre *les Misérables*.

M. d'Aurevilly sortait bras dessus bras dessous avec M. Duselier du *café de Bruxelles*.

M. Dusolier ne partage pas les opinions de M. d'Aurevilly sur l'œuvre de M. Hugo, mais il n'en aime pas moins le critique du *Pays*. Et qui ne l'aimerait? C'est un de ces ennemis d'opinion qui nous dégoûtent de nos amis.

Ils sortaient donc tous deux, en causant avec la familiarité railleuse des esprits libres, bleus, rouges ou blancs.

M. d'Aurevilly voulait tourner l'Odéon du côté du Luxembourg.

— Non, non, lui dit M. Duselier, pas par là. Que dirait Vacquerie, s'il me rencontrait avec vous? Vous savez qu'il demeure à l'*hôtel du grand Corneille*, dans ses meubles, bien entendu.

— Vacquerie est rentré à l'heure qu'il est. (Il était minuit.)

— Peut-être; mais alors Mario Proth est sous les arca-

des, qui regarde le profil de son maître, découpé par la lumière sur les rideaux.

— Il doit être absorbé dans sa contemplation... et d'ailleurs (serrant avec force le bras de M. Dusolier) je veux vous compromettre.

—

On dira tout ce qu'on voudra sur feu Pasquier, sans faire mieux que Philibert Audebrand, dans un vieil article de la *Gazette de Paris*. — Nous lui prenons donc son bien en le citant, ce qui est chrétiennement agir, car il ne s'est pas toujours aussi bien conduit avec la *Revue anecdotique*.

Si jamais il y a eu un homme d'esprit sur le pavé de Paris, ç'a été celui-là. Il est presque le fils de ses œuvres; il date au plus de la Fronde; les siens étaient de petits parlementaires d'une noblesse de robe si mince qu'ils étaient presque de roture. Il y a une *Satire Ménippée* qui fait un joli portrait de son aïeul : « Une tête de taureau, des cheveux roux, une voix « rauque, pas de talent, mais de l'intrigue autant qu'il en « tiendrait dans le petit doigt du diable. » Pour lui, il a eu une enfance sévère, comme tous ceux qui ont grandi sur la fin du dix-huitième siècle, à la lueur des éclairs de la Révolution. On le dressait au madrigal. Le temps l'a poussé dans l'antre du Centaure, où il a mangé de la moelle des lions et des ours. Après le 9 thermidor, c'était un garçon bien planté, voltairien, beau causeur, comprenant que Sparte était refoulée au loin par Athènes; il était soigné dans ses habits, négligé dans son dialogue : deux motifs de succès. Aussi mangeait-il des cœurs de belles dames à chaque repas. Cela l'a poussé. Il a été d'abord conseiller de je ne sais quoi, puis préfet, puis ministre de la police. Un seul jour de défaillance a été de se laisser prendre au trébuchet par Mallet. L'Empire étant tombé, il pas-

sait aux Bourbons avec armes et bagages, tambour battant, mèche allumée. Les Bourbons s'enfuient d'épouvante dans les Cent-Jours ; il revient au fugitif de l'île d'Elbe. Bonaparte tombe pour la seconde fois, en ébranlant le monde sous le poids de sa chute, il retourne aux vieux princes, passant la cocarde tricolore au blanc de céruse. Aux Tuileries, les nobles de race carlovingienne voyaient de mauvais œil ce parvenu qui avait poussé près du trône comme un champignon. Il est congédié. Simple pair de France, il constitue une opposition doucereuse, la moins facile et la plus efficace. Il procède par voie d'analyse. Ah ! l'analyse décompose tout, jusqu'à l'or, jusqu'au diamant, jusqu'au tonnerre ! En quinze ans de temps, la monarchie restaurée est dissoute; la monarchie bourgeoise apparaît. Il devient un de ses compères; parlons le beau langage, il est son oracle. On ne fait rien sans lui. Il passe grand-chancelier de France. Après le roi, avant les princes, chef de colonne du second pouvoir de l'État, il est l'homme le plus inviolable du royaume.

Qu'il soit ou non dans l'exercice de ses fonctions, il ne cesse pas d'être habile, le mieux entendu dans les grandes et petites choses. Il a touché de près les grands drames des dix-huit ans. C'est lui qui, le premier, a braqué son lorgnon sur la sinistre espagnolette de Saint-Leu, où M. le duc de Bourbon, dernier des Condé, était accroché. M. H. de Lourdoueix a publié à ce sujet une lettre autographe de lui, lettre de quinze lignes, qui est un témoignage historique et terrible. Il a vu aussi et calmé le peuple et les écoles demandant les têtes des ministres de Charles X. Il a donné son avis sur l'emprisonnement de Blaye. Il a tenu le fil d'Ariane à l'aide duquel la Haute Cour a parcouru le labyrinthe de l'horrible procès de Fieschi. Faut-il dire en passant que, toujours poli pour les femmes, il a eu l'attention de faire entourer Nina Lassave d'huissiers prévenants ? Il a dirigé l'immense et insoutenable procès d'avril ; c'est même lui qui, pour couper l'effet d'une allocution du citoyen Lagrange, a imaginé le stratagème fameux : *Huissier, donnez un bouillon à l'accusé, il reprendra son discours dans cinq minutes.* C'est lui (j'ai vu cela !) qui, durant les trois dernières années du

dernier règne, a constaté en pâlissant les trois ou quatre épisodes inexorables qui menaient fatalement au 24 février. M. Guizot faisait comparaître M. Emile de Girardin devant la Haute Cour, et lui hochait la tête. Il interrogeait M. Teste en frémissant, le général Despans-Cubières en tremblant; il prononçait leur sentence en pleurant. Il accourait le premier chez le duc de Praslin, qui venait d'égorger sa femme, et Dieu sait ce qu'il devait penser de ce sombre roman, plein d'amour, de sang, de tendresses épistolaires et de mystères de toute nature. Mais vieux, usé, blasé, fatigué des hommes, las des choses, n'aimant plus, m'a-t-on dit, qu'un petit chien aux longues oreilles, comme Crébillon le père, il prévoyait qu'il vivrait bien plus encore que la royauté de 1830. Je l'ai contemplé dans l'avant-dernière séance de la Chambre des Pairs, au moment où l'on disait que la duchesse d'Orléans allait venir avec son fils.—« Huissier, préparez un siége pour l'héritier du trône! » disait-il. Mais toute l'attitude démentait les paroles. Priam, dit Homère, avait regardé longtemps avec orgueil les lits nombreux de ses fils et de ses petits-fils, en disant : « Voilà ma lignée! » Le cheval de bois des Grecs s'avançait. De même pour Louis-Philippe; et comme Cassandre, le vieux duc murmurait : « Hélas! on rasera ton palais. » On n'a pas rasé les Tuileries, mais on a brûlé Neuilly. Où sont maintenant les lits des fils de Priam?

Mais pourquoi avoir taillé un académicien dans cet homme d'État? Le roi y tenait et le vieillard aussi, à ce qu'il paraît; dernière coquetterie d'un homme toujours choyé. On a voulu, je le sais, dire qu'il avait des droits au fauteuil. Par exemple, sous le Directoire, il a fait un vaudeville intitulé : *Grimou ou le Portrait à finir*. Est-ce bien sûr? Le vaudeville en question est signé par des initiales. Une autre cause se trouve dans ce qu'il aurait été un orateur disert, un Patru législatif. Sous la Restauration, il a pris une fois corps à corps l'éloquent monseigneur Frayssinous, évêque d'Hermopolis, et l'a battu à plate couture. De là, le jeu de mot : « Le ministre a été constamment au-dessous du pair. » M. d'Hermopolis ayant été de l'Académie, pourquoi n'en aurait-il pas été aussi?

Nul homme n'a été plus plaisanté, moqué, chansonné, crayonné par les petits journaux. Le *Charivari*, qui n'a jamais été très-varié dans ses gammes, l'a dix-huit ans turlupiné sans entr'acte, sur « sa robe de soie puce à queue. » Vingt autres l'ont aiguillonné. Il faut dire à son honneur qu'il n'a jamais songé de près ni de loin à intenter le plus petit procès. Il était, sous ce rapport, de l'école de Mazarin : « Laissez-les dire, laissez-les chanter. » — « Mais, finalement, pourquoi est-il de l'Académie? demandait-on. — Messieurs, répondait Louis-Philippe avec finesse, c'est parce qu'il y a vingt et un fauteuils à la Voltaire dans son salon. N'est-ce pas assez? » — Ces vingt et un fauteuils, il paraît qu'il les a encore. On ajoute qu'il prépare ses *Mémoires*, comme tout le monde.

Un de ses mots : « Je suis l'ichneumon d'un crocodile qui se nomme le marquis de Boissy. »

On a beaucoup reproché à M. Pasquier de n'avoir point écrit; mais outre les *Causeries intimes* ou pour mieux dire les fameux Mémoires de 1786 à 1830, dont son secrétaire achevait en 1859 le trentième volume sous sa dictée, n'avons-nous pas un vaudeville, quelques vers et quatre volumes de *Discours politiques* mis en vente, il y a bien une trentaine d'années, au prix de soixante francs, papier vélin?

Quatre tomes d'éloquence grand format et trente volumes de confidences, c'est joli déjà, et l'Académie n'en demandait pas tant, disent les pessimistes, puisqu'elle avait reçu le duc Pasquier seulement pour ses belles manières, ses compliments de bonne année à Louis-Philippe et pour ses admonestations paternelles à M. de Boissy.

Mais le vaudeville! un vaudeville anecdotique en prose et en vers de 1803, orné du beau titre de *M. Grimou ou le Portrait à faire!* fruit de la collaboration de notre duc

et d'un capitaine d'artillerie fanatique du théâtre : Maxime de Redon de la Chapelle.

Mais ces *quelques* vers trouvés également sous son nom dans le 37e volume de l'*Almanach des Muses !*

VERS A FATIME, — LE JOUR DE SA FÊTE.

Dans les bois de Paphos, je cherchais un bouquet
De fleurs tout fraîchement écloses.
L'Amour m'appelle et me dit en secret :
— « Si tu veux pour Fatime et des lis et des roses,
Dis-lui de t'ouvrir son corset. »

Nous dédions l'anecdote suivante à M. Lorédan Larchey. Lui qui aime tant les *autorités*, sera heureux d'en citer une nouvelle dans la quatrième édition des *Excentricités de la langue française.*

M. Pierre Petit (nous l'aurions traité d'illustre avant le jugement dont les considérants déclarent que les produits de la photographie ne font pas honneur à l'esprit humain) est allé aux fêtes de Rome dans le louable but de photographier les membres du Sacré-Collége.

Malgré l'universalité de sa renommée, M. Pierre Petit a cru utile de se faire un peu patronner par M. Louis Veuillot, qui l'a bien reçu, l'a loué de son entreprise, et lui a promis son appui en concluant avec un mouvement de tête gravement affirmatif :

— « Et vous aurez une collection de *bonnes trombines.* »

La propriété littéraire continue à être fort peu respectée. Non contents de se *voler* quotidiennement des

idées, les gens de lettres en sont venus à se *voler* des *mots* et jusqu'à des *noms propres*.

Une des plus récentes et des plus intéressantes victimes de ce dernier délit est M. Eliacim Jourdain, écrivain très-connu.

M. Eliacim Jourdain a publié, il y a quelques mois, un roman sous ce simple titre : *Edmée*.

Ce roman a eu le même succès que les productions précédentes de M. Jourdain ; vingt-quatre journaux de province l'ont déjà reproduit ; *Edmée*, on peut le dire, faisait le tour de la France dans le rez-de-chaussée des feuilles départementales.

Ce que voyant, un homme envieux et obscur, qui répond au nom de Dutripon, bien peu fait pour la gloire, a publié un roman sous le même simple titre ; *Edmée*.

Il y a donc aujourd'hui deux *Edmées*, aussi difficiles à distinguer d'apparence que jadis les deux Edmond.

Vous demandez Edmée, Jourdain sous-entendu, c'est Edmée Dutripon qu'on vous donne, et, à l'heure qu'il est, nombre de braves gens se sont compromis avec la Dutripon, qui se flattent à tort de connaître Edmée Jourdain.

La gloire non moins que les intérêts de M. Eliacim Jourdain lui commandaient d'aviser.

Il a pris le bon parti : celui de poursuivre en dix mille francs de dommages-intérêts Dutripon, qui n'a qu'à se bien tenir.

Le 15 du mois dernier est mort à Paris M. Adrien Lavieille, artiste distingué, et le premier sans contredit de nos graveurs sur bois.

Né en 1818, à Paris, M. Lavieille débuta, vers 1836, sous les auspices des frères Johannot, au moment où la gravure sur bois était en honneur; et tant que dura la faveur de cet art charmant, de cet art si français, qu'il chérissait et où on peut dire qu'il excella, il n'a cessé d'être l'élégant interprète, l'interprète recherché et choisi des maîtres de l'illustration, les Johannot, Gigoux, Meissonnier, Gavarni, etc., etc. Dans un art qui touche de si près au métier, il eut le mérite rare, et dont on doit lui tenir compte, de se prendre toujours au sérieux et de toujours prétendre sa part du succès des œuvres qu'il reproduisait.

En 1849 il avait obtenu une troisième médaille pour la gravure du *Hunage hollandais*, de van Ostade, une des plus belles pages de l'*Histoire des peintres* de Charles Blanc; et cette récompense avait été rappelée en 1859 pour le *fac simile* d'un dessin de M. Auguste Anastasi. Ces distinctions, dont tous les jurys ont été avares pour le genre pratiqué par M. Lavieille, suffiraient pour le mettre à part parmi ses confrères. On retrouve sa signature dans la plupart des chefs-d'œuvre de l'illustration moderne, le *Gil Blas*, le *Molière* et le *Don Quichotte* de la maison Paulin, le *Paul et Virginie* de Curmer, l'*Histoire des Peintres*, le *Magasin pittoresque*, le *Diable à Paris* de J. Hetzel, pour qui il reproduisit l'œuvre entier de Gavarni. En 1840, Curmer, qui l'aimait, lui confia la direction des gravures de son keepsake des *Français peints par eux-mêmes;* il avait gravé pour l'*Illustration* les *Douze mois de l'année*, d'après Charles Jacque, et les *Travaux de la campagne*, d'après J.-F. Millet. Les derniers livres auxquels il ait travaillé sont le *Poulailler*, de Charles Jacque,

et l'édition des *Contes drôlatiques* de Balzac, illustrée par G. Doré.

Adrien Lavieille a travaillé tant qu'il a pu et du mieux qu'il a pu ; il nous semble que c'est là, pour un artiste, la plus belle des oraisons funèbres. Tant qu'il a eu des doigts pour serrer le burin et des yeux pour le conduire, il n'a point quitté la tâche. Dans les derniers temps, malgré le mal envahissant, il gravait encore fermement et avec passion quatre beaux sujets commandés par lui-même à J.-F. Millet, les *Quatre heures du jour à la campagne*, qui resteront comme une des plus *remarquables* productions de la gravure contemporaine. En somme, cette vie d'artiste prématurément interrompue est encore assez bien remplie ; elle contient assez de travail et assez de succès pour constituer à la veuve d'Adrien Lavieille et à ses trois enfants le plus solide des héritages, l'héritage de l'honneur.

Adrien Lavieille était le frère de M. Eugène Lavieille, l'éminent paysagiste.

Trois professions ont le privilége de servir d'école et de conservatoire à la mystification : ce sont celles de commis-voyageur, de pharmacien et d'artiste.

La peinture contemporaine, parmi ses nombreux mystificateurs, en compte quatre qui ont élevé ce genre de plaisanterie à la hauteur d'un art véritable. Ce sont MM. Carle Vernet, Charlet, Camille Rogier et J. Guichard, — deux peintres gais, un homme triste et un homme sérieux.

M. G..., qu'on pourrait appeler le Mapa de la religion

ingriste, cultive la mystification avec un zèle qui va jusqu'à payer de sa personne et à se créer un rôle — souvent très-fatigant — dans la petite comédie dont il a choisi la victime.

Passant un jour à l'angle de la rue de la Paix et du boulevard, il avise à la devanture d'un sellier—dans la boutique occupée aujourd'hui par le bazar du Voyage, — le modèle d'un mors nouveau, avec gravures et notices explicatives. M. G... feint d'examiner avec intérêt. Il prend le mors, le tourne, le retourne, et ne tarde pas à attirer l'attention de l'inventeur.

Le sellier s'avance en faisant la roue.

M. G... plonge, dans ses yeux bouffis de vanité, un regard « mêlé de curiosité et de supplication. » comme on dit à l'école des Beaux-Arts, — et le dialogue suivant s'établit :

— C'est moi, monsieur, qui ai imaginé ce système de mors pour dompter les chevaux rétifs.

— Monsieur, c'est prodigieux !

— Monsieur, vous êtes bien bon..... Vous en avez saisi l'usage ?

— Parfaitement, monsieur ; c'est un mors pour mettre à une bride, qu'on met à un cheval.

— Rétif, c'est cela même.

— Et on lui met cela dans la bouche ?

— Oui, monsieur.

— Mais de quelle façon ?

Le sellier s'introduit l'invention dans la mâchoire et rejette la bride sur ses épaules ; M. G... la saisit, et, pendant quelques minutes, il fait caracoler, trotter, galoper, volter son sellier, au grand plaisir de la foule qui s'amassait

à la devanture. La séance terminée, M. G..., essoufflé tout autant que sa victime, s'incline avec grâce et décoche au malheureux inventeur ce trait du Parthe :

— Merci, monsieur; je vois que votre mors s'applique aux ânes aussi bien qu'aux chevaux.

M. G... rentrait chez lui, place Furstemberg, un dimanche d'été, vers quatre heures du soir. La mère Michel, sa portière et sa femme de ménage, était assise devant la porte et présidait un cercle de commères, juste au-dessous de la fenêtre mansardée du peintre.

M. G... monte, remplit une tasse d'eau et la répand goutte à goutte sur le groupe des caqueteuses, qui lève la tête avec étonnement vers le ciel d'un bleu dit « implacable. » Cinq minutes après, M. G... redescend et dit en passant : — Mère Michel, vous n'êtes guère soigneuse. Par la chaleur qu'il fait, vous avez négligé de vider certain vase; il sentait très-mauvais, et j'ai dû en verser le contenu par la fenêtre, au risque de me faire déclarer procès-verbal.

Les commères se lèvent tout d'une pièce et s'essuient avec horreur.

M. G... a un oncle et un jeune cousin. L'oncle élève le cousin très-religieusement et très-sévèrement; il lui interdit le spectacle.

Un jour, M. G... dit à son cousin : — J'ai invité ton père à dîner, je le garderai toute la soirée, profites-en pour aller au théâtre; voilà un billet.

Après le dîner, M. G... dit à son oncle : — J'ai des places de théâtre, je vous emmène.

« A peine dans leurs stalles et le rideau levé, M. G... s'écrie : — Est-il possible? votre fils à la deuxième galerie!

L'oncle se précipite dans l'escalier et passe tout le premier acte à guetter son fils à travers les vasistas du couloir.

Pendant que l'oncle cherchait en haut, M. G... court au parterre et dit au cousin : —Ton père est là, il t'a vu, file au foyer et cache-toi derrière le poêle.

L'acte fini, G... dit à l'oncle : — Le gamin vous a vu, il est parti, rentrons.

Puis il va au cousin : — Ton père est sorti, reprends ta place.

Aussitôt que commence le second acte, M. G... continue sa mystification; il envoie son oncle au paradis, et son cousin à la buvette.

Aux dernières scènes du dernier acte de *Robert*, il dit au cousin : — Rentre vite te coucher, et si ton père va dans ta chambre, fais semblant de dormir.

Puis, revenant au père : — Je m'étais trompé, mon oncle; voilà le jeune homme que j'avais pris pour mon cousin ; c'est bien incroyable, car il ne lui ressemble même pas ; allons entendre *Robert le Diable*.

L'oncle retourne à sa stalle et voit Bertram disparaître dans un jet de flammes vertes.

Le lendemain, M. G. disait : —J'ai payé hier le spectacle à mon oncle et à mon cousin. *(Sera continué.)*

—

Un touriste revenu de Guernesey nous traduit ses impressions sur l'auteur des *Misérables*. Ce passage de sa lettre peut être lu en toute confiance car elle n'a pas été faite pour la publicité.

« J'en suis encore tout étourdi... Je n'ai point trouvé l'homme que j'attendais. Rien du grand homme poseur? Un vieillard bien taillé, vigoureux, — vieillard par le poil qui blanchit, mais d'allures jeunes et énergiques. Une simplicité parfaite; de la gaîté, point d'emphase; — enfin Olympio est enseveli, c'est maintenant un homme *mûri*. Je souligne ce mot qui seul rend ma pensée, car c'est un aspect de calme bienveillant et de maturité qui frappe. Point de phrases et point de politique. — On a beaucoup causé du mot de Cambronne et il se propose d'écrire à M. Fleury pour le complimenter de son article... La maison est splendide. Vous qui aimez les belles choses, vous seriez ravi de la salle à manger, toute émaux et faïences, d'un salon tendu de vieilles tapisseries relevées par des sculptures magistrales, et d'un autre salon rouge dont les honneurs sont faits par les tapisseries de la reine Christine, brodées de jais blanc et d'or... L'artiste est partout. »

La saison n'est pas bonne pour les continuateurs de Vidocq. Voici qu'on saisit sous la prévention d'outrages aux mœurs les mémoires d'un ancien chef du service de sûreté, Canler, où se trouvent, entre autres détails révélateurs, un chapitre assez étendu sur les vices anti-physiques qui ont déjà fourni à M. le docteur Tardieu la matière d'une si curieuse brochure. Chose singulière! il y a près de deux mois déjà que les libraires détaillants activaient le débit de ce volume en pronostiquant ce qui arrive aujourd'hui.

Parmi les curiosités que la ville de Meudon tient à la disposition des voyageurs, il en est une que les Guides Joanne ne signalent pas et dont, à cause de cela, il est de notre devoir de parler : c'est le *château fort* de M. P. Bry aîné.

Ce *château fort*, qui ressemble à un château fort comme un hanneton ressemble à un éléphant, est si bien imité qu'on le croirait en liége. Créneaux, machicoulis, etc., rien n'y manque, pas même le lierre, cette barbe que le temps fait pousser au menton des monuments, dirait Étienne Eggis ou Adolphe Gaiffe ; seulement, ici, cette barbe est postiche, comme le monument lui-même : c'est du lierre artificiel qu'on a inséré dans les crevasses factices des tourelles démantelées.

Quoi qu'il en soit, le *château fort* de M. P. Bry aîné est curieux — comme une faute d'orthographe, — et jamais un Parisien ne passe devant lui sans s'arrêter et sans demander au café voisin quel en est l'ingénieux auteur. C'est tout ce que veut celui-ci : qu'on demande son nom et qu'on l'apprenne. Alcibiade coupait la queue à son chien pour occuper les Athéniens de sa personnalité ; à défaut de chien, M. P. Bry aîné a coupé la queue — et la tête — à sa maison.

Ce propriétaire campagnard n'est pas moins intéressant que son immeuble. On le rencontre souvent dans les rues du village, coiffé d'un bonnet autrichien pris sur un ennemi de la France à Solferino, vêtu d'une carmagnole voyante, distribuant des poignées de main aux villageois ébaubis et cherchant à leur rappeler le compère Alcofribas Nasier — qu'ils n'ont jamais connu. Aucun mariage, aucun enterrement, aucune fête, aucune cérémonie publique ou parti-

culière n'a lieu sans qu'il y assiste, invité ou non : ce n'est pas le marquis, c'est le Prudhomme de Carabas de la localité.

—

Il nous est tombé récemment entre les mains une pièce rarissime qui témoigne de ce que nous venons d'avancer à propos de ce personnage important. Nous la donnons dans toute son intégrité, en nous permettant d'y coudre quelques notes et éclaircissements indispensables.

DISCOURS

PRONONCÉ A MEUDON EN L'HONNEUR DE M. BABIE (1), LE 13 OCTOBRE 1861.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Lorsque, renié par saint Pierre,
Jésus-Christ, pour l'Humanité,
Allait mourir sur le Calvaire,
Trois fois chante-clair a chanté.
Et sur toute la terre ronde,
Tant que les épis mûriront,
A la délivrance du monde
Tous les chante-clair chanteront (2).

Tous ces chante-clair, messieurs, c'est vous, c'est moi, c'est la voix de tous ceux qui se sentent un cœur dans la poitrine et du sang dans les veines, de tous ceux qui marchent droit dans le sentier tortueux de la vie sans s'occuper des caquetages de droite et de gauche.

C'est la voix de l'homme libre et indépendant.

Vox populi! vox Dei!

C'est la voix du peuple! c'est la voix de Dieu!

Or, je vous le dis, en vérité, comme le disait notre divin maître Jésus :

Un d'entre nous s'est fait remarquer par son humanité et son

(1) L'un des deux médecins de la commune de Meudon.
(2) Paroles de Gustave Mathieu, le roi des chansonniers, mais non le chansonnier des rois.

courage; depuis trente ans qu'il est parmi vous, il n'a eu ni repos, ni trêve ; il semble qu'une voix invisible le poursuit nuit et jour, et lui crie comme jadis au juif Isaac :

Marche! marche! marche (1) !

Oui, Babie! car c'est de vous que je parle : nouveau Juif errant de cette commune, permettez-moi de vous donner ce nom, il n'a rien d'offensant ni de blessant à cette époque, à cette époque surtout (2)!

Nouveau Juif errant, disais-je, une voix vous poursuit sans relâche, mais non pas comme la voix vengeresse de Dieu!

Non, c'est la voix de l'humanité!

C'est la voix populaire qui vous appelle à chaque instant à présider au berceau de notre enfance, comme à nous fermer les yeux au chevet de la mort!

Travailleur infatigable, vous n'avez jamais été sourd à cette grande voix de l'humanité!

HONNEUR A VOUS!!!

Honneur aussi à ceux qui ont eu cette noble pensée, et qui se sont mis courageusement à la tête de cette manifestation de la reconnaissance.

Quel soufflet donné au bon vieux temps et à ceux qui rêvent son retour (3)!

Ah! qu'ils sont loin ces jours où l'on torturait et brûlait tout vifs les chercheurs, les penseurs et les humanitaires!

Ombres d'André Vésale, de Galilée, d'Ambroise Paré, de Bacon, de Rabelais et de mille autres dont les noms m'échappent, réveillez-vous! les princes et les moines de vos temps ne sont plus, vos martyrologes les ont fait oublier en ouvrant une ère nouvelle. Le peuple reconnaît enfin les bons des mauvais, et récompense à sa manière, de par sa volonté et sa justice.

(1) *Id est* que M. Babie fait des tournées médicales.
(2) Allusion à l'égalité des juifs devant la loi, ou à M. Mirès.
(3) La nécessité de cette absence de transition s'explique par le paragraphe à effet : *Ombres d'André Vésale*, etc. Voir un peu plus loin.

Voilà pourquoi, monsieur Babie, je vous disais tout à l'heure :

Honneur à vous !

Oui, honneur à vous qui avez su mettre en action cette sublime maxime :

Aimez-vous les uns les autres !

Et ce n'est pas ce que l'on fait aujourd'hui, dans la commune : cette fête de famille en est la preuve ; car ce n'est pas ici qu'elle devrait avoir lieu, c'est à la mairie ; ce n'est pas de nos mains que vous devriez recevoir cette médaille, c'est une main officielle qui devrait la placer sur votre poitrine. Mais des circonstances indépendantes de nos volontés en ont décidé autrement.

Le maire, ce vaillant et courageux lutteur, momentanément tombé sur la brèche en défendant nos droits (1), n'en est pas moins là, près de vous, parmi vos amis de Meudon et de Vélisy, et vous dit comme nous :

— Recevez, monsieur Babie, au nom des habitants de ces deux communes, cette médaille, faible témoignage de nos sentiments reconnaissants ; n'en soyez pas moins fier, car si, dans notre pensée, cette médaille doit servir de distinction, pour le présent, à l'homme possédant cette suprême vertu de FAIRE LE BIEN POUR LE BIEN, elle est destinée aussi à dire de lui, à ceux qui l'interrogeront dans l'avenir :

IL FUT UTILE A SES SEMBLABLES.

P. BRY AINÉ.

M. Guichené, secrétaire de la mairie de Castelmoron (Lot-et-Garonne), vient de publier un *chant de rossignol*, qui *enfonce* toutes les anciennes poésies imitatives. Qu'est-ce que le fameux *Quadrupedante putrem* lui-même à côté de ceci?

(1) Il est à qui l'on avait demandé sa démission.

Un rossignol chantait, la nuit, sous la feuillée.
De son chant j'écrivis ce peu sous sa dictée,
De son chant mélodieux, plus agréable au cœur
Que le plus doux parfum de la plus belle fleur.

Tiû, tiû, tiû, tiû, pipit, tossit...
Ihpe tûi, tûi, tûi, tûi ritz.
Ihpe tcho tcho tcho tchou psit.
Tzy, tzy, tzy, tzy, tia ratzyt.
Tia, tia, tia couti couti couti.
Tio, tio, tchou, tchou tchourrit.
Kouia, kouia, tcha tcha tcha tcha.
Couzy, couzy, tui tui tui tzit.
Tcharri, tcharri, tcharri tcharrit.
Tchi, tchi tio tio tio tio tiossi.
Oltchi, oltchi tla la la la la ruits.
Tui tui tui tui koulaki.
Thio thio thio thio sipsit.
Ihpe toui toui toui tui-tui.
Ihpe tso tso tso tso pipits couytsi.
Tsio tsio tsio tsio grrrrrrrrzyt.
Tia tia tia tia tia pssit.
Wigro, wigro, wigro wigro.
Courri, courri ra ra ra ra zyt.
Tscouo tscouo tscouo tscouo tscouo.
Couci couci tio tio tio tio tryts.
Tri tri trii coula loula tzyt.
Wiko wi wi wi wi wits.
Wigûé güé güé güé tsio tsiopi.
Tsu tsu tsu tsu tissadits.
Rûi rûi rui rui rui-rui.
Ets êts êts êts êts êts êts hossi tossit.
Tsorre tsorre tsorre tsorréhi.
Kouio trrrrrrrrrrrritzt.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

871.—Paris. Typographie de Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

REVUE ANECDOTIQUE
DE 1862

1re QUINZAINE D'AOUT

Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique : VICTOR HUGO, CH. DOVALLE, ALEXANDRE DUMAS, ALFRED DE VIGNY. — Deux morts vivants. — Fragment de Saadi, poëte persan. — Une vengeance de M. Hippolyte Babou. — Où la propriété littéraire s'arrêtera-t-elle? — Le nouveau *Mercure galant*. — *Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris*. — Correspondance.

Le temps est-il venu d'écrire l'histoire du *romantisme?* On peut du moins en dresser les chroniques et en étudier les détails. C'est ce que vient de faire un de nos amis dans un ouvrage dont nous offrons la primeur aux abonnés de la *Revue anecdotique*.

En attendant l'historien qui doit marquer les phases, indiquer les rôles et signaler les deux ou trois grands courants d'idées qui ont précipité le renouvellement de notre littérature, l'écrivain dont nous parlons, prenant pour ainsi dire le sujet par la queue, est parti des extrémités pour arriver au centre de la question. La forme de cata-

logue qu'il a adoptée n'est peut-être qu'un moyen de couvrir l'inégalité de sa critique.

Placé au point de vue du bibliographe et du curieux, c'est pour le bizarre, pour le rare, pour l'inconnu qu'il a réservé ses préférences et ses développements. Aussi n'avons-nous que de simples notes bibliographiques sur Victor Hugo, sur Théophile Gautier, Mérimée, Janin, etc., etc., tandis qu'on trouvera d'abondants renseignements sur des écrivains et sur des livres dont les noms, dont les titres réveilleront à peine un souvenir. L'auteur aura pensé que tout était dit sur la *Comédie de la mort* et sur *Notre-Dame de Paris*, et que tout restait à dire sur *Un roman pour les cuisinières* et sur les *Douleurs d'une fille de joie.*

En somme, il nous a semblé qu'il se trouvait dans ces Mélanges tirés d'une Bibliothèque romantique assez de particularités, assez de renseignements, assez d'*anecdotes* pour leur mériter accès dans une Revue anecdotique, surtout dans la saison où Paris dépeuplé laisse chômer la lorgnette de ses Asmodées.

—

Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique

VICTOR HUGO.

Les éditions des poésies de Victor Hugo publiées avant 1830 n'offrent rien de remarquable au point de vue du bibliophile : c'est le format et la physionomie typographique de la collection des *Poëtes français du dix-neuvième siècle*, de Gosselin.

Je signalerai cependant les premières éditions des *Odes*, comme contenant des pièces supprimées dans les éditions suivantes.

1822.—*Odes et poésies diverses*, par Victor-M. Hugo Paris, Pélicier, place du Palais-Royal, n. 18.

Les pièces diverses sont : *Raymond d'Assoli*, élégie; *les Derniers Bardes*, poëmes; *Idylle* (entre un vieillard et un jeune homme). Cette dernière pièce a été insérée dans le tome troisième des *Annales romantiques* (1825) sous le titre ; *les Deux Ages*.

1824. — *Nouvelles Odes*, par Victor-M. Hugo. Paris, Ladvocat, in-18; vignette de Dévéria: *le Sylphe*.

1826.—*Odes et Ballades*, par Victor Hugo. Ladvocat, au Palais-Royal. La préface est datée d'octobre.

1827.— *Odes et Ballades*, par Victor Hugo (tome III). Ladvocat, in-18; vignette de Dévéria: *les Deux Iles*.

A la Colonne de la place Vendôme, par Victor Hugo. Paris, Ambroise Dupont, 1827; in-8°; imprimerie de Tastu.

La première édition des *Orientales* (Décembre 1828. M. Gosselin et Bossange) est ornée d'un frontispice de Louis Boulanger, gravé sur acier par Cousin, le *Clair de Lune* (Orientale dixième) et d'une vignette sur bois, *les Djinns*, que je crois dessinée par le même artiste. La gravure du *Clair de Lune* est reproduite comme frontispice de la deuxième édition (Mêmes éditeurs, 1829).

En 1829, les *Odes et Ballades* parurent pour la première fois in-8, chez Gosselin et Bossange, en deux volumes, auxquels faisait suite la troisième édition des *Orientales*. C'était la quatrième édition des *Odes*. Une préface, datée d'août 1828, indique les changements opérés pour fondre en deux volumes les trois recueils (*Odes*, *Nouvelles Odes*, *Ballades*,) qui, jusqu'alors, avaient paru en trois volumes in-18. Cette édition est en outre augmentée de neuf pièces nouvelles: elle est ornée de deux vignettes sur bois, de Louis Boulanger : 1° *L'Église Saint-Germain l'Auxerrois en proie aux démolisseurs*; 2° le *Géant*; et de deux gravures sur acier d'après le même artiste : pour le tome premier, un très-curieux portrait de Victor Hugo, vêtu d'une houppelande et accoudé sur les coussins d'un canapé; à droite, on aperçoit dans un rayon prismatique la colonne de la place Vendôme, autour de laquelle tourne un vol d'aigles; papiers à terre; à droite, sur le devant, un globe terrestre. — Pour le tome second, la *Ronde du Sabbat*, composition différente du tableau.

1826.—*Bug-Jargal*, par l'auteur de *Han d'Islande*. Urbain Canel, in-16.—Eau-forte, de Pierre Adam, d'après Dévéria.

La couverture porte l'avis suivant : N. B. *Les amateurs qui seraient curieux de se procurer la traduction anglaise de Han d'Islande, ornée de quatre gravures admirables du fameux Cruiskhank, la trouveront chez le même éditeur, au prix de quinze francs :*

Hans of Iceland. London, Robins and Co. Albion, Pressing Lane, Paternoster row ; sur papier vélin cartonné, 4 gr. de Cruiskhank.

1830.—*Hernani*. (La première édition de ce drame est remarquable par le sous-titre : *Hernani, ou l'Honneur castillan*). Mame et Delaunay-Vallée, rue Guénégaud; imprimerie de Lachevardière.

Les exemplaires portent, comme signature de l'auteur, le mot espagnol *hierro*, qui signifie *fer*.

On peut ajouter au livre une vignette représentant la dernière scène du drame, lithographiée par A. Devéria et publiée par *la Silhouette*, journal d'illustrations. (Voy. Catalogue Dutacq, n. 578).

1831.—*Notre-Dame de Paris*. (Œuvres complètes de Victor Hugo). Charles Gosselin, éditeur.

Notre-Dame de Paris parut dans la même année in-12 et in-8. L'édition in-douze est en quatre volumes dont chacun est orné d'un frontispice dessiné sur bois par Tony Johannot et gravé par Porret.

Tome premier : — *Esmeralda dansant sur la place du Parvis ;*

II. — *Esmeralda donnant à boire à Quasimodo sur le pilori ;*

III. — *L'Amende honorable ;*

IV. — *Esmeralda portée au gibet.*

Fleuron répété sur la couverture des quatre volumes : Quasimodo montrant sa tête par la lucarne de la grande salle du Palais.

Cette édition, livrée aux cabinets de lecture, est devenue très-rare.

L'édition in-8° (mars 1831), imprimerie de Cosson, n'a que deux volumes et ne reproduit que deux des quatre vignettes de l'édition in-12 : pour le premier volume, *Esmeralda donnant à boire* ; pour le second, *l'Amende honorable.* Les deux vignettes sont répétées sur la couverture.

Cette édition, tirée seulement à *onze cents exemplaires*, en a fourni quatre, au moyen de titres nouveaux et de couvertures nouvelles. Les quatre fausses éditions s'écoulèrent dans l'année ; la quatrième est annoncée comme *très-rare* et cotée *vingt-cinq francs* sur la couverture de la *Maréchale d'Ancre* d'Alfred de Vigny, publiée à la fin de la même année, chez le même éditeur.

En 1832, la maison Renduel annonça, comme complément à la nouvelle édition des œuvres de Victor Hugo, une collection de gravures à l'eau-forte par Célestin Nanteuil. Cette collection devait *paraître* par livraisons de quatre planches, au prix de *trois francs* la livraison. La première livraison seule parut le 20 décembre de cette même année et se composait ainsi :

1° Portrait de Victor Hugo, encadré de vignettes en compartiments représentant les scènes principales de ses ouvrages (*Hernani*, *Cromwell*, *le Roi s'amuse*, *Marion Delorme*, les *Feuilles d'automne*, *Han d'Islande*, *Odes et Ballades*, *Notre-*

Dame de Paris, le *Dernier jour d'un condamné*, *Bug-Jargal*, *Lucrèce Borgia*, les *Orientales*).

2° Bug-Jurgal tenant le drapeau noir, encadrement historié : animaux et plantes de l'Amérique :

3° Le *Dernier jour d'un condamné*. — Le condamné assis de face; encadrement : le tribunal et la guillotine ; sur les côtés, têtes roulant dans le vide ; au bas, un ange apporte la tête tranchée au pied du tribunal de Dieu ;

4° *Notre-Dame de Paris* : — « *Je te dis qu'il est mort !* » (Liv. VII, ch. IV : *Lasciate ogni speranza*.) Encadrement d'architecture gothique à compartiments ; sujets tirés de l'ouvrage : à droite, Claude Frollo ; à gauche, Phœbus de Châteaupers ; en haut, Esmeralda tendant sa gourde à Quasimodo sur le pilori.

Très-rares. — Les quatre vignettes ont été payées à M. C Nanteuil *soixante* francs.

Dans la même année (1832) l'éditeur Renduel commanda à M. Célestin Nanteuil quatre vignettes à l'eau-forte, pour la première édition du *Spectacle dans un fauteuil*, d'Alfred de Musset, qui parut en 1833 (32 in-8°) imprimée par Everat.

1. Frontispice ;
2. *La Coupe et les lèvres* ;
3. *A quoi rêvent les jeunes filles* ;
4. *Nornouna*.

Les quatre vignettes n'ayant pas agréé à M. Alfred de Musset, les planches ont été détruites.

Marion Delorme, drame (représenté le 8 août). Eug Renduel, in-8° ; imprimerie d'Everat.

La signature *Hierro*, au verso du faux titre.

On peut y ajouter la lithographie de A. Devéria, tirée de

la scène VI du IIIe acte : *Un seul baiser au front, pur comme nos amours!* extrait de l'*Artiste.*

Les Feuilles d'automne, Renduel, in-8°, 1832 (novembre 1831); imprimerie d'Éverat.—Frontispice de Tony-Johannot, gravé sur bois, par Porret : Deux jeunes hommes enveloppés de manteaux traversant un cimetière au soleil couchant. (*A un voyageur.*)

1832.—*Le Roi s'amuse,* drame. Eug. Renduel, in-8°; imprimerie d'Everat. Vignette-frontispice de Tony-Johannot, gravée sur bois par Porret, tirée sur chine. — *Triboulet reconnaissant sa fille* (acte V, scène IV).

Triboulet est dessiné dans le costume de la représentation : justaucorps de velours noir à manches larges, une marotte pendue au côté ; le corps de Blanche est étendu transversalement et à demi tiré hors du sac, la tête renversée, la bouche béante, la poitrine découverte ; à gauche, la maison de Saltabadil; au fond, la grève de la Seine et la porte des Tournelles illuminée par l'éclair.— Charmante vignette.

1833.—*Lucrèce Borgia*, drame. In-8°. Renduel; imprimerie d'Éverat. Frontispice à l'eau-forte, de Célestin Nanteuil (chine).—*Lucrèce Borgia versant le poison du flacon d'or à Gennaro* (acte II, 1re partie, scène V).

Salon boisé et sculpté. Alphonse de Ferrare, en riche costume et coiffé d'une toque à plume blanche, est assis à gauche, dans son fauteuil ducal, et s'accoude à une table recouverte d'un tapis, sur laquelle sont posés les flacons et

les coupes ; Lucrèce, vêtue de blanc, est debout derrière la table ; Gennaro, à droite, debout et tête nue. — Au-dessus du carré de chine, deux anges déroulent une banderole qui contient le titre et que surmonte le dôme du palais ducal de Venise.

Marie Tudor, drame. In-8°. Eugène Renduel; imprimerie d'Éverat. Frontispice à l'eau-forte, de C. Nanteuil: *Gilbert agenouillé aux pieds de la reine et jurant sur l'Évangile* (journée IIe, scène VIIIe).

La reine est à droite, debout et appuyée contre une table, près de laquelle est un tabouret portant la couronne royale ; à gauche, Gilbert, à demi renversé ; à droite, derrière la reine, le lord-chancelier apportant la Bible tout ouverte ; à gauche, entourant Gilbert, Fabiani, Sane et Simon Renard ; seigneurs et hallebardiers ; par la porte du fond on aperçoit une longue galerie éclairée. — Encadrement formé de groupes de femmes et de génies reliés entre eux par des arabesques. — Une des plus belles eaux-fortes de Célestin Nanteuil.

1834.—*Angelo, tyran de Padoue*, drame. Eug. Renduel, in-8°; imprimerie d'Everat. (Acte IV, scène dernière.)

On trouve sur ce drame, dans le *Monde dramatique*, une vignette de Louis Boulanger (acte IV, scène dernière) :

La Tisbé mourante et prononçant les dernières paroles de la scène ; Rodolpho soutenant dans ses bras la Catharina, qui se réveille.

CHARLES DOVALLE.

1830. *Le Sylphe*, poésies de feu Charles Dovalle, précédées d'une notice par M. Louvet, et d'une préface par VICTOR HUGO. In-8°; Ladvocat, au Palais-Royal. Couverture noire, imprimée en argent.

Charles Dovalle n'est point une des étoiles radieuses de la poésie moderne, c'est plutôt une nébuleuse au reflet doux qui se mêle, sans s'y confondre, à la trace lactée de. poëtes de la première phase de notre renaissance poétique. Dans cette période où la poésie française cherchait à se régénérer par l'étude du sentiment, en attendant la rénovation puissante de forme et d'expression que devait lui donner l'auteur des *Orientales*, Charles Dovalle eut son heure; sa voix a été entendue, écoutée, et méritait de l'être. Il a eu même son jour de gloire et ce jour-là, malheureusement, a été le lendemain de sa mort. Les œuvres de Dovalle ont le caractère de la poésie du temps où il apparut, ce caractère un peu vague, cette forme un peu voilée, un peu abstraite de la poésie des Edmond Géraud, des Loysons, des Brugnot, et des premières œuvres de Rességuier, de Fontaney et de Labenski, de tout ce chœur en un mot qui procédait plutôt de Lamartine que de Victor Hugo, mais que la publication des *Ballades* et des *Orientales* allait pousser vers une facture plus sévère et plus savante.

L'œuvre de Charles Dovalle, interrompue à sa vingt-deuxième année par un événement sinistre, a conservé toutes les incertitudes d'un art qui bégaye. Mais ces incertitudes mêmes d'une muse de vingt ans sont-elles sans grâce? « Une poésie toute jeune, a écrit M. Hugo, enfantine parfois; tantôt les désirs de Chérubin, tantôt une sorte de nonchalance créole; un vers à gracieuse allure, trop peu métrique, trop peu rhythmique parfois, mais toujours

pleine d'une harmonie plutôt naturelle que musicale; la joie, la volupté, l'amour, la femme surtout, la femme divinisée, la femme faite muse; et puis partout des fleurs, des fêtes, le printemps, le matin, la jeunesse, voilà ce qu'on trouve dans ce portefeuille d'élégies déchirées par une balle de pistolet... » Ajoutons seulement que la poésie de Dovalle a souvent des cris, un mouvement, un sentiment, ou plutôt un appétit de la forme rhythmique qui permettent d'affirmer qu'il eût facilement acquis de lui-même la fermeté d'exécution qui manque aux œuvres de sa jeunesse. Son œuvre est une aurore pâle comme toutes les aurores, mais qui eût pu avoir son midi coloré!

Les poésies de Dovalle, publiées par ses amis l'année même de sa mort, sont devenues fort rares. On a respecté sur la dernière pièce trouvée dans le portefeuille qu'il portait le jour du combat, la trace de la balle qui l'a traversée. C'est à propos de cette publication que M. Victor Hugo écrivit cette lettre mémorable, insérée plus tard dans les deux volumes de *Littérature et philosophie mêlées*, et qui sera le passe-port de Dovalle pour la postérité.

La vie de Dovalle ressemble à son œuvre: une enfance douce et laborieuse, se développant joyeusement dans la liberté de la vie de campagne, et d'une campagne pittoresque, toute pleine de vieux souvenirs et hérissée de vieux châteaux; succès précoces, amours timides, excursions poétiques, vol de papillon sur les fleurs et sur les ruines. Il arrive à Paris à vingt ans, le portefeuille et le cerveau plein de rimes, et de ce premier choc avec la réalité de la vie, le poëte est écrasé. Il mourut, tué en duel, et pour quelle cause! une querelle de journalistes!

Il y a quatre ans, un ami posthume et un compatriote de Charles Dovalle, M. Emile Grimond, lui a consacré dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (nº d'octobre 1857) une notice biographique qui aurait besoin d'être complétée par l'histoire de sa vie à Paris. Dovalle était né à Montreuil-Bellay, petite ville du département de Maine-et-Loire, le 23 juin

1807. Il mourut à Paris le 30 novembre 1829, des suites d'un duel causé par un article de journal (1). Ses amis lui ont élevé un tombeau dans le cimetière Montmartre.

ALEXANDRE DUMAS.

M. Célestin Nanteuil, qui a considérablement travaillé pour la maison Renduel, a aussi gravé quelques frontispices pour la librairie de M. Charpentier, logé alors rue Montesquieu, sur l'emplacement même où est aujourd'hui le bazar, et qui fut le premier éditeur des *Œuvres complètes* d'Alexandre Dumas.

1833. — *Catherine Howard*, drame, par Alexandre Dumas. In-8°. Frontispice, eau-forte de C. Nanteuil.

1834. — *Angèle*, drame. Frontispice, eau-forte du même (dentelles); scène dernière du drame :

— Oh! celui-ci a si peu de temps à vivre!

On peut joindre à ces éditions :

1° *Stochkolm, Fontainebleau et Rome*, trilogie dramatique sur la vie de Christine; cinq actes en vers, avec prologue et épilogue; représentée sur le théâtre de l'Odéon le 30 mars 1830. In-8°, au Palais-Royal, galerie de Chartres. Lithographie de Raffet :

(1) L'article avait paru dans le *Journal rose* (V. Deschiens), n°, 605 au supplément). Le duel eut lieu le 9 novembre; l'adversaire de Dovalle était Mira-Brunet, fils de l'acteur Brunet.

L'infâme
Nous trahit toutes deux !—Toutes deux ?—Je suis femme.

Vignette à ajouter, scène dernière du cinquième acte :

Eh bien, j'en ai pitié, mon père... qu'on l'achève !
Lithographie de Dévéria, publiée par la *Silhouette*.

2° *Antony*, drame, représenté le mercredi 5 mai 1831. Auffray, 1831; in-8°.

Y ajouter une lithographie de Dévéria, publiée par l'*Artiste* (acte V^e^, scène dernière):

Elle me résistait, je l'ai assassinée.

La deuxième édition d'*Antony* est annoncée comme contenant une planche ; je n'ai pu la trouver.

3° *Térésa*, drame, représenté à l'Opéra-Comique (1832). Charpentier.

Ajouter une lithographie de Dévéria, tirée de l'*Artiste*,

ALFRED DE VIGNY.

La maréchale d'Ancre, par M. le comte Alfred de Vigny. Ch. Gosselin, 1831, in-8°; imprimerie de Cosson. Lithographie de Tony Johannot, représentant la dernière scène de l'ouvrage.

Stello, première consultation du Docteur noir. 1832,

in-8°. Trois charmantes vignettes de Tony Johannot, gravées par Brèvière :

Mademoiselle de Coulanges malade ;

Chatterton brûlant ses manuscrits ;

André Chénier et madame de Saint-Aignan.

Chatterton, drame. Hippolyte Souverain; 1835, in-8°. Frontispice gravé à l'eau-forte par Édouard May (chine).

Le 21 juillet, M. Alphonse Duchêne entra dans les bureaux du *Figaro* un moment après qu'on venait d'emporter le caissier du journal, M. Legendre, qui avait eu une légère attaque de paralysie.

M. Villemessant a toujours la plaisanterie présente, même devant la *camarde;* il dit à M. Duchêne :

— Quelques minutes plus tôt, vous aviez la chance d'assister à la mort de ce pauvre petit père Legendre... frappé d'apoplexie... en faisant ses comptes... il le méritait bien.

— Oh! fit M. Duchêne, oh!... Et qui payera maintenant les pauvres gens de lettres du *Figaro?*... Mais c'est l'âme de la caisse qui est partie! Permettez que je fasse l'article nécrologique de M. Legendre. J'y irai de ma

larme sincère... Ce pauvre petit père Legendre!... Il me semble qu'on ne payera plus ici.

M. Duchêne sortit là-dessus. Il répandit sur l'un et l'autre trottoir du boulevard Montmartre la nouvelle de M. Legendre foudroyé, et ayant trouvé dans cet exercice l'expression juste de sa douleur et de celle de ses confrères, rentré chez lui il put écrire ce qui suit :

« Le *Figaro* vient de perdre un de ses plus anciens et de ses plus dévoués coopérateurs. M. Adolphe Legendre est mort samedi dans les bureaux mêmes du journal. Il faisait le compte de la rédaction du dernier numéro quand il s'affaissa tout à coup sur son fauteuil et pencha la tête. On se hâta de lui porter secours, mais il était trop tard : l'apoplexie l'avait foudroyé.

« M. Legendre appartenait au *Figaro* depuis sa fondation ; il apportait dans ses fonctions modestes une probité, un zèle, une obligeance à toute épreuve. Tous nos collaborateurs aimaient cet excellent homme et le regretteront sincèrement. »

DUCHESNE.

Ces lignes décentes ont été insérées au *Figaro* du jeudi 24 juillet, mais dans sept exemplaires seulement, dont un a été envoyé à M. Duchêne afin de prolonger son illusion.

M. de Villemessant comptait bien pousser la plaisanterie jusqu'au bout et causer à M. Duchêne le frisson d'être payé de sa *première* aux Athéniens, par l'ombre de M. Legendre, avec l'ombre d'un billet de banque; mais M. Legendre n'a pu reprendre ses fonctions que le lundi suivant, et M. Duchêne, pressé de partir pour Corinthe, était passé à la caisse le samedi.

M. Legendre n'est pas le seul des contemporains vivants qui ait eu le plaisir de se mirer dans son article nécrologique, comme un Chinois dans son beau cercueil en bois de teck verni.

M. Philibert Audebrand, entre autres, l'a éprouvé il y a quelques années, indépendamment de celui de recevoir à bras ouverts ses amis convoqués au domicile mortuaire.

Il leur a, ce jour-là, promis à tous, en riant, de leur rendre, le cas échéant, la pareille, et de fait il a déjà rempli très-sérieusement ses obligations envers la plupart d'entre eux.

Lui qui pouvait en 185... jouir d'un enterrement d'amitié de première classe, est aujourd'hui menacé de ne voir son convoi non plus suivi que celui du pauvre dans la gravure à l'aqua-tinte de M. Jazet.

A quoi lui servira-t-il d'avoir tant vécu?

—

L'épisode du vol des couverts et des flambeaux d'argent de l'évêque Bienvenu, dans la première partie des *Misérables*, a rappelé à un orientaliste de nos amis le passage suivant du *Jardin des Roses* de Saadi.

Un solitaire, pressé par le besoin, déroba une natte dans la cellule d'un autre solitaire.

Le juge ordonna qu'on lui coupât la main.

Le maître de la natte s'y opposa en disant qu'il l'avait donnée.

— Ton opposition, lui répondit le juge, ne m'empêchera pas de faire exécuter la loi.

— A la bonne heure, dit celui-ci; mais si quelqu'un dérobe un bien consacré à la pauvreté, cette loi n'ordonne pas de lui couper la main. Un derviche n'a rien en propre et, par conséquent, ne peut rien réclamer; d'ailleurs tout ce qu'il possède n'est-il pas pour le soulagement des malheureux?

—

Si nous voyions M. Hippolyte Babou passer de vie à trépas, ce qu'à Dieu ne plaise, nous nous empresserions de faire une faute de français. L'indignation qu'il en ressentirait lui donnerait sans doute la force de revivre. Il ne nous le pardonnerait dans ce monde-ci ni dans l'autre, mais il y a des cas où nous faisons passer la langue après l'humanité.

Un rédacteur du *Boulevard* (ce n'est ni M. de Banville, ni M. Ch. Bataille, ni M. Alphonse Delaunay... son nom nous échappe) a reproché à M. Babou, dans un des derniers numéros de ce journal, d'avoir une mise négligée. M. Babou eût ri de ce reproche comme le peut faire un homme qui remplit exactement ses devoirs de décence et de propreté, mais il n'a pu digérer qu'il fût exprimé en mauvais termes.

Il y a quelques jours, mieux mis encore que de coutume, il entre dans l'atelier de M. Carjat, les yeux pétillants, la bouche en arc, respirant la belle humeur et le plaisir de vivre.

— Bonjour, mon cher Carjat. Je ne vous demande pas comment va la photographie, puisque les produits de cet art n'honorent décidément pas l'esprit humain, mais comment va le *Boulevard*. Savez-vous que les chroni-

ques de Ch. Bataille sont autrement gaies que celles de Saint-Denis.... Vous regardez ma redingote? Comment la trouvez-vous ? C'est une redingote de Plaideur et Chalon, mon cher. Retenez bien ces noms : Plaideur et Chalon, les propres tailleurs de d'Aurevilly et d'Asselineau. Et mon pantalon, donnez, je vous prie, un coup d'œil à ce pantalon. Tombe-t-il bien sur la botte ! Et, à propos de bottes, ne vous gênez pas, regardez aussi mes bottes. Je crois que je puis me flatter d'être en ce moment un des hommes les mieux bottés de France :

Bon appétit, jeunes beautés,
Qu'adorent les prêtres bottés
De Cypris.....

Vous savez le reste. S'il vous plaît continuer l'inspection de ma toilette que je vous fasse tâter ma chemise. Ah ! ma blanchisseuse de fin est incomparable ! Que signalerai-je bien encore à votre attention? Ma cravate ! Remarquez, mon cher ami, que le nœud en est fait au coup, car il ne faut jamais s'y reprendre à deux fois avec la même cravate. Lisez plutôt le bouquin du capitaine Jesse sur Brummell, et gardez-vous, mon cher, surtout gardez-vous de jamais porter une cravate pliée dans un sens qui l'ait d'abord été dans l'autre ! Cette économie peut avoir les conséquences les plus funestes. On s'aliène par là le cœur des belles. Il y en a de bons exemples dans Stendhal. Maintenant considérez-moi par derrière.

Par derrière et par devant
J'ai vu.....

Je ne suis pas encore au point de Saint-Amand : on

peut faire le tour de ma personne en moins d'une heure; faites-le donc, je vous prie, et dites-moi si ma redingote ne plisse pas dans le dos... Non sans doute, et je crois pouvoir dire que de pied en cap je suis correct. Vous en conviendrez, mon cher ami, et alors (faisant volte-face et plantant dans les yeux de M. Carjat un regard d'une fixité inquiétante) dites-moi pourquoi vous avez laissé imprimer dans votre journal que je ressemblais à Gustave Planche *pour* la tenue. POUR la tenue! POUR la tenue!

—

En poursuivant M. Dutripon, homme de lettres, pour publication d'un roman intitulé *Edmée*, M. Éliacim Jourdain, homme de lettres, auteur d'un roman intitulé *Edmée*, nous paraissait se tenir en deçà de la ligne équinoxiale, c'est-à-dire fictive, qui sépare ce qui est propriété littéraire de ce qui ne l'est plus. Cette ligne, qui n'existe pas, M. Pertus (encore un homme de lettres) vient de la franchir.

On lit dans le *Journal des Baigneurs*, du 21 juillet dernier :

NAPOLÉON-EMMANUEL, tel est le titre d'un sonnet publié, on se le rappelle, par M. Eliacim Jourdain, auteur d'EDMÉE, sur la naissance du prince fils de LL. AA. II. le prince Napoléon et la princesse Clotilde.

M. Jules Pertus, auteur d'un poëme en onze chants, en ce moment *sous presse*, intitulé : *Napoléon-Emmanuel, ou l'affranchissement de l'Italie*, a vu dans le titre de ce sonnet une contrefaçon et une usurpation du titre de son ouvrage, et vient de faire assigner M. Eliacim Jourdain, avec de-

mande d'une somme de *dix mille francs* de dommages-intérêts.

L'affaire doit être appelée à Châlon-sur-Saône, le 22 août prochain.

—

PÉRIODIQUE NOUVEAU. — *Le Mercure galant*, journal de littérature et programme des spectacles, paraissant deux fois par semaine, avec un dessin lithographié.

Il y a quatre mois que ce journal est annoncé. Il devait avoir pour rédacteur en chef M. Alfred Delvau, puis M. Ernest Blum, puis M. Charles Coligny, puis nous ne savons plus qui. Définitivement, le rédacteur en chef de cette galante feuille est un monsieur qui, désirant garder l'anonyme, se fait appeler le *chevalier de Cupidon*, comme le héros de Monselet.

M. le chevalier de Cupidon, rédacteur en chef du *Mercure galant*, intitule son premier article :

A ceux qui HAIENT les femmes.

—

Que Voltaire a bien fait de nous donner le *Plaidoyer de Ramponneau*, cabaretier de la Courtille, autrement nous n'aurions pas idée d'un cabaretier modeste : Ramponneau tiendrait fièrement aujourd'hui, suivant l'expression d'un écrivain habitué à parler de haut, car il est le stylite de lui-même, un des « salons de la démocratie » parisienne (1).

(1) M. Hippolyte Castille.

Un jeune écrivain, connu par ses habitudes de Protée, bien qu'il n'ait rien à gagner en ne se produisant pas sous son nom, M. Alfred Delvau, vient de publier une *Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris*, qui se sont assez multipliés pour mériter une histoire.

Il va de soi qu'il n'a pas hanté les six mille établissements où les Parisiens viennent chercher un des deux plaisirs qui nous distinguent des bêtes ; il s'est contenté d'en fréquenter quarante-quatre, ce qui nous semble déjà fort honnête, car dans ce nombre nous trouvons la *Californie*, où « lèvent le coude et jouent des badigoinces, la plus riche collection de porte-haillons, de loqueteux et de guenillons qu'il soit possible d'imaginer ; » le *cabaret des Chiffonniers*, dont l'enseigne nous dit les habitués ; le *cabaret du Lapin blanc*, le *cabaret de la Canne*, les *cabaret des halles*, et autres lieux assez fangeux, que l'auteur traverse comme une hermine et même sans avoir besoin de rien se couper.

Ces cabarets sont décrits dans son livre pour faire antithèse aux cafés célèbres, tels que les cafés de *Foy*, *Minerve*, *Lemblin*, *Procope*, etc., et surtout aux cafés littéraires et artistiques de nouvelle fondation, pour lesquels M. Delvau garde toutes ses tendresses. Pour peu que quatre gens de lettres, quatre peintres, quatre musiciens, ou simplement quatre cabotins se soient réunis quelque part afin de communier sous l'une ou sous les deux espèces, voilà une espèce de sacro-saint, et M. Delvau est tout près de s'écrier, non sans enthousiasme : « Le café *** *a l'honneur* d'être fréquenté par MM. Chose et tels. »

Il faut donc lire l'*Histoire anecdotique des cafés et ca-*

barets de Paris surtout comme un chapitre de l'histoire littéraire de notre temps, où circulent le ban et l'arrière-ban des gens de plume, des artistes de tout genre, et quelques demoiselles. Les curieux y trouveront des nomenclatures formidables d'illustres dont personne n'a jamais entendu parler, relevées, bien entendu, de quelques noms sonores et vaillants. Ce sont les Minau de la Mistringue et les Salbigoton-Quesnay du dix-neuvième siècle, mais combien plus nombreux qu'au dix-huitième! L'*Almanach des grands hommes* de Rivarol grossirait aujourd'hui à la proportion de *Vapereau.*

L'*Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris* est ornée de dessins et d'eaux-fortes de MM. Courbet, Flameng et Rops. Par les soins qui ont présidé à son exécution matérielle, c'est autant un livre pour les amateurs que pour le public. Il est à relire et à relier.

—

Nous avons raconté, dans notre dernier numére, une anecdote où M. d'Aurevilly et M. Dusolier jouaient les principaux rôles. M. Dusolier s'inscrit en faux contre notre récit, en ce qui le concerne.

Nous insérons sa lettre, non sans regretter qu'il ne se soit pas borné à une dénégation pure et simple.

Le droit de réponse à la *Revue anecdotique* n'impliquait le droit d'attaque contre personne dans la *Revue anecdotique.*

A M. Poulet-Malassis, directeur de la Revue anecdotique.

Dimanche, 10 août.

MON CHER MALASSIS,

Je lis, dans votre dernier numéro, une anecdote assez drôle, mais point véridique — du moins en ce qui me concerne. N'importe, je vous remercie doublement de l'avoir imprimée : d'abord, parce que vous n'y êtes point malveillant (il était si facile de l'être !), et ensuite parce que vous me *nommez*.

Vous me nommez ! et vous me fournissez ainsi l'occasion de répondre à M. Aurélien Scholl qui avait déjà raconté cette anecdote dans le *Figaro* du 24 juillet, — en l'interlignant de petits commentaires désagréables pour moi. Il ne m'a pas nommé, lui ; mais je sais de source certaine qu'il a voulu me désigner : on me l'a souvent répété ! — Vous, vous me nommez et, du même coup, le droit de réponse que je n'avais pas, vous me le donnez !

Je ne m'attendais guère
A voir mon nom en cette affaire,

et M. d'Aurevilly ne s'y attendait pas non plus. Je l'avouerai ingénument, les réflexions de M. Aurélien Scholl : « Il est toujours bon de ménager la chèvre et le chou... il ne faut pas se brouiller avec un critique influent, etc., etc., » m'ont particulièrement froissé, venant de lui, M. Scholl. M. Scholl et moi avons toujours eu d'excellents rapports, je crois même que nous nous tutoyons. Ce n'est pas une raison, direz-vous : en littérature, on se tutoie « au moins dix-huit mois avant de se connaître. » Mais moi, naïf, je pensais que l'on était tenu à certains ménagements élémentaires. Je me trompais : M. Scholl et moi, nous ne sommes pas du même monde moral. J'en suis fâché pour lui.

En tout cas, je me dois de dire à M. Scholl qu'il s'abuse étrangement s'il me croit le « monsieur » de l'anecdote en question. On lui a, paraît-il, affirmé que c'était « moi, » et ce ON serait M. Ch. Baudelaire.

Quel motif a donc poussé à cette... inexactitude le plus grand des poëtes de Montmartre?

Serait-ce pure étourderie de sa part? Mais M. Baudelaire, qui est sur le retour, n'a plus le droit de faire l'étourdi.

A-t-il prétendu m'être désagréable? voulait-il se venger... mais de quoi? J'ai beau fouiller mes souvenirs, je ne crois pas avoir causé le moindre chagrin à M. Baudelaire. Il ne m'est ni sympathique ni antipathique; je ne le connais pas, je le rencontre... Me serais-je, par hasard, moqué de lui? Mais je ne me souviens pas de l'avoir jamais appelé : Cher maître.

Moi, « ménager la chèvre et le chou! » Il faut, pour m'attribuer ces sentiments, que M. Scholl, qui me tutoie, me connaisse bien peu! Et, quand même « ces habiletés » ne me répugneraient pas, une aventure récente arrivée à M. Baudelaire serait là pour m'avertir que ces « habiletés » ne sont que des maladresses.

Pardon, mon cher Malassis, d'ennuyer si longuement de mon obscure personnalité les lecteurs de la *Revue anecdotique*. Si l'on avait dit de moi que je suis « un imbécile, » je ne réclamerais pas; qu'on dise que je suis « un timide et un habile, » je n'y puis consentir. Je ne passe pas ma vie, comme M. Aurélien Scholl, à casser des vitres sur la figure de mes amis... mais, si quelqu'un me marche sur le pied, je suis prêt à écraser tous les cors de ce « quelqu'un » avec la plus grande humilité, bien entendu.

Je vous serre la main.

ALCIDE DUSOLIER.

Le Directeur : A. POULET-MALASSIS.

Paris. — Typ. de Cosson et Comp , rue du Four-St-Germ., 43.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

2e QUINZAINE D'AOUT

Le nouveau journal LA FRANCE. — Ses fondateurs. — Son conseil de surveillance. Détails intimes. — Les coulisses du journal *la France.* — M. de La Guéronnière. — M. D. Pollonnais. — M. de Saint-Poncy. — M. de La Ponterie. — M. H. de Pène. — Le reste de la troupe. — Les douze mille abonnés du journal *la France.* — Le budget du journal *la France.* — A quoi n'arrivera pas le journal *la France.*

On a beaucoup parlé du nouveau journal *la France* avant son apparition.

On n'en parle plus guère depuis qu'il paraît.

C'est le moment, ou jamais, de consacrer à ce *Leviathan* manqué de la presse périodique, en train de sombrer solennellement dans l'indifférence, une de ces petites notices malignes et sincères, qui protestent par leur sourire contre tant de triomphes, de surprise ou de commande.

Donnons donc sur *la France* et sur sa fondation, ses fondateurs, sa rédaction, ses rédacteurs, quelques renseignements de bonne source qui ne peuvent qu'intéresser le lecteur. Une des bonnes fortunes dont usait si

indiscrètement Asmodée nous a permis de pénétrer dans la place à toutes les heures, même à cette heure, unique pour l'observateur, où l'on se flatte de n'être point aperçu. Il s'est joué là, comme dans tous les grands journaux de Paris, une petite comédie dont nous croyons avoir le secret, que nous ne dirons pas, bien entendu. Car à quoi bon dire *le secret de la comédie?*

Le journal *la France* a été fondé par une société de sénateurs, de députés, d'industriels et de propriétaires, flanqués de quelques capitalistes. Le besoin d'un nouvel organe se faisait vivement sentir pour ces messieurs, qui n'ont pas craint d'associer le public à cette aspiration si naturelle. Nous n'avons rien à dire des considérations politiques qui ont présidé à la naissance du nouveau journal. L'œuf a, comme on le pense bien, été couvé par des ambitions et des préoccupations de diverse nature. On peut dire, sans manquer à la prudence ni à la discrétion, que le nouveau journal a dû surtout sa création au désir, devenu impérieux, d'introduire dans le chœur de la presse demi-officielle une note nouvelle, qui rompît un peu, sans dissonance, la monotonie de l'effet.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

La France a été une tentative de variété. Ç'a été une réaction contre l'ennui, qui est presque un danger en France, pays toujours enfant, qui a toujours besoin d'être amusé.

Quoi qu'il en soit, *la France* le déclare et *la Patrie* le confirme, le journal n'affecte aucune attache gouvernementale. Il s'en défend avec une énergie toute juvé-

nile. Croyons-le sur parole et ne recherchons pas, d'une sonde indiscrète, les liens secrets, mais invisibles, qui pourraient démentir ces prétentions ou ces illusions d'émancipation absolue. Il est partout de ces *cordes de nécessité*, comme dit brutalement Pascal ; l'essentiel est qu'on ne les voie pas.

Mais là n'est certes point l'important à nos yeux. Nous sommes de ces sceptiques au goût desquels la sauce fait volontiers passer le poisson, et nous serions disposé à tout pardonner à *la France*, fût-elle cent fois coupable à nos yeux, si elle avait justifié sa devise, réalisé son programme ; si enfin elle était, comme elle l'a promis, un journal neuf, bien écrit, bien informé, intéressant, amusant, avec des chroniques spirituelles, des correspondances de bonnes sources, entretenant pour le lecteur rafraîchi comme un perpétuel courant d'air européen ; — si surtout elle s'était montrée hospitalière aux jeunes talents, aux jeunes ambitions en quête d'une occasion et d'un théâtre, si elle avait montré dans le choix de ses collaborateurs cette indépendance et ce goût dont elle se vantait. Hélas ! ce n'était qu'un leurre, et voilà bien un journal comme les autres, hospitalier seulement aux vieillards, asile trop bienveillant de plumes écloppées, hôtel des invalides du premier-Paris et de l'entre-filet ; pas une personnalité tant soit peu jeune, brillante, autour de l'unique individualité du nouveau journal. La gloire de M. le vicomte de La Guéronnière domine tristement, comme un palmier dans les sables, une immense médiocrité. A qui la faute ? A la jeunesse littéraire qui n'a point répondu à l'appel — ou à cet appel lui-même, battu sur un tambour vide ?

Mais, comme un flâneur de coulisses, promenons-nous un peu dans cette organisation tant vantée. Soulevons les portières, touchons les ressorts. Une impression glaciale, pareille à celle du voyageur de l'hôtel du boulevard des Capucines, ne tardera pas à s'emparer de nous. Nous voilà ébahi comme un homme de science mis en présence d'un inventeur qui aurait inventé le soleil ou la lune. Rien de nouveau, hélas! vous dis-je, rien d'original. Sous ce velours prétentieux, voilà toutes les vieilles ficelles du métier. Le marbre est du carton veiné. Le bois est peint en fer, etc....

La société du journal *La France* a été constituée par acte devant Me Mocquard, au capital de 800 000 fr., fourni par quatre-vingts actionnaires. Nous aimons assez, car il faut être juste, ces quatre-vingts actionnaires à 10 000 fr. chacun. Cela fait bien. Cela ressemble à un pique-nique de financiers. L'aspect en est assez agréable.

Le conseil de surveillance du journal *la France* se compose actuellement de :

M. le baron Brenier, sénateur;
M. le comte Clary, sénateur;
M. Adolphe Debelleyme, député;
M. le vicomte de Rouville, propriétaire;
M. Lemarchand, négociant.

Voilà encore un conseil de surveillance dont la composition est heureuse. Si nous ne marchandons pas notre critique, nous ne refusons pas non plus nos éloges, le cas échéant. Nous avons déjà approuvé les quatre-vingts actionnaires à 10 000 fr. l'un. Nous n'hésitons pas à décerner les mêmes compliments au créa-

teur de *la France* sur la composition de son conseil de surveillance. Jusqu'ici, tout est pour le mieux.

On s'attendait peut-être à trouver, au-dessous de ce brillant état-major d'autorités contemplatives, un groupe d'administrateurs et d'organisateurs connus dans la bazoche du journalisme et ayant déjà fait leurs preuves et conquis leurs chevrons. Un journal, ne l'oublions pas, est l'affaire la plus complexe et la plus difficile à gouverner avec justesse et avec unité. Une fabrique, une maison de banque, un grand magasin de détail, ne sont rien auprès de cette vaste, puissante et fragile machine, aux engrenages multipliés, qui ne marche qu'à force d'huile, c'est-à-dire à force d'argent, qu'un cheveu arrête dans son mouvement, dans le jeu de laquelle une seule faute de calcul, une seule maladresse de combinaison produit à la longue des complications et des perturbations bien fatales. La moindre recette, la moindre dépense sont à pondérer, à étudier dans cette opération du journal, où l'on ne compte que par sous la dépense et la recette journalière, mais en multipliant ces sous par des chiffres énormes.

L'administration financière du journal *la France* a été confiée à M. D. Pollonnais, membre du conseil général des Alpes-Maritimes, et qui ne semble pas avoir eu d'autres titres, au moins spéciaux, à la confiance de ses coïntéressés. On le dit riche,

Fort bien! fort bien! fort bien!
Cela ne nous gêne en rien.

Mais cela ne suffit point pour mener à travers mille écueils non prévus par les cartes marines, ce navire

lourd et fragile, je le répète, qu'on nomme un journal. M. D. Pollonnais est du reste un homme fort affable et bienveillant, tellement bienveillant qu'il ne peut encore dissimuler son étonnement du procès que *l'Union* fait à *la France* pour son titre, qui ne peut en effet appartenir à l'une qu'en cessant d'appartenir à l'autre. Quoi qu'il en soit, depuis cette fatale nouvelle, M. Pollonnais ne revient pas de cet étonnement, qui décèle une certaine inexpérience du monde des journaux et de cette question de la propriété littéraire, qui cache tant de trappes et d'attrapes. Toute la journée donc, M. Pollonnais se demande à lui-même avec inquiétude : Comment *l'Union* peut-elle accuser *la France* de lui avoir pris son titre? Mystère! mystère! En attendant qu'il s'éclaircisse, le pilote de *la France* est visiblement désorienté (1). Il était point d'admiration, le voilà point d'interrogation.— Signes particuliers : M. Pollonnais a toujours à la main ou aux lèvres un cigare allumé. Il s'enveloppe volontiers d'un nuage, comme les oracles.

M. le comte Léo de Saint-Poncy est le rédacteur en chef du journal. Fonctions purement spéculatives, sans doute, et honorifiques. A moins que M. de Saint-Poncy ne mette la main à ce feuilletage quotidien, d'une pâte acidulée, intitulé : *Bulletin politique*, et dont tous les jours M. A. Bonnin, *secrétaire de la rédaction*, prend la responsabilité à la face de l'Europe et du monde. M. de Saint-Poncy ne semble s'être préparé par aucun stage littéraire à ces délicates fonctions. Il était, il n'y a pas un an, sous-préfet de Marvejols; on le dit fort galant

(1) Ceci était écrit avant le jugement récent qui a débouté *l'Union* de sa prétention.

homme, beau joueur de whist, d'allures très-diplomatiques, représentant très-dignement..... Fort bien, mais après? — Après? Rien. Nous regrettons tout cela pour le journal, car jamais un journal n'a plus besoin d'être gouverné que lorsque M. de la Guéronnière le fonde. Personne ne refuse à l'honorable sénateur le titre d'écrivain; personne ne demeure absolument insensible aux agréments de cette langue imagée et fleurie dont il a paré et égayé les plus stériles et les plus arides programmes politiques. Mais s'il a les talents du journaliste écrivain, aucun de ses anciens confrères ne lui accordera ceux de journaliste administrateur, organisateur. Le sens et l'art des détails, de ces détails qui ne sont rien et qui sont tout, semblent absolument incompatibles avec la nature intellectuelle et morale de M. de la Guéronnière, homme d'imagination et de sentiment, doué de cette bienveillance universelle qui devient si facilement de l'indifférence, lorsqu'elle n'en est point le masque poli, habitué d'ailleurs à voir les choses de haut, et dont l'œil, toujours fixé sur les profondeurs de l'empyrée politique, a, comme celui de l'astrologue de la fable, des distractions qui peuvent être funestes à ses pieds. En termes de journaliste, M. de la Guéronnière, bon écrivain politique, quoique son élégance lamartinienne cache souvent un grand vide d'idées, n'a pas le *truc* du journal. Il n'est point essentiellement et complétement journaliste. Comme Émile de Girardin, par exemple, il ne sait point *lancer* sa feuille, faire naître les bonnes occasions et profiter des mauvaises. Il ne sait point allécher son public. Il se croit habile parce qu'il a fait un bon *Prospectus*, d'une brièveté très-heu-

reuse, parce qu'elle donnait beaucoup à espérer. Et autour de lui, on se figure volontiers que le seul moyen d'avoir des abonnements, c'est de battre la caisse. Et l'on bat tous les jours la caisse en haut du journal. On annonce que le travail d'introduction de M. de la Guéronnière paraît chez l'éditeur Dentu, en une *très-belle brochure.* On envoie le journal *gratis* jusqu'au 15 aoû à toute personne qui s'abonnera. On remercie solennellement la presse de Paris, et surtout celle de la province, *de la sympathie de son accueil.* On enregistre soigneusement l'opinion des journaux sur les débuts du journal, mais on a le soin de ne mettre dans ce bulletin que les appréciations flatteuses ou bienveillantes. On pardonne aux autres, mais on ne les cite guère. Enfin, et surtout, on annonce dès *le cinquième jour* qu'on tire à 20 000 et qu'on a 12 000 abonnés. Mais le public rit de cet appât brutal qui déguise si peu l'hameçon. Et les hommes du métier haussent les épaules, car cet empressement est bien puéril, cette modestie bien prétentieuse, et ce petit charlatanisme aussi maladroit qu'innocent. Qui ne sait que le commencement de la sagesse, pour un journal, consiste à ne jamais parler de ses abonnés? L'abonnement, c'est la pudeur des journaux. Un journal qui crie, dès le cinquième jour : J'ai 12 000 abonnés! nous fait un peu l'effet d'une femme qui crierait : J'ai 12 000 amants! Le scandale est moindre, mais l'impression est la même. Mais être aussi imprudent, indiscret, dès *le cinquième jour!* Que sera-ce dans un mois, dans un an? Voilà *la France*, pour être logique et progressive, obligée d'annoncer dans un an qu'elle compte un million d'abonnés. Si bien que tout

le monde s'abonnant ainsi à *la France*, il ne demeurera plus bientôt personne pour le croire.

Mais toutes ces naïvetés, toutes ces maladresses, ne sont rien en présence de la déception universelle causée par cette rédaction tant vantée. Je vois bien un certain nombre de rédacteurs auxquels on prodigue (autre maladresse) l'honneur uniforme de l'interlignage, mais je ne vois pas encore un écrivain politique comme il y en a dix aux *Débats*, comme il y en a au *Constitutionnel*, au *Temps*, à *l'Opinion nationale*, où des doctrines qui ne sont pas celles de tout le monde sont défendues avec un talent que tout le monde reconnaîtra aux Nefftzer, aux Scherer et aux Guéroult. *La Patrie, le Pays* même, comptent des écrivains dont la valeur *littéraire* est bien supérieure à celle de ces rédacteurs politiques qui devaient illuminer comme une pléiade d'étoiles le ciel obscurci du journalisme. Le seul d'entre ces rédacteurs qui annonce, à travers beaucoup d'inexpérience, quelque talent et qui semble avoir un tempérament de journaliste, c'est un nouveau venu qui n'est point un pur homme de lettres, comme on ne s'en aperçoit que trop à son style, c'est M. F. de la Ponterie, protégé spécial et secrétaire intime de M. de la Guéronnière. M. de la Ponterie est receveur particulier des finances à Orange. Il fait gérer, sans doute, comme beaucoup de ses collègues, par un fondé de pouvoirs salarié, les affaires de sa petite circonscription, et il écrit à Paris pour son plaisir et pour son ambition. Tout semble indiquer qu'il en a. Il écrit à la façon de ceux qui ont une volonté. Il a de l'ardeur, de l'énergie, et, dans sa littérature antithétique et travaillée, des moments d'éclat et de verve un peu

roide, qui rendent son début assez remarquable. Qui citer après M. de la Ponterie, qui ne fait encore que donner des espérances? Des écrivains qui ont depuis longtemps cessé d'en donner : M. J. Cohen, ex-rédacteur du *Constitutionnel*, M. Ch. Aubertin, de l'ex-*Revue européenne*, etc. La troupe politique est pâle, nous le répétons, et ne compte guère que des utilités. Il n'y a donc plus de ténors en politique? Il y en a toujours, mais les directeurs de journaux, comme les directeurs de théâtres, n'ont plus d'oreilles ou plus de jambes. Ils voyagent sur leurs fauteuils, et les agences d'engagement pour les journaux (il y en a comme pour les théâtres) leur procurent leurs recrues d'un coup de filet dans les disponibilités qui peuplent les antichambres officielles. Ceci soit dit sans aucune intention d'application personnelle. Nous défendons les droits méconnus des talents obscurs et fiers qu'on dédaigne. Ce n'est point une raison pour dépasser, vis-à-vis des médiocrités estimables qu'on emploie, les limites de la critique. Nous ne visons qu'aux amours-propres, qui n'ont jamais eu rien d'inviolable. Le reste nous est sacré.

La rédaction littéraire se compose de M. Fiorentino comme critique des théâtres, et c'est là une excellente acquisition; nous en dirons autant de M. Louis Figuier comme chroniqueur scientifique. M. de Pène a fait ses preuves de goût et d'esprit. On ne peut que regretter qu'il ait ainsi volontairement et peut-être irrémédiablement cloîtré son talent dans un genre dont l'exercice exclusif ne tarde pas à alourdir la main et à raccourcir l'haleine de l'écrivain. On sent déjà cette fatigue précoce dans le toujours agréable papillotage du chroni-

queur. Nous voudrions juger M. de Pène sur un livre. Aura-t-il jamais le temps de le faire? Mais M. le comte Horace de Vielcastel et M. Olivier de Jallin comme chroniqueurs intérimaires nous semblent, jusqu'à nouvel ordre, des choix malheureux. M. de Vielcastel est l'honorable conservateur du *Musée des souverains*, l'estimable défenseur de Marie-Antoinette. Ce sont là des antécédents graves et qui doivent un peu gêner la liberté nécessaire au chroniqueur. On le sent à cet effort de légèreté, à cette affectation de malice, où l'écrivain, d'ailleurs homme du monde, est trahi par ses intentions mêmes. Les articles de M. de Vielcastel sont *pavés* de bonnes intentions. M. de Jallin semble plus littéraire, plus jeune, mais il lui manque, à cause de cela, cette autorité et cette expérience, dont le premier signe est l'oubli de toute camaraderie.

Ajoutons, comme roman de début, une nouvelle de M. Louis Énault, *Stella*, laborieusement écrite à l'intention de la bonne société, et, malgré le talent de ce dernier écrivain, nous aurons une idée médiocre de la composition de la rédaction littéraire de la *France*. Hors M. de la Guéronnière, pas un écrivain politique remarquable. M. E. Caro n'est qu'un bon écrivain académique. M. de Pène, chef de file, *primo di cartello* de la rédaction littéraire; tout le reste dans les couleurs ternes, dans les nuances pâles, une rédaction gris-janséniste, enfin. Pas de *Variétés* intéressantes, sauf un article du baron de Bazancourt. Et les livres, et les beaux-arts? Pas un critique, pas un charmeur, pas un éducateur, pas un exécuteur, pas un homme de la force de Barbey d'Aurevilly, de la grâce de Janin, de la substantielle élé-

gance de Sainte-Beuve. Pas un débutant, pas un maître; rien, rien, rien que M. de la Guéronnière triomphant et son cortége d'ombres.

Quelques mots sur la rédaction au point de vue financier. Chose étrange pour un journal mal fait, ou plutôt chose fort naturelle, la *France* coûte cher. M. de la Guéronnière, directeur politique du journal, a, dit-on, 20 000 fr.; M. Pollonnais, directeur-gérant, 10 000; M. de Saint-Poncy, rédacteur en chef, 10 000. M. Fiorentino, M. Figuier et M. de Pène ont 500 fr. par mois, M. de Vielcastel, 300; M. de Jalin? MM. Aubertin, Cohen, Caro? On fait, tout permet de le croire, quelques économies sur le feuilleton. Nous n'y voyons figurer aucun des prix de premier ordre de la Bourse littéraire. Le thermomètre est à 0,15 c. la ligne au maximum; on n'a point de chef-d'œuvre dans ces prix-là.

Nous le disons avec sincérité, ce n'est point avec un journal ainsi fait qu'on modifie les conditions de la presse périodique, qu'on mérite le titre d'innovateur, qu'on attire le public, qu'on inquiète les confrères, qu'on a les sympathies de la littérature et qu'on devient... autre chose que ce qu'on est.

Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique

(Suite.)

1832. — *Les Contes bruns*, par... (Balzac, Philarète Chasles et Ch. Rabou); Canel et Ad. Guyot. In-8°. Everat, imprimeur.

Vignette de Tony Johannot, gravée par Thompson, représentant une tête à l'envers.

TITRES DES CONTES.

Entre onze heures et minuit............	De Balzac.
L'Œil sans paupière..................	Ph. Chasles.
Une Bonne Fortune..................	Ch. Rabou.
Guarnerius..........................	
La Fosse de l'avare..................	
Les Regrets..........................	
Les Trois Sœurs.....................	Ph. Chasles.
Le Ministère public..................	Rabou.
Le Grand d'Espagne..................	De Balzac.

Les deux contes de Balzac ont été plus tard refondus dans ses œuvres. — *L'Œil sans paupière* a reparu dans les *Portraits et paysages*, de Philarète Chasles, avec une vignette sur bois de Tony Johannot, gravée par Cherrier.

JULES JANIN.

1829.—*L'Ane mort et la femme guillotinée*. Beaudouin, rue de Vaugirard. In-12, 2 volumes; imprimerie de Rignoux.

Deux vignettes signées Deveria, gravées par Porret:
1° *Mort de Charlot à la barrière du Combat;*
2° *Henriette à la Bourbe.*

— Deuxième édition. Delangle frères, rue du Battoir-Saint-André des Arcs (*sic*). 1830. In-18, 1 vol. Imprimerie de Jules Didot l'aîné.

Vignette eau-forte d'Alfred Johannot : *Le Chiffonnier venant reprendre son enfant* (chap. XXVI).

Frontispice gravé : *Henriette ensevelie*; vignette sur le titre : *L'âne mort.*

— *La Confession*, par l'auteur de *l'Ane mort et la femme guillotinée*. Alexandre Mesnier, place de la Bourse, 1830. In-12, 2 vol. Imprimerie de Duverger.

Vignette eau-forte d'Alfred Johannot, sujet du chapitre XLIV.

— Seconde édition, même éditeur, même année. Vignette sur bois de Tony Johannot, gravée par Porret : *Anatole arrivant au presbytère.*

Vente Armand Bertin (nº 1227), exemplaire sur papier de Chine. Mar. violet non rogné; envoi d'auteur.

MÉRIMÉE.

—*La Guzla*, ou choix de poésies illyriques, par Mérimée. Paris, Levrault, et Strasbourg, rue des Juifs, 1827. Un vol. in-16, carré, orné du portrait lithographié d'Hyacinthe Maglanowitch. Imprimerie de Levrault, à Strasbourg.

Cartonné avec couverture lithographiée à deux tons.

—*Théâtre de Clara Gazul*, par Mérimée. 1830. In-8º. Portrait.

Ce portrait prétendu de Clara Gazul, et qui est celui de l'auteur habillé en femme, n'a pas été mis dans le commerce. (V. Catalogue Fossé d'Arcosse, 1840, nº 534.)

1831-33. —*OEuvres complètes de E.-T.-A. Hoffmann*, traduites de l'allemand par Loëwe-Weimars. Eugène Renduel. 20 volumes in-12, publiés par livraisons de quatre volumes. — Vignettes de Tony Johannot.

Il n'y a que trois vignettes répétées sur les quatre volumes des trois premières livraisons. La première (1re livraison), tirée je crois de Salvator Rosa, n'est point signée; j'hésite à la croire de Tony Johannot, et dans tous les cas elle est fort mauvaise. La seconde vignette (tomes 5 à 8) est probablement tirée de *Maître Floh* et représente *un Diable conseillant un vieillard*, sans signature de dessinateur ni de graveur; c'est une des plus remarquables vignettes de Tony. Tomes IX à XII : *Le Chat mort sur un coussin*. La quatrième livraison (t. XIII à XVI) n'a point de vignette, non plus que la cinquième; le tome XXe, qui contient *la vie d'Hoffmann* par le traducteur, est orné d'un portrait dessiné et gravé par Henriquel Dupont.

THÉOPHILE GAUTIER.

1833. — *Albertus ou l'Ame et le Péché*, légende théologique, par Théophile Gautier. Paulin, place de la Bourse. In-18.

Vignette eau-forte de C. Nanteuil : *Albertus se donnant au Diable:* — Un salon sombre, divans profonds et tapisseries épaisses. Véronique attire Albertus sur le divan ; l'ange s'envole à gauche dans la lumière ; à droite, *Méphisto* ; derrière, une table chargée de flacons et de verres.

« ... Eh bien donc, à jamais sois maudit !
Cria l'ange gardien d'Albertus ; — je te laisse,
Car tu n'es plus à Dieu. » — Le peintre, en son ivresse,
N'entendit pas la voix, et l'ange remonta.
Un nuage de soufre emplit la chambre. Un rire
De Méphistophélès, que l'on ne peut décrire,
Tout à coup éclata.

(Strophe 94e.)

Ouvrages anuoncés sur la couverture :

— *Champavert*, par Petrus Borel ;
— *Faust*, traduction de Gérard ;
— *Les contes du* Bouzingo (*sic*).

Très-rare avec la vignette, qui n'a été tirée qu'à petit nombre. — Ce volume n'est que la seconde édition des poésies de Théophile Gautier, augmentée du poëme d'*Albertus;* la première avait paru en 1830.

— *Les Jeunes-France, romans goguenards*, par Théophile Gautier. Renduel, 1833. In-8°.

— Frontispice eau-forte de Célestin Nanteuil, représentant dans des compartiments les principaux personnages du livre : *Celle-ci et Celle-là*, *Onophrius*, etc.

Ce frontispice, tiré à petit nombre, est devenu très-rare et manque notamment aux exemplaires remis en circulation, vers 1840, par le libraire Victor Magen, qui prit seulement la peine de faire faire de nouvelles couvertures.

Un biographe de M. Théophile Gautier (*Galerie de la presse et des beaux-arts*) prétend que *les Jeunes-France* avaient dû être primitivement un recueil collectif commandé par par l'éditeur à M. Théopohile Gautier et à ses amis, c'est-à-dire au groupe de poëtes et de conteurs qui nichaient en

ce temps-là dans l'impasse du Doyenné. (V. *la Bohême galante* de Gérard de Nerval.) Le temps se passa et Théophile Gautier resta seul chargé de la besogne.

Ajouter, s'il se peut, le portrait de Théophile Gautier, gravé à l'eau-forte par lui-même, et qui est de toute rareté.

1838. — *La Comédie de la Mort*, par Théophile Gautier. Dessessart, éditeur. Grand in-8°. Impr. d'Éverat.

Vignette de Louis Boulanger, gravée par Lacoste : *la Grotte de la Chimère;* le poëte, drapé dans un manteau, est amené par une femme nue et échevelée.

PETRUS BOREL.

1832, — *Rhapsodies,* par Petrus Borel. Paris, Levavasseur, au Palais-Royal. In-16, carré.

> Vous dont les censures s'étendent
> Dessus les ouvrages de tous,
> Ce livre se moque de vous.
> MALHERBE.

> Hautain, audacieux, conseiller de soi-même,
> Et d'un cœur obstiné se heurte à ce qu'il aime.
> REGNIER.

La première édition a pour frontispice une gravure au vernis mou représentant un jeune homme coiffé du bonnet phrygien, assis sur un escabeau et appuyé sur une table recouverte d'un tapis où sont brodés ou peints des *cœurs.* L'homme est en chemise et bras nus, et tient à la main un long et large couteau dont il paraît vouloir percer les cœurs brodés sur le tapis. Le mur de la chambre est bâti en colombage; draperie retombant à gauche comme un rideau de théâtre. — Est-ce un portrait de l'auteur ? ou seulement une allégorie révolutionnaire? — Plus, deux vignettes lithographiées placées à l'intérieur du volume et signées *Napol* (probablement M. Napoléon Thomas, ami de l'auteur, qui a illustré quelques livres de 1830 à 1840):— 1° pour la pièce intitulée *Fantaisie,* un *Bousingot* couché *sur la paille d'un cachot,* fers scellés dans la muraille, à gauche une cruche et un morceau de pain noir; 2° *Ma croisée,* autre bou-

singot en grande toilette, accoudé à une fenêtre encadrée de vigne.

Annoncés comme sous presse sur la couverture :

— *Pâture à liseurs*, par Petrus Borel, in-8° orné de vignettes, par Napol. Thomas et Joseph Bouchardy (1).

— Du même auteur : *Appel aux jeunes Français tueurs de lions*, brochure in-8°.

— *Odelettes et études dramatiques*, par Gérard de Nerval.

— *Mosaïque*, par Philippe O'Neddy (2);

— *Odes artistiques*, par Théophile Gautier.

— *Mater Dolorosa*, par Augustin Mac-Keat (M. Auguste Maquet).

— *Essai sur l'incommodité des commodes*, par Jules Vavre (ou Vabre, architecte).

1833. — Deuxième édition. Bouquet, successeur de Levavasseur, au Palais-Royal. Même tirage. Le frontispice au vernis mou est remplacé par une vignette à l'eau-forte de Célestin Nanteuil.

Annoncés sur la couverture :

Du même auteur : — *Faust, dauphin de France*, un fort volume in-8°.

— *Les Contes du Bousingo* (sic), par une camaraderie.

— *Champavert, contes immoraux*, par Petrus Borel le lycanthrope. In-8°. Eug. Renduel.

Vignette sur bois de de Gigoux, gravée par Godard, sujet du troisième conte : *André Vesale*.

Petrus Borel marque une phase, ou plutôt une déviation du romantisme, produite par l'invasion de la politique dans la littérature, après la révolution de Juillet. Cette phase a eu son symbole, son type, le *Bousingo* (ou Bousingot), que l'on retrouve fréquemment dans les lithographies du temps, avec son gilet à la Robespierre, sa grosse canne, sa longue barbe et ses longs cheveux, coiffé tantôt de la casquette rouge à chaînette, tantôt du chapeau ciré. Le Bousingot transporta dans la vie politique le style et les allures de l'école romantique. Ce fut une variété du genre Jeune-France, mais aussi rude, aussi cynique que les autres

(1) Le dramaturge.

(2) Anagramme de Dondey. C'est l'auteur de *Feu et Flamme*, dont nous reparlons plus loin.

étaient *dandies* et affinées. En véritable artiste il trouva tout de suite et avec génie la plastique de son idée. La passion de la couleur et de la *localité* avait poussé les écrivains romantiques vers le luxe et l'éclat. Le Bousingot plongea dans la crapule et affecta les habitudes populacières. Il opposa le *brûle-gueule* et le *petit bleu* aux narguilehs et aux ciselures. Des mêmes fusées, des mêmes soleils de métaphores qui se tiraient ailleurs en l'honneur des cathédrales, il se servit pour tirer sur le roi et sur le sergent de ville; mais c'était bien au fond le même procédé et la même poétique. Romantiques et bousingots se rattachaient d'ailleurs par un point commun : la haine du bourgeois et l'horreur de la platitude. Les esprits les plus distingués de l'école subirent cette épidémie de la politique. Gérard de Nerval, qui avait chanté Napoléon sous la Restauration, en fut atteint des premiers, témoin la charmante odelette qui commence ainsi :

Dans Sainte-Pélagie
Sous ce règne élargie...

Théophile Gautier aussi a payé tribut à l'*influenza* par ce sonnet de son premier recueil qui justement a pour épigraphe deux vers *bousingots* du même Gérard :

Liberté de Juillet, femme au buste divin,
Et dont le corps finit en queue.

GÉRARD.

Avec ce siècle infâme il est temps que l'on rompe,
Car à son front damné le doigt fatal a mis,
Comme aux portes d'Enfer : *Plus d'espérance!* — Amis,
Ennemis, peuple, rois, tout nous joue et nous trompe.

UN BUDGET-ÉLÉPHANT BOIT NOTRE OR PAR SA TROMPE.
Dans leurs trônes d'hier encor mal affermis,
De leurs aînés déchus ils gardent tout, hormis
La main prompte à s'ouvrir et la royale pompe.

Cependant, en Juillet, sous le ciel indigo,
Sur les pavés mouvants ils ont fait des promesses,
Autant que Charles dix avait ouï de messes.

Seule, la poésie, incarnée en Hugo,
Ne nous a pas déçus; et de palmes divines
Vers l'avenir tournée ombrage nos ruines.

Chez ceux-là, ce ne fut qu'affaire de mode et de fantaisie. La fusillade de Saint-Merry et les lois de septembre furent le Waterloo du bousingot. Du jour où il lui fut interdit de protester d'une manière *visible*, du moment où on lui retira ses insignes : son gilet, sa canne et sa pipe à tête de poire, le bousingot dut abdiquer. Il se fit homme grave, économiste et philosophe humanitaire, et écrivit, pour fronder la société et le pouvoir, des romans où *l'idée prédominait sur la forme*. Le roman à tendances, cette monstruosité littéraire, est le seul legs que l'école bousingot ait laissé à la littérature du dix-neuvième siècle.

M. Petrus Borel, qui est mort l'an passé en Algérie, avait publié, outre les ouvrages ci-dessus :

— *Madame Putiphar*, roman immoral, deux volumes moins illustrés par deux vignettes de Markl, que par la splendide composition poétique qui lui sert d'introduction;

— Une traduction de *Robinson Crusoë ;*

— *L'Obélisque de Louqsor*, pamphlet publié originairement dans le livre des *Cent et Un* (t. XIII, 1832).

Il a fait, vers 1846, dans le journal *le Commerce*, des articles de critique dramatique qui ont été fort remarqués. La troisième édition de la facétie intitulée : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé* (1836), est précédée d'une préface signée P. B., qui est de Petrus Borel.

— *Le Trésor de la caverne d'Arcueil*, *Revue de Paris*, 1843.

V. *l'Artiste* et autres journaux littéraires du temps.

ERNEST FOUINET.

1832. — *La Strega*, roman par Ernest Fouinet, un des collaborateurs du livre des *Cent et Un*. Paris, Silvestre, 2 volumes in-8°.

Deux vignettes sur bois, par Jean Gigoux, gravées par Cherrier.

Ernest Fouinet est un de ces écrivains dont la fécondité étonne, quand sous leurs noms presque oubliés on veut mettre l'adresse de leur esprit. Avec des dons très-réels et très-variés, une instruction solide, une imagination vraiment poétique, Fouinet s'est perdu dans la multitude d'œuvres et surtout de talents qui ont pullulé autour de lui. On peut répéter à son sujet ce qui a déjà été dit à propos de Fontaney, d'Arvers et de quelques autres, qu'ils peuvent

servir à mesurer la force de l'époque où ils ont vécu; une génération littéraire qui laisse au second rang des talents aussi complets, prouve par là même sa puissance et sa fécondité.

Ernest Fouinet a eu ses brevets de poëte signés par Victor Hugo, dans les notes des *Orientales*, et par Sainte-Beuve, dans les *Consolations*, où une des pièces les plus remarquables lui est dédiée. Sa réputation littéraire date du livre des *Cent et Un*, auquel il fournit trois articles. Son premier roman, *la Strega*, publié en 1832, porte au-dessous de la signature ces mots : *l'un des collaborateurs des Cent et Un.* Deux ans auparavant, il s'était signalé comme orientaliste en donnant à la Bibliothèque choisie, dirigée par M. l'abbé Laurentie, un recueil de poésies orientales, traduites en prose et en vers; c'est de ce recueil sans doute que sont tirés les morceaux cités en notes par l'auteur des *Orientales* et qu'il appelle « une poignée de pièces précieuses puisées au hasard dans un riche écrin. » *La Caravane des morts* (1836), récit très-dramatique, emprunté aux légendes Smyrniotes, se rattache aux mêmes études. Vers le même temps parurent *un Village sous les sables*, *Roch le Corsaire*, et un peu plus tard, *Gerson, ou le livre des enluminures*, auquel l'Académie décerna une mention. Divers recueils et keepsakes du temps, entre autres les *Annales romantiques* (années 1826, 1830, 32, 34), *Paris-Londres*, etc., ont inséré des vers et de la prose d'Ernest Fouinet. En 1839, il obtint l'accessit au concours de l'Académie française, dont le sujet était l'*Inauguration du musée de Versailles*. Comme on le voit, la poésie ne forme pas la partie la plus considérable du bagage littéraire d'Ernest Fouinet. Néanmoins, comme chez tous les écrivains de la même génération, qui tous ont débuté par la poésie, on peut dire que c'est la faculté poétique qui domine en lui. Ses romans, un surtout, non pas le meilleur peut-être, mais celui où l'auteur a pris le plus librement ses allures et où il s'est épanché davantage, *la Strega*, ont tous ce même caractère spontané et jaculatoire qui trahit l'homme habitué à obéir à l'inspiration. Grand sujet de méditation pour la critique actuelle! C'est surtout par la comparaison des romans de ce temps-là avec ceux d'aujourd'hui qu'on apprend à faire la différence d'œuvres méditées à loisir, entreprises et menées par l'amour du bien-faire et par le soin de se satisfaire soi-même, avec des écrits exécutés hâtivement, dans le seul souci de plaire au public et de remplir exactement le programme d'un directeur ou d'un rédacteur en chef. D'un côté les complaisances, les compromis, une uniformité déplorable dans

les données et dans les moyens, uniformité commandée par la mode ou exigée par la *demande*. De l'autre, une originalité plus ou moins attrayante, plus ou moins de bon aloi, mais enfin de la variété, de l'imprévu, quelque chose de personnel et de libre qui fait songer davantage à l'homme et moins au tâcheron assis devant sa table; partant, plus de chances d'être amusé et surpris. Ainsi, dans le roman dont je parle, à travers une fable attachante, où l'esprit du lecteur est comme balancé perpétuellement entre le fantastique et le réel, le poëte prend par instants la place du romancier : il décrit, il rêve, il évoque; ses souvenirs de voyage l'assaillent et il s'y arrête; l'émotion le gagne, et il se livre à elle. Voici les paysages de la Sicile, les soleils couchants, les nuits étoilées sur le lac de Côme. Si l'héroïne, au sortir du couvent, se trouble dans l'appréhension du maître inconnu, l'âme du poëte aussitôt vibre à l'unisson de sa créature, et nous chante en prose rhythmée les *Plaintes de la jeune fille*; si l'époux outragé, domptant sa fureur, se résout à couver dans le silence une vengeance sûre, l'effet de ce silence effrayant s'empare des nerfs et du cerveau du narrateur; et voilà deux pages de strophes sur le Silence et sur sa puissance mystérieuse :

« Rien n'est sublime, imposant, effroyable comme le Silence : c'est le Silence qui produit les terreurs de la nuit, ou l'involontaire effroi qu'on éprouve dans un cimetière.

« Tout orage est précédé de silence; le ciel et la terre sont muets avant l'ouragan;

« L'on adore Dieu en silence, en silence on l'implore; c'est la solitude et le calme de son temple qui en font la majesté redoutable.

« Si le silence du ciel nocturne, si le silence des morts nous épouvante, que sera-ce donc que le silence des vivants ?

« Le silence des vivants endormis nous communique la sensation de calme qu'ils éprouvent; ils ne font que rêver, mais le silence des vivants dont l'œil reste ouvert donne un sentiment de terreur pareil à celui qu'inspire le mystère de l'avenir et de la vie future.

« Quelles pensées minent et rongent ces hommes qui restent muets de longues heures au milieu du bruit? Ce sont des pensées solennelles, qu'elles soient divines ou infernales.

« On révère l'homme taciturne, parce qu'il inquiète : c'est par le silence que les prêtres de l'antiquité se préparaient aux divins sacrifices ou aux rites mystiques; c'est par le silence que les chevaliers se préparaient aux grandes

choses de la chevalerie ; c'est dans le silence que le magicien s'initiait aux hautes sciences et aux ténébreuses opérations.

Par le Silence on se rend redoutable, parce qu'on s'isole des hommes. Mais pour le silence ou le solitude, il faut de la force, — et Toraldi n'en avait pas, etc. »

Ces digressions lyriques, dont on a fait plus tard une manière, un procédé, me charment chez ceux qui les ont inventées. Je trouve à ces libres façons quelque chose qui sent davantage la méditation et le caprice d'un esprit solitaire et indépendant, et moins la régularité d'un fonctionnaire discipliné. Évidemment le garçon d'imprimerie n'attendait pas dans l'antichambre les feuillets de cette copie écrite à loisir, et la fatale *suite à demain* ne planait pas comme un vampire au-dessus de la tête de l'auteur. J'ai dit que *la Strega* n'était peut-être pas le meilleur roman d'Ernest Fouinet ; *le Village sous les sables* serait sans doute mieux, au gré des esprits méthodiques, dans les conditions normales du genre : mouvement, pathétique, etc., etc. Tout ce que je puis dire, en me résumant, de ces ouvrages en prose d'Ernest Fouinet, c'est que ceux qui les liraient aujourd'hui y trouveraient plus de plaisir, du plaisir qu'on peut se promettre d'une lecture romanesque, que dans la plupart des écrits du même genre qui se publient actuellement.

L'auteur de *la Strega* avait en vers la grande manière de son temps. Il avait fréquenté la place Royale, et une pièce de lui a été copiée sur les marges du fameux exemplaire de Ronsard, donné par M. Sainte-Beuve à Victor Hugo, et dont les amis du grand poëte avaient fait un album.

Ernest Fouinet avait été sous-chef au ministère des finances ; il s'en est souvenu dans un de ses articles au livre des *Cent et Un*, intitulé : *le Jour du payement des rentes au Trésor*. Les deux autres ont pour titre : *une Course en omnibus* ; *une Maison de la Cité*.

CORRESPONDANCE.

A M. Poulet-Malassis, directeur de la Revue anecdotique.

MON CHER MALASSIS,

Voici ma réponse à M. Dusolier.

Ayez l'obligeance de l'insérer dans votre prochain numéro.

Cela vous épargnera un huissier, engeance qu'il faut éviter de nourrir.

Tout à vous,

AURÉLIEN SCHOLL.

---

21 août 1862.

Monsieur,

J'ai raconté dans le *Figaro* une historiette dans laquelle vous prétendez être désigné.

De qui je tiens cette anecdote? je ne me le rappelle aucunement. Est-ce de mon ami Charles Baudelaire? Est-ce d'un autre? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que votre nom n'a même pas été prononcé.

J'arrive d'Allemagne ce matin et je trouve dans la *Revue anecdotique* — pour me souhaiter la bienvenue—une épître qui voudrait bien être injurieuse et qui m'a plongé dans un étonnement profond.

Ce n'est pas la première fois qu'il vous arrive de vous croire attaqué par des gens qui ne songent même pas à vous.

Si nous nous tutoyons, monsieur, je ne sais trop de quel côté est la concession : nous demanderons cela.

Mais êtes-vous bien sûr que nous nous tutoyons? J'ai là un livre qui porte :

« A MONSIEUR Aurélien Scholl,

« Témoignage d'ESTIME et de sympathie. »

Et vous dites que nous ne sommes pas du *même monde moral?*

Si vous n'êtes pas du même monde moral que les gens que vous estimez, je vous plains sincèrement.

A côté du livre je trouve une lettre signée de vous. Après de nombreux compliments (que je supprime), vous dites : « Un de mes amis m'a pris VOTRE roman... » VOTRE roman!

Vous ajoutez : « J'ai l'admiration trop communicative; je n'aurai jamais de bibliothèque, etc. »

Et enfin : « Je vous serre cordialement la main... »

Vous voyez bien que nous ne nous tutoyons pas!

Mais si, cependant, nous nous sommes tutoyés, un matin que vous êtes venu chez moi. Il s'agissait de vous tirer d'une assez sotte affaire. J'ai prié Armand Barthet, un ami à moi, qui ne vous connaissait ni de nom, ni de vue, de m'assister dans l'intérêt de votre cause, et le différend s'est terminé de la façon la plus sage et la plus honorable.

Comment, monsieur Dusolier, venez-vous chercher, pour sauvegarder votre honneur, un homme qui n'appartient pas au *même monde moral* que vous?

Je ne vous en veux pas, car je suis sûr que vous avez déjà fait un retour sur vous-même.

Sur un *on dit*, sur le propos du premier venu, vous attaquez brutalement un homme à qui, pendant une heure, vous avez confié votre honneur, et cela quand cet homme est à l'étranger, à Manheim, à Carlsruhe!

Vous me menacez enfin de marcher sur *mes cors*. Comme c'est vilain et malpropre! Je n'ai pas de cors, monsieur et si j'en avais, je les garderais pour une meilleure occasion.

Je vous salue.

AURÉLIEN SCHOLL.

Le Directeur : A. POULET-MALASSIS.

Paris.— Typ. de Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

2e QUINZAINE DE SEPTEMBRE

Psyché à la Comédie-Française. — Les nouveautés de *la France*. — *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique* (suite): Félix Arvers; *Caliban; les Étoiles;* Louis Bertrand; *Annales romantiques*. — Correspondance.

Le Théâtre-Français abuse de Corneille : il ne se contente plus de jouer les chefs-d'œuvre du grand tragique, il va reprendre dans leur poussière les pièces oubliées et condamnées : il retape l'*Illusion comique* avec des lambeaux de *Don Sanche*, il présente aux spectateurs un Corneille d'occasion et de bric-à-brac, escorté de toute sorte de collaborateurs ou amateurs anciens et modernes. Nous avions déjà le Corneille-*Illusion* de M. Edouard Thierry ; nous avons eu tout récemment le *Corneille à la butte* (1) de M. Édouard Fournier ; on nous a donné enfin le Corneille de *Psyché*, c'est-à-dire un Corneille-Molière, un Corneille-La Fontaine, un Corneille-Quinault, un Corneille-Lulli, un Corneille-Cohen, en un mot un Corneille-*Restauration*, du Corneille *vieux-neuf*, comme dirait M. Édouard Fournier, dit *Fournier à la butte*.

Pourquoi reprendre *Psyché*, une pièce à machines,

(1) M. Edouard Fournier habite aujourd'hui la butte Saint-Roch, où il a retrouvé les traces de Corneille.

une pièce de circonstance bâclée en quinze jours pour les menus plaisirs du roi Louis XIV ? Rendez-nous alors la Salle des Machines, construite aux Tuileries par les sieurs Vigarani et Ratabou ; rendez-nous madame Molière (ou *mademoiselle M. lière*, soyons correct) pour jouer Psyché ; rendez-nous Baron pour jouer l'Amour, et surtout rendez-nous le goût de ces fades pastorales qui divertissaient les parterres émaillés de grands seigneurs et de duchesses, courtisans et courtisanes titrés du Sultan-Soleil.

Au lieu de cela, que voyons-nous?

1° Mademoiselle Fix en Amour : un parapluie en fourreau, retour de Pompéi ! (Le Théâtre-Français n'a-t-il donc plus un bel homme en réserve pour ses festivités dramatiques ?)

2° Mademoiselle Favart en Psyché ; une réduction Collas des minauderies, et des étirements, et des évanouissements de mademoiselle Plessy ;

3° Mademoiselle Devoyod en Vénus (on ne dira jamais la Vénus Devoyod, comme on dit la Vénus de Milo) ; espèce de Rachel hottentote qui semble avoir pris des leçons de madame Mélingue ;

4° Deux princes amoureux, deux princes *déplorables* (style de Racine), habillés par le peintre Gérôme, d'après les dessins de Ricourt ;

5° Enfin, un ballet de petites filles qui grandiront à coup sûr, car elles ont déjà de grands pieds, de grands bras, qui tournent et qui virent dans l'air, à la grande satisfaction des jeunes gens à la Flourens (quatrième et cinquième jeunesse).

J'allais oublier la musique de M. Cohen, un Prud-

homme dilettante dont tout le talent consiste à faire du plain-chant avec des réminiscences d'opéras modernes.

Voilà les attractions combinées, les attractions irrésistibles de la reprise de *Psyché*.

Tout Paris (c'est-à-dire dix ou douze Parisiens), tout Paris aura constaté avec nous qu'il s'est opéré un progrès remarquable au Théâtre-Français dans la façon de réciter et de déclamer. Grâce à de merveilleux enjambements de diction, à des sauts et ressauts de prononciation, des soulignements rapides et magiques qui précipitent chaque vers sur la moitié du suivant, les alexandrins classiques sont devenus exactement semblables à ce romantique hachis de syllabes dont voici le type immortel :

. . . . Courons à l'escalier
Dérobé. . . . .

Vous figurez-vous qu'on débite ainsi le fameux couplet de l'Amour :

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature;
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent,
Dès qu'il les flatte, j'en murmure...

Nous murmurons aussi à la fin, comme l'Amour, et, plus consciencieux que le vent, nous ne flatterons personne, personne !

Mesdames et messieurs du Théâtre-Français,

Puisqu'il est désormais prouvé qu'il vous est impossible de réciter les vers de Corneille;

Monsieur l'Administrateur du Théâtre-Français,

Puisque toutes vos *reprises* sont de savantes restaurations;

Nous osons vous conseiller de remplacer dans *Psyché* le fameux couplet de l'Amour par le morceau correspondant, en prose, de *Pyrame et Thisbé*. La tradition de la prose de Puget de la Serre n'est pas tout à fait perdue à la Comédie-Française :

THISBÉ.

. . . De qui peux-tu être jaloux?

PIRAME.

Du soleil qui te regarde, de l'air qui t'environne, de la terre qui te porte et du zéphyr même qui se cache dans tes cheveux ; je suis encore jaloux de toi-même, car il me semble que ma bouche devrait faire l'office de tes mains, n'étant pas digne de toucher ton beau visage. Tes regards me mettent en peine, ne pouvant être toujours leur objet; tes soupirs muets, tes pensées trop secrètes, et enfin toutes tes actions me tiennent continuellement en action, ou pour l'envie ou pour la crainte.

Mademoiselle *Amour*-Fix, étudiez ces belles choses ; et vous, M. Edouard Thierry, ne vous arrêtez pas en si beau chemin de restauration. Après la comédie-ballet de *Psyché*, donnez aux classes laborieuses que vous voulez initier aux jouissances du grand répertoire, donnez-leur généreusement l'*Andromède*, ou mieux encore la *Toison d'or*, avec les machines restaurées du marquis de Sourdéac, et la musique-omnibus de Beethoven-Cohen.

La France, dans son numéro du 6 septembre, donne sous ce titre : *Une Visite de mesdames de Genlis et de Staël au roi Charles X*, un prétendu fragment des *Mémoires* qu'aurait écrits ce prince, qu'il aurait ensuite fait

brûler, « ne voulant, disait-il, faire de peine à personne après sa mort », et dont « une femme très-distinguée » aurait trouvé moyen de sauver, en le copiant, le récit que *la France* offre à ses lecteurs comme parfaitement authentique et inédit.

Que ce récit soit authentique, nous n'en savons rien; ce que nous savons, c'est qu'il n'est pas neuf, et que les lecteurs de *la France* n'en ont point la primeur. Il a été publié notamment dans la *Gazette de France* du 1er mars 1851.

Les nouveautés de *la France* sont un peu vieilles.

Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique

(Suite.)

FÉLIX ARVERS.

Mes Heures perdues, par Félix Arvers. Paris, 1833, Fournier, in-8°. Imp. de Crapelet. Vignette sur chine : un papillon.

Rarissime.

Un sonnet a sauvé le nom de Félix Arvers, que ses comédies et ses vaudevilles auraient peut-être laissé périr. Ses poésies, publiées en plein romantisme (1833), contenaient plus de promesses que de chefs-d'œuvre; mais c'était beaucoup dans un temps affamé de poésie, où l'on tenait compte aux poëtes de leurs moindres bonnes intentions : les deux pièces principales étaient un drame, la *Mort de François Ier*, et une comédie, *Plus de peur que de mal*; le drame était pathétique, la comédie était spirituelle et

gaie; mais surtout, on retrouvait, dans l'une comme dans l'autre, les vives préoccupations du moment, la recherche de la tournure et du style; la passion de la vie empruntée aux sources historiques de l'art, étudié d'après les vieux modèles. *Plus de peur que de mal* est un pastiche un peu léger, mais assez amusant, des vieilles comédies romanesques d'avant Molière, et de ses premières comédies d'intrigue et d'amour, *le Sicilien ou l'amour peintre*, *Sganarelle* et *l'Étourdi*. Le drame raconte au vif et sans périphrases la vengeance de l'avocat Féron. En tête du second acte, dont la scène est *un mauvais lieu de la rue Froidmantel*, l'auteur a placé un avis en vers aux mères de famille, oncles et tuteurs, pour les prévenir charitablement que cet acte fourmille *de passages scabreux et de vers immoraux* :

Si des livres nouveaux le ton vous scandalise,
Quelle nécessité qu'une vierge les lise?
Est-ce qu'une œuvre d'art a la prétention
D'être un cours de morale et d'éducation?
Non que j'approuve au moins ce barbouillage obscène
Qui déborde aujourd'hui la peinture et la scène!
L'art n'est pas éhonté, mais croyez qu'en effet
Votre étroite pudeur n'est pas du tout son fait;
L'art n'est pas fait pour vous, mesdames les comtesses,
Il s'accommode mal de vos délicatesses;
Pour vous, prudes beautés, bégueules de salon,
Qui n'osez regarder en face l'Apollon!
Qui jetez un manteau sur les lignes hardies
De la Vénus antique, etc.

On reconnaît le ton et les prétentions (la date d'ailleurs est la même) des premières strophes d'*Albertus* et du premier chant de *Namouna*. Le premier drame d'Arvers est d'un bon style; les vers en sont solides et vigoureux. Nous en citerons un court échantillon, autorisés par l'extrême rareté du volume.

Féron s'adresse à François I[er], qu'il vient de surprendre aux genoux de sa femme :

C'est un étrange abus de ce que la naissance
A mis en votre main de droits et de puissance!

Que vous avais-je fait, et quelle trahison
A cette préférence a marqué ma maison?
Ai-je forfait aux lois? suis-je un sujet rebelle,
Ou tardif à payer la taille et la gabelle?
Ou bien suis-je entaché d'hérésie, et dit-on
Que ma voix ait prêché Luther et Mélanchthon?
J'étais calme et joyeux; le travail et l'étude
Suffisaient au bonheur de cette solitude.
J'étais heureux, j'avais une femme, et jamais
Vous ne pourrez savoir à quel point je l'aimais!
Elle m'aimait aussi, j'en suis sûr, et ma vie
Aux puissants de la terre aurait pu faire envie:
Quel infernal génie a donc guidé vos pas
Chez un pauvre bourgeois, qui ne vous cherchait pas?

N'est-ce point assez pour vous, lui dit-il, des faveurs empressées des dames de la cour?

La honte est un métier pour elles; leurs maris
Viennent là, sachant tout, en recevoir le prix.
Alors on les fait ducs et leurs femmes duchesses;
Pour eux sont les faveurs, pour eux sont les richesses;
On leur donne en retour l'ordre de la Toison,
Ou le droit de porter des lis dans leur blason.
Mais à nous, qui tenons ces honneurs pour infâmes,
Qui n'avons au logis que l'amour de nos femmes,
Simples et pauvres gens, pourquoi nous le voler,
A nous qui n'avons rien pour nous en consoler?

Il y avait bien là certes de la bonne éloquence dramatique; et l'on peut se demander comment après cela Félix Arvers put aller faire naufrage dans le vaudeville. C'est qu'en ce temps-là le théâtre était moins accessible qu'il ne l'a été depuis aux auteurs nouveaux. On avait encore peur alors, surtout au Théâtre-Français, du *spectre rouge* romantique. Pour s'y faire accepter, il fallait prendre la courbe, et se présenter avec un brevet de capacité signé de deux ou trois des tenanciers ordinaires du répertoire. C'était la règle et Arvers s'y conforma; mais lorsqu'il revint au bout de cinq ou six ans avec son certificat signé Scribe, Bayard et Paul Foucher, toute une révolution s'était faite dans le

goût public. Le bourgeois longtemps roulé par le rapin l'avait roulé à son tour. Ce n'était plus, au théâtre comme dans le roman, qu'homélies à la gloire des vertus médiocres et domestiques. Les chantres les plus intrépides de la *lagune* et du *Corso* avaient fait chacun leur *petite bourse bleue*, leur petite nouvelle bourgeoise et modeste. Et voilà pourquoi Arvers, le chantre de la Belle Féronnière, l'imitateur de Boccace et de Byron (car il y a de tout dans ses essais) fit son entrée au Théâtre-Français avec une comédie où il faisait parler en vers des avocats et des colonels.

Les autres pièces du volume d'Arvers sont, comme je viens de le dire, des imitations, point trop indignes cependant ni trop éloignées de ce qu'il prétendait imiter. La préface, d'un ton très-personnel et d'un sentiment très-fin, mériterait d'être citée, si nous pouvions multiplier les citations. Mais parmi ces imitations et ces réminiscences, odes, contes, etc., se trouvait un sonnet exquis de forme et d'une invention délicate, — un sonnet ! — Ces quatorze vers ont suffi pour sauver la réputation poétique d'Arvers, malgré ses vaudevilles et sa piètre comédie de *l'École du bon sens*. Les meilleurs juges l'ont retenu : M. Sainte-Beuve tout des premiers nous l'a recommandé ; et M. Jules Janin, au tome troisième de son *Histoire de la littérature dramatique*, l'a cité avec ce commentaire, qui est la vraie oraison funèbre d'Arvers :

« .... On lisait pour lire, on lisait pour oublier; on lisait les petits écrivains parce que les grands étaient en marche: le nombre est considérable des lecteurs que M. de Balzac a donnés à ses confrères. — Tel jeune homme, à lire les *Odes et Ballades* se trouvait poëte et s'écriait : *Et moi aussi !...* Nos souvenirs ont conservé des pièces charmantes écrites sous la vive et première impression de *Joseph Delorme*. Écoutez par exemple ce sonnet charmant, et dites-moi s'il n'est pas dommage que ces choses-là se perdent et disparaissent comme des articles de journal :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu :
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle, inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire :
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander, et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle suit son chemin, discrète, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

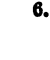
A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
Quelle est donc cette femme? et ne comprendra pas.

« La langue est belle, la passion est vraie; il faut y croire. L'auteur est mort au moment où il allait prendre sa place au soleil... » Toute la vie, toute la gloire de Félix Arvers tiennent dans ces quelques lignes. Il restera comme une preuve de plus de la fécondité de ce temps où les grands talents faisaient si vigoureusement germer les petits. En voyant ce que cette époque a laissé perdre, en relevant le trop-plein de son catalogue, on jugera quelle était sa force et quelle était sa grandeur.

—

Caliban, par deux ermites de Ménilmontant rentrés dans le monde. Dénain, libraire, rue Vivienne. Deux volumes in-8°. 1833.

Deux vignettes, eau-forte, par Alfred Albert :
1° Caliban, d'après Kruikshank.
2° Sujet de la seconde nouvelle du tome II : *Le Monde et la Vertu*. — Imitation de la manière de M. Célestin Nanteuil.



Les deux ermites sont : l'un, feu Edouard Pouyat, ancien maître d'études, plus tard saint-simonien, l'un des rédacteurs du *Globe*, et qui, après la dispersion de la colonie de Ménilmontant, se fit homme de lettres ; il fut, en 1834, l'éditeur du magazine intitulé *les Etoiles* ; l'autre, Richard Listener, nommé sur les annonces de la couverture, serait, suivant la *Lorgnette littéraire* de Charles Monselet, M. Charles Ménétrier, auteur dramatique, rédacteur de la *Gazette des théâtres*.

Annonces de la couverture :

— *Laquelle des deux*, par E. Pouyat, un vol. in-8°.

— *Après boire*, par A. Chevalier et E. Pouyat, 2 vol.

— *Contes dramatiques*, par Richard Listener, un des auteurs de *Caliban*.

Les Étoiles, nouveau magazine, publié par Édouard Pouyat. Alex. Johanneau, éditeur. 1834.

Sommaire :

Prologue.

Le Cadavre, vers par Lassailly ;

Sagha Vamça, par Xavier Raymond ;

Rocambo, par Tristan ;

Histoire du Vaudeville, par Edouard Pouyat ;

Entre deux siècles, par Hippolyte Fortoul ;

Critique contemporaine : Victor Hugo, par B. Tilleul ;

Le Clergé anglais, par milady Sophie Cavadia ;

M. Prosper Bias, par E. Pouyat ;

Si j'étais femme, vers par Jules Mercier ;

Hélène, par B. Tilleul.

Appendice.

La réunion est curieuse. Charles Lassailly est l'auteur des *Roueries de Trialph après son suicide* (1), folie des plus

(1) *Les roueries de Trialph notre contemporain avant son suicide*, par Ch. Lassailly. Paris, Silvestre, 1833, in-8°.

Je me crois dispensé de revenir sur ce livre, dont on s'est beaucoup

folles; M. Xavier Raymond est rédacteur du *Journal des Débats*, et M. Hippolyte Fortoul a été ministre de l'instruction publique. Ce recueil se rattache comme tendance au romantisme Bousingot de Petrus Borel; plus la tendance utilitaire et le langage prophétique du saint-simonisme. L'étude sur Victor Hugo reproche déjà à l'auteur des *Orientales, de sacrifier l'idée à la forme*. Le prologue de l'éditeur est écrit dans le style mystique et imagé des brochures de Charles Duveyrier.

Le *magazine* d'Edouard Pouyat devait être une revue périodique. L'appendice annonce, parmi les articles qui devaient composer la seconde livraison, un *fragment* sur la philosophie de la *Médecine homœopathique*, par le docteur Léon Simon; une *Histoire de l'invasion et des progrès du tabac à fumer*, par B. Tilleul; un proverbe de MM. Coignard frères;

(On ne s'attendait guère
A voir Coignard en cette affaire.)

un *Traité de l'amabilité*, etc., etc. — Cette seconde livraison n'a jamais paru. Edouard Pouyat est mort avant 1848, en rêvant un privilége de théâtre aux Champs-Elysées.

Ce filon du romantisme saint-simonien n'était pas inu-

occupé à cause du titre, et qui n'est en fin de compte qu'une débauche d'esprit d'un feuilletoniste de l'école du bon sens exaspéré. — Il est parlé de Lassailly dans les *Mémoires* d'Alexandre Dumas, dans l'*Histoire de la littérature dramatique* de Jules Janin, et dans les *Souvenirs sur Balzac* de Léon Gozlan.

Les Roueries de Trialph, devenues rares, après avoir traîné en nombre sur les quais pendant vingt ans, sont aujourd'hui recherchées à haut prix par ceux qui n'ont pas eu l'esprit de les ramasser dans la case à cinq sous.

J'ai joint à mon exemplaire (demi-reliure de Lortic) le poëme sur *la Mort du fils de Bonaparte* (1832, une feuille in-8°), absolument ridicule. La couverture annonce deux romans philosophiques de l'auteur, *Robespierre* et *Jésus-Christ*. Ils n'ont point paru, et c'est bien dommage!

tile à marquer dans une carte du romantisme. D'ailleurs, le talent ni l'esprit n'ont point manqué à Edouard Pouyat et à ses amis. Ses contes, ceux de Richard Listener ne sont inférieurs ni par le style, ni par l'intérêt, à beaucoup d'autres fort vantés depuis. Pouyat était écrivain; ses récits de la vie des jeunes littérateurs pauvres il y a trente ans ont une saveur de poésie que vingt ans de réalisme font goûter avec plaisir.

Le tome XI[e] des *Cent et Un* contient un vif et amusant article d'Edouard Pouyat : *les Déjeuners de Paris*.

—

LOUIS BERTRAND.

Gaspard de la Nuit, fantaisie à la manière de Rembrandt et de Callot, par Louis Bertrand; précédé d'une notice par M. Sainte-Beuve. Angers, 1842, imprimerie-librairie de Victor Pavie, rue Saint-Laud. A Paris, chez Labitte, quai Voltaire.

Cet ouvrage, annoncé dès 1834 sur les catalogues de la librairie Renduel, est une des plus remarquables productions de l'école romantique. Il en exprime tout un côté, ou, si l'on veut, toute une tendance : la recherche, le culte, l'amour du fini et de l'achevé dans l'art. Louis Bertrand est un poëte en prose; poëte non pas seulement par le sentiment et par la pompe des pensées, comme on l'a pu dire des grands écrivains qui ont élevé la prose française à la hauteur du style épique; mais par l'art même, par la *façon*, comme l'a très-justement dit M. Sainte-Beuve : « *Ses jolies ballades dont* la façon *lui coûtait autant que des vers...* » car Bertrand a écrit aussi en vers; et vraiment, avec l'habileté merveilleuse qu'il avait à ordonner les mots et à noter les phrases, avec la science qu'il possédait du vocabulaire et du nombre, il serait surprenant qu'il n'y eût point essayé. Mais son œuvre, son effort principal est dans ses

petites compositions en prose, compositions exquises, qui sont comme une démonstration expresse et neuve de la richesse et de la puissance de notre langue. Louis Bertrand prosodie la prose; il combine dans son style tous les moyens d'expression et de relief, le son et la figure, l'onomatopée et l'orthographe. Il semble que quand il n'a plus de mot chromatique, de tour pittoresque à employer, il s'arrête, élaguant de son langage toute expression abstraite, incolore ou vague. Joseph Delorme a comparé le sonnet à *une goutte d'essence enfermée dans une larme de cristal.* On pourrait dire des ballades de Louis Bertrand que ce sont des visions enfermées dans de belles arabesques d'écriture. *In tenui labor!* Mais il a mis un grand art dans ce ténu; et sa main, quoique délicate, est si ferme et si maîtresse d'elle-même, que jamais la matière, si frêle qu'elle soit, n'est ni faussée ni froissée. Des malveillants pourraient trouver dans cet art si fin et si contenu quelque chose de la minutie flamande; mais Louis Bertrand ne prétendait pas se restreindre toujours à ces compositions menues; il songeait au théâtre; il lut même au directeur d'un des théâtres de Paris un drame qui lui fut rendu avec le regret de ne pouvoir l'adapter aux exigences de la scène. Le *Provincial*, journal publié à Dijon en 1828, par M. Foisset, et le *Patriote de la Côte-d'Or*, contiennent des articles de lui, qu'il serait à coup sûr curieux de réunir. D'ailleurs, même à défaut de ces renseignements, le récit d'une nuit passée dans une auberge bourguignonne, inséré dans la notice écrite par M. Sainte-Beuve en tête de ses œuvres, prouverait suffisamment que Louis Bertrand savait s'étendre, et que la brièveté de ses ballades était la mesure voulue de l'œuvre, et non la mesure de son talent.

Louis Bertrand, né à Ceva, en Piémont (alors département français), en 1807, mourut à Paris en 1841, à l'hôpital Necker. Sa jeunesse, c'est-à-dire toute sa vie, à deux ou trois années près, se passa à Dijon, où sa famille s'était établie et où il fit ses études. « La Bourgogne était de-

venue sa patrie adoptive. Il suça le sel même du terroir, a dit M. Sainte-Beuve, et se naturalisa tout à fait Bourguignon... Le Dijon qu'il aime est sans doute celui des ducs... le Dijon gothique et chevaleresque, autant que celui des bourgeois et des vignerons ; pourtant il y mêle à propos la plaisanterie, la *gausserie* du cru, et sous air de Callot et de Rembrandt, on y retrouve du piquant des vieux noëls... Destinée bizarre et qui dénote bien l'artiste ! il passa presque toute sa vie, il usa sa jeunesse à ciseler en riches matières mille petites coupes d'une délicatesse infinie et d'une invention minutieuse, pour y verser ce que nos bons aïeux buvaient à même de la gourde ou dans le creux de la main. » La typographie même la plus recherchée est à peine au niveau de cette prose si savante ; il eut l'art délicat d'un Scribe du moyen âge. Cependant ce volume, imprimé par M. Victor Pavie, avec le soin d'un ami et dans le loisir de la vie de province, est un monument typographique assez remarquable. Les blancs n'y sont point ménagés et les caractères sont assez variés pour produire un effet pittoresque en rapport avec le génie de l'écrivain. Les exemplaires, peu nombreux, en sont devenus très-rares.

ANNALES ROMANTIQUES.

1823-1835. — Onze volumes in-18. Cette collection, qu'il est rare de trouver complète, a eu deux titres et trois éditeurs.

Le premier volume, celui de 1823, parut sous le titre de *Tablettes romantiques*, à Paris, chez Person, rue de l'Arbre-Sec, et Pélicier (1), place du Palais-Royal (viij et 446 p.), préface signée J. A. : « ... L'éditeur de ce recueil est resté neutre dans cette grande question. Il a entendu dire que le genre romantique n'existe pas, et il a rassemblé les pièces qu'on va lire ; il a entendu dire que le genre romantique est le genre détestable, et il a voulu mettre le public en

état de juger, etc.» Le premier volume a pour frontispice un dessin allégorique lithographié représentant une femme voilée et drapée couronnée d'étoiles, et emportée dans les espaces sur un char antique attelé de deux chevaux noirs galopant. La lettre nous dit que c'est là la *Muse romantique*; et cette symbolique nous déconcerte un peu actuellement. Il est au moins curieux de voir, dans ce dessin de Louis Boulanger, quels attributs on donnait alors à la poésie romantique : virginité, chasteté, éclat stellaire, aspiration indéfinie vers la pureté céleste. Qu'on livre cette allégorie en rébus aux esprits d'aujourd'hui, ils croiront deviner ou la poésie mystique ou la vierge classique des anciens palinods, ou encore la patronne de quelque hétérodoxie nouvelle. Ce n'est pas la muse vigoureuse, agile et clairvoyante des *Orientales* ou de *Émaux et Camées*, qui se fait ainsi promener sur un char olympique à travers l'azur silencieux. — En plus, quatre portraits, lithographiés par A. Colin, de Soumet, Alexandre Guiraud, Ancelot et Charles Nodier. Les plus grands noms du temps se trouvent réunis dans ce volume : Chateaubriand, J. de Maistre, Lamennais, de Lamartine, C. Delavigne, Emile Deschamps, Alfred de Vigny, de La Touche, Victor Hugo, Nodier, Béranger, Fontanes, mesdames Valmore, Delphine Gay, etc. On y trouve un fragment du poëme de Grainville, *le Dernier homme*, inséré probablement par Ch. Nodier, et trois morceaux, deux de prose, un de vers, d'Eugène Hugo, le second frère de Victor Hugo, mort en .... : la *Dernière assemblée des francs juges*, fragment; la *Bataille de Denain*, ode, et le *Duel du précipice*, donné sans nom d'auteur. M. Sainte-Beuve, dans une première étude sur Victor Hugo (*Revue des Deux-Mondes*, 1831, tome III, 11e livraison), a dit quelques mots de ce frère, le cadet d'Abel Hugo, l'aîné de Victor, qu'il précéda dans la carrière poétique.

Après avoir parlé des doutes, des tourments, des *orages* qui assaillirent les poëtes dans ce temps de renouvellement et d'enfantement pour la poésie :— « Eugène, dit-il,

à qui nous devons bien ce triste et religieux souvenir, Eugène, plus en proie à la lutte, plus obsédé et moins triomphant de la vision qui saisit toutes les âmes au seuil du génie et les penche échevelées à la limite du réel sur l'abîme de l'invisible, a exprimé cette pensée pénible, cet antagonisme désespéré, ce *Duel du précipice;* la poésie soi-disant erse, qu'il a composée sous ce nom, est tout un symbole de lugubre destinée. Les nombreux articles de critique dans lesquels il juge les ouvrages et les drames nouveaux (1) respirent une conscience profonde et accusent un retour pénétrant sur lui-même, et comme un souci effaré de l'avenir. Après le succès de *Marie Stuart* de M. Lebrun, il écrivait :

« *En général, une chose nous a frappé dans la composition*
« *de cette jeunesse qui se presse maintenant sur nos théâtres:*
« *ils en sont encore à se contenter facilement d'eux-mêmes; il*
« *perdent à ramasser des couronnes un temps qu'ils devraient*
« *consacrer à de courageuses méditations; ils réussissent, mais*
« *leurs rivaux sortent joyeux de leurs triomphes. Veillez,*
« *veillez, jeunes gens; réunissez vos forces; vous en aurez be-*
« *soin le jour de la bataille : les faibles oiseaux prennent leur*
« *vol tout d'un trait; les aigles rampent avant de s'élever*
« *sur leurs ailes.*—Et, pourtant son hardi et heureux frère
« ne rampait déjà plus ! »

En 1825, le libraire Urbain Canel devient l'éditeur des *Annales romantiques* et il continue de l'être jusqu'en 1828.

Le volume de 1825 a pour frontispice une vignette de Devéria, gravée sur acier par Fauchery, qui représente une jeune mère défendant son enfant contre la mort; sujet tiré d'une des pièces du volume : *la Mort*, par madame Amable Tastu. — Charmante vignette.

On trouve dans ce volume : *la Dolorida*, d'Alfred de Vigny; un fragment sur l'amour, de Benjamin Constant;

(1) Dans le *Conservateur littéraire*, rédigé par Soumet, Pellicier, et qui parut de 1819 à 1821 (V. Deschiens).

le Supplice de Suécid, ode de Chênedollé; *les Adieux au collége de Belley*, de M. de Lamartine; deux fragments en prose de Chateaubriand; *le Sylphe*, de Denne-Baron; *le Juif et l'Athée*, fragments par l'abbé de Lamennais; *Voltaire*, par le comte de Maistre; *les Adieux aux romantiques*, de Charles Nodier; *le Centaure*, d'Alphonse Rabbe, etc.; principaux collaborateurs: Mesdames Tastu, Desbordes-Valmore, Delphine Gay, MM. Victor Hugo, Béranger, de Latouche, Philarète Chasles, Casimir Delavigne, Emile Deschamps, de Fontanes, Victorin Fabre, A. Guiraud, Guttinger, Jules Lefèvre, Loyson, A. Malitourne, feu Millevoye, Marchangy, de Salvandy, Scribe, Gaspard de Pons, de Rességuier, Villemain.

1826. Frontispice : *le Châtelain de Crozan*, sujet d'une ballade en prose de Henri de Latouche, dessiné par Desenne, gravé par Leroux.

La Forêt, de Chateaubriand; un rondeau de Clotilde de Surville; *l'Idiot*, ballade d'Ernest Fouinet; *l'Inconstant*, par madame Sophie Gay; *l'Incarnat d'une mère*, par madame de Krudner extrait de *Valérie*); *Auguste et Crocotas*, par Alphonse Rabbe; *les Oies*, fable, par Rouget de l'Isle; *l'Indifférence*, par le comte de Peyronnet; *la Cour d'Alphonse VI à Palerme*, par M. Villemain, etc., etc.

1827-28 (en un seul volume). Frontispice : *l'Esprit de Dieu*, sujet de l'ode de Lamartine, publiée dans ce volume; dessiné par Desenne, gravé par S. M. Fontaine.

Ce volume contient particulièrement: un fragment de *l'Homme sans nom*, de Ballanche; *Mon Grenier*, chanson de Béranger; des vers adressés à lady Blessington par lord Byron, et la réponse en vers de lady Blessington (avec la traduction); *l'Aveugle*, par Théodore Carlier; des vers inédits d'André Chenier:

Près les bords où Venise est reine de la mer....

la Résurrection, par Antony Deschamps; sur *lord Byron et*

ses rapports avec la littérature actuelle, article en prose, par Victor Hugo; *le Roi des eaux*, traduit de Lewis, par Loëve-Weimars; *Dédicace à Chateaubriand*, par Elisa Mercœur; un fragment du comte de Montlosier; *l'Ode à la Rime* et *le Dernier vœu*, de Sainte-Beuve (signés S.-B.); *le Songe*, de Jean Paul, traduit par madame de Staël; *la Mort*, sonnet de Monti, traduit par de Stendhal, et enfin deux pièces de vers de M. de Balzac, que je n'ai jamais vues réimprimées ailleurs:

A UNE JEUNE FILLE.

ODE.

Du sein de ces torrents de gloire et de lumière,
Où sur des harpes d'or les esprits immortels
Aux pieds de Jéhovah redisent la prière
De nos plaintifs autels;

Souvent un chérubin à chevelure blonde,
Raillant l'éclat de Dieu par son front reflété,
Laisse au parvis des cieux son plumage argenté,
Et descend sur le monde.

Comprenant du Très-Haut le sublime regard,
Il vient sourire au pauvre à qui tout est souffrance,
Et par son tendre aspect rappeler au vieillard
Les doux jeux de l'enfance.

Il inscrit des méchants les tardifs repentirs;
A la vierge amoureuse il accourt dire : Espère!
Et le cœur plein de joie il compte les soupirs
Qu'on donne à la misère.

De ces anges d'amour un seul est parmi nous
Que le soin de notre heur égara dans sa route;
En soupirant il tourne un regard triste et doux
Vers l'éternelle voûte.

Ce n'est point de son front l'éclatante blancheur
Qui m'a dit le secret de sa noble origine;
Mais son tendre sourire et l'accent enchanteur
De sa plainte divine.

Ah! gardez, gardez bien de lui laisser revoir
Le brillant séraphin qui vers les cieux revole;
Trop tôt il lui dirait la magique parole
Que pour nager dans l'air ils prononcent le soir.

Vous les verriez, des nuits perçant les sombres voiles,
Comme un point de l'aurore atteindre les étoiles,
De leur vol fraternel;
Et le marin, le soir, assis sur le rivage,
Levant un doigt craintif aux campagnes du ciel,
De leurs pieds lumineux montrerait le passage.

—

VERS ÉCRITS SUR UN ALBUM.

Le magique pinceau, les muses mensongères
N'orneront pas toujours de ces feuilles légères
Le fidèle vélin;
Et le crayon furtif de ma jeune maîtresse
Me confiera souvent sa secrète allégresse
Et son muet chagrin.

Et quand ses doigts plus lourds à mes pages fanées
Demanderont raison de ses jeunes années,
Aujourd'hui l'avenir,
Alors, veuille l'amour que de son beau voyage
Le fécond souvenir
Soit doux à contempler comme un ciel sans nuage!

BALZAC.

En 1829, les *Annales romantiques* deviennent la propriété de M. L. Janet, éditeur, rue Saint-Jacques, qui en prévient le public dans un avis placé en tête du volume de cette année, et qui annonce en même temps que M. Charles Malo est chargé de la direction littéraire du recueil. Entre les mains de M. Janet, éditeur-inventeur du *Keepsake français*, les *Annales* perdent leur première physionomie. Le frontispice disparaît et est remplacé par des collections de gravures anglaises intercalées dans les volumes et correspondant plus ou moins au sujet des pièces insérées. — En cette année-là, M. Viennet fait, sous les auspices de M. Charles Malo, son entrée dans le camp romantique.

1830. — Ce volume contient la *Chaumière* de Louis Bertrand (réimprimée plus tard dans *Gaspard de la Nuit*), datée du 2 janvier 1829, et suivie de cette apostille, supprimée dans l'édition d'Angers : « Le roi ne lira jamais cette pièce; mais mes amis la liront, et sauront que moi aussi je rêve tout éveillé; que je me suis bâti un chalet dans les Alpes, pour y couler de paisibles jours avec ma mère et mes sœurs, et que cet heureux chalet, hélas! est un château en Espagne! » — Le *Coteau* de Joseph Delorme, le *Songe* de Drouineau, les *Vers à la mémoire de Joseph Delorme*, d'Émile Deschamps; le *Sylphe*, d'Alexandre Dumas; le sonnet à *Deux heureux*, d'Ernest Fouinet, écrit sur la marge du Ronsard donné par Sainte-Beuve à Victor Hugo, et les stances de Fontaney à madame Nodier, que nous allons citer; le *Chien misanthrope*, d'Ymbert Galloix; la *Pluie d'été*, de Victor Hugo; *Parisina*, par Théodore Carlier, etc. Le nom d'Eugène Sue s'y trouve pour la première fois au bas d'un fragment de prose intitulé le *Billet d'amour*, probablement tiré d'un de ses romans :

A DEUX HEUREUX

(M. et Mme V. Hugo.)

Dans la création, tout est harmonieux,
Comme l'ordre éternel d'où jaillirent les mondes.
Sur de tendres yeux bleus tombent des tresses blondes;
De vastes rayons d'or voilent l'azur des cieux.

Les champs de la Provence, aux soleils radieux,
Sont pour les jeux, le rire et les joyeuses rondes.
Les forêts de Bretagne, obscurités profondes,
Sont pour l'isolement aux rêves soucieux.

Une femme penchée embrassant une harpe,
Déployant mollement son bras comme une écharpe,
C'est un groupe suave, une harmonie encor :

Mais la beauté, la grâce alliée au génie,
La colombe de l'aigle accompagnant l'essor,
C'est l'accord le plus beau : c'est là votre harmonie.

5 juillet 1829.

A MADAME N****

Le luth et le pinceau, quand votre voix commande,
Prodiguent à l'envi les accords, les couleurs;
Ce sont là les tributs dont on vous doit l'offrande;
Chaque gloire à votre guirlande
Est fière de mêler ses fleurs.

La jeune muse a fait de ses nobles conquêtes
Flotter autour de vous les nouveaux étendards;
Vous avez une cour de peintres, de poëtes;
On voit rassemblés à vos fêtes
Les fils de la lyre et des arts.

Qu'ils sont beaux vos concerts ! Tantôt, c'est Lamartine,
C'est ce jeune Ossian, chantre mystérieux
Des intimes amours ; homme à l'âme divine,
Exhalant aux cieux qu'il devine
Le souffle qui lui vient des cieux.

C'était ce cygne, hélas ! chantant son agonie,
Delorme, que la mort entre nos bras frappa ;
Puis, versant à grands flots sa fougueuse harmonie,
Victor Hugo par son génie
Emporté comme Mazeppa.

Tastu se dérobant à l'encens des louanges,
Et voilant de son luth la pudeur de ses traits ;
Deschamps, vif éclaireur de nos jeunes phalanges ;
De Vigny, le frère des anges,
Dont il a trahi les secrets.

D'une autre muse encor, votre fille, suivie,
Dans votre esquif brillant, sans qu'il s'arrête aux ports,
Voguez longtemps ; glissez, enivrée et ravie,
Sur ce beau fleuve de la vie
Pendant qu'on chante sur ses bords.

Des souffles de génie enflent toutes vos voiles ;
Pilote harmonieux et savant, un époux,
Une lyre à la main, les yeux sur les étoiles,
Quand la nuit revêt ses longs voiles,
Au gouvernail veille pour vous.

Bien longtemps il a bu dans une coupe amère ;
Mais de sa course enfin il a franchi l'écueil ;
La palme de son front n'était pas éphémère.
Heureuse épouse, heureuse mère,
Marchez donc dans un double orgueil.

Il s'est enraciné, le cèdre des montagnes,
Qui domine aujourd'hui les trembles, les ormeaux;
Se tenant par la main, la vierge et ses compagnes,
Fraîche guirlande des campagnes,
Viennent danser sous ses rameaux.

Arbre-roi, qu'ont frappé des tempêtes sans nombre,
Chaque aurore l'a vu rafraîchi par ses pleurs;
Que le ciel désormais soit brûlant, pur ou sombre,
Le grand cèdre donne assez d'ombre
Pour couvrir la forêt de fleurs.

—

CORRESPONDANCE.

Mon cher ami,

C'est du fond de cette bibliothèque que j'ai formée avec tant de peines et de soins, et que vous connaissez presque aussi bien que moi, que je vous envoie quelques notes; peut-être vous paraîtront-elles mériter une petite place à côté de celles que vous avez publiées dans l'avant-dernier numéro de la *Revue anecdotique* sur les premières éditions des poésies de Victor Hugo.

Quelques-unes de ses poésies politiques ont été publiées séparément et figurent, en août 1822, au catalogue d'Anthelme Boucher, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfants, 34 :

« *Les Destins de la Vendée*, ode; par V.-M Hugo.

« Prix : 75 c., et 80 c. franc de port.

« *Ode sur la naissance de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux, suivie d'une ode sur la mort de S. A. R. Charles Ferdinand d'Artois, duc de Berry, fils de France*; par Victor-Marie Hugo, de l'Académie des Jeux Floraux. Paris, in-8°.

« Prix : 1 fr., et 1 fr. 10 c. par la poste.

« Cette ode a été lue le 3 mai à la séance de la Société des Bonnes-Lettres, présidée par M. le vicomte de Chateaubriand, et a obtenu les suffrages les plus honorables.

« *Le Télégraphe*, satire; par V.-M. Hugo, avec cette épigraphe :

« Ici des machines qui parlent,
« Là des bêtes que l'on adore. »

« Broch. in-8°. Prix : 75 c., et 80 c. franc de port. »

Le Télégraphe, satire; par V. Hugo! Qui donc connaît aujourd'hui cette pièce? L'avez-vous jamais rencontrée dans le cours de vos pérégrinations bibliographiques? Qui donc des 3 ou 400 000 lecteurs des *Misérables* peut se vanter de l'avoir lue?

Voilà une rareté que je signale à la curiosité des bibliophiles. Il ne s'agit pas de quelques vers retrouvés d'un poëte médiocre du dix-septième ou du dix-huitième siècle, mais d'une pièce entière d'un grand poëte de notre temps, — d'une pièce mieux qu'inédite — retirée par lui de ses œuvres et peut-être de la circulation.

Encore un mot :

Les curieux, les gourmets littéraires qui recherchent les textes *princeps* des grands écrivains, s'exposeraient à une véritable déception si, prenant trop au sérieux ce qu'a dit V. Hugo dans quelques-unes de ses préfaces, et notamment, si j'ai bonne mémoire, dans celle de *Littérature et Philosophie mêlées*, ils allaient s'imaginer qu'il a réimprimé ses vieilles œuvres avec une littéralité scrupuleuse.

La vérité est, au contraire, qu'il les a singulièrement *revues et corrigées*, et que la comparaison entre les anciennes et les nouvelles éditions fournirait de curieuses variantes.

Qu'on lise par exemple dans la *Muse française*, qui se publiait en 1823-24, les odes : *A mon Père*, *la Bande noire*; qu'on y lise certains morceaux de critique littéraire sur W. Scott et sur l'abbé de Lamennais, et l'on sera frappé des changements, qui ne sont pas seulement des changements de forme, qu'il y a introduits en les réimprimant.

Déjà cette observation avait été faite par M. Sainte-Beuve, je crois, et, je crois aussi, dans la *Revue des Deux-Mondes*, après la publication de *Littérature et Philosophie mêlées*.

Le même critique avait dû faire remarquer que parmi les pièces rééditées comme siennes par V. Hugo, il y en avait qui avaient paru tout d'abord sous le nom de son frère Eugène.

Avis aux fureteurs.

Salut et amitié,

LÉON DE LA SICOTIÈRE.

Alençon, 31 août 1862.

Le Directeur : A. POULET-MALASSIS.

Paris.— Typ, de Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

1re ET 2e QUINZAINES D'OCTOBRE

Nous publions à la fois les Numéros de la première et de la seconde quinzaine d'octobre, pour donner dans son ensemble le chapitre des *Annales romantiques* des *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique.*

Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique (suite) : *Annales romantiques* (suite). — Régnier-Destourbet.

Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique

ANNALES ROMANTIQUES.

(Suite.)

1831. — Le *Ciel d'Athènes*, de Pierre Lebrun, scène du *Moïse* (acte IV) de Chateaubriand ; la *Fée du Lac*, de Dovalle ; *Misraël*, par Alexandre Dumas (imitation du *Sylphe* de Victor Hugo); le *Palais de Nangasaki*, de Denne-Baron ; la *Vie et la mort du Ramier*, de madame Desbordes-Valmore; les stances sur Saint-Germain, d'Émile Deschamps ; les vers à *madame Pauline F****, signés Joseph Delorme ; le *Duel du précipice*, d'Eugène Hugo (déjà donné, sans nom d'auteur, dans les *Annales* de 1823); les *Rêves*, de Victor

Hugo (Amis, loin de la ville, etc.); le *Cri de l'âme*, de Lamartine; le *Printemps*, de Charles Nodier; les *Ruines de Pompéia*, d'Élisa Mercœur; la *Promenade*, par Jules de Saint-Félix; *Ursule et Henri*, ballade d'Ernest Fouinet (médiocre, et faite, je crois, pour servir de prétexte à la gravure); la jolie ballade sur *Sorrente*, de Delphine de Girardin; et ce sonnet de Théodore Carlier:

Désert, pour qui le ciel n'a pas d'eau fécondante,

d'un beau mouvement, mais imparfait; la *Malade*, de Gérard; le *Dernier jour de Salvator Rosa*, de Henri de Latouche; la traduction fameuse du sonnet de Manzoni, par madame de Staël (Jésus apparaissant à Adam, dans les limbes); *Amertume*, par Drouineau; une *Prière*, par A. Fontaney, jolie de ton, mais pleine d'entortillages et d'incorrections; *Elle... et le vieux chien*, fragment de prose d'Eugène Sue, etc., etc. De toutes ces pièces, inconnues pour la plupart, et dont les plus remarquables ont été réimprimées dans les *Œuvres* de leurs auteurs, je ne vois véritablement à citer qu'une ode très-belle de Polonius, *Ixion*, que je n'ai point retrouvée dans ses deux recueils (1).

IXION.

Sur une roue infatigable
Qu'emporte un vague tourbillon,
Je vois rouler comme le sable
Au vent fougueux de l'aquilon,
Autour de moi, voûtes brûlantes,
Spectres confus, ombres volantes,

(1) *Poésies de Jean Polonius*. Paris, 1827, in-8°. — *Empédocle*, vision poétique, suivie d'autres poésies. 1829, in-18.

Hymnes funèbres, chants hideux
... Et toujours la roue inflexible
Qui tourne, tourne irrésistible
A travers l'abîme orageux!

Quels oiseaux, en troupes bruyantes,
A grands cris la suivent dans l'air?
Est-ce vous, hydres effrayantes,
Chiens terribles de Jupiter?
J'entends des ailes dans le vide;
Aux rayons de l'orbe rapide
Je crois voir s'attacher des mains...
Est-ce vous, noires Euménides?
Venez-vous dans mes flancs livides
Plonger vos ongles inhumains?

Vaines paroles! à ma vue
Tout fuit, tout passe sans repos;
Autour de moi, dans l'étendue,
Formes, couleurs, tout est chaos.
De mes cheveux le vent me fouette;
Mon cerveau bat contre ma tête;
Mon cœur bondit; et tout mon sang,
Comme un liquide qu'on secoue,
Des pieds au front, suivant la roue,
Tour à tour monte et redescend.

Quel supplice! Et naguère encore,
Enivré du nectar des cieux,
Sur les nuages de l'aurore
Je pressais la Reine des dieux.
Nous mêlions tous deux nos haleines;
Je sentais couler dans mes veines
Le feu divin de son regard;
Quand soudain sur ma bouche avide
Se brisant, le fantôme vide
N'a laissé qu'un amer brouillard.

Ah ! reste, reste, douce image !
Daigne encore échauffer mon cœur.
Quoi ! tu n'étais qu'un vain nuage,
Qu'air glacé, qu'infecte vapeur !
Quoi ! ces yeux, ce regard humide,
Ces cheveux flottant dans le vide,
Ces traits souffrant de volupté,
Ces transports, cette vive étreinte,
Tout n'était qu'ironie et feinte
D'un spectre en mes bras avorté?

Illusion ! fatale amie !
Qu'il est divin, ton court sommeil !
Mais sur le sein d'une furie
On se retrouve à son réveil.
Tu nous berces de rêve en rêve,
Ton flot sublime nous enlève
Jusqu'au cintre des cieux ouverts;
Puis soudain l'onde se retire,
Et nous restons, comme un navire,
Couché nu sur des bancs déserts.

Mais qu'un autre pleure sans gloire
Sur ses rêves évanouis :
Je veux au fond de ma mémoire
En éterniser les débris.
Mon cœur s'attache à leur image
Comme la voile dans l'orage
Au mât par la houle emporté.
Oui, mon bonheur ne fut qu'un songe ;
Mais qu'importe, si le mensonge
Valut pour moi la vérité !

Je fus heureux ! moment d'ivresse,
De mon sein tu ne peux sortir.
Je fus heureux ! dieu ni déesse
Ne sauraient plus t'anéantir !
Que Jupiter sur toi s'attache !
Que sa main du passé t'arrache !...
Du passé, rebelle à sa loi,
Feuille éternelle, ineffaçable,
Ton souvenir impérissable
Est à moi, pour jamais à moi.

En vain, des sombres Euménides
Le fouet sanglant brise mes os;
En vain cent flammes homicides
Autour de moi roulent leurs flots;
De tes baisers, céleste amante,
La volupté toujours vivante
Se mêle encor dans mes tourments
Au son des fouets, au bruit des ailes,
Au feu cuisant des étincelles
Que sur ma chair chassent les vents.

Tu croyais donc sur cette roue,
Tyran des cieux et des enfers,
En enchaînant un corps de boue
Charger l'âme des mêmes fers ?
Elle se rit de ta puissance,
Cette âme altière ; elle s'élance
Jusqu'au pied de ton trône d'or.
Elle vole, à ta main jalouse
Arrachant ta divine épouse,
Sous tes yeux l'embrasser encor.

Oui, dans ces gouffres de misère
Où ton pied m'a précipité,
Je jouis plus de ma chimère,
Que toi de la réalité.
Seul possesseur de ta déesse,
En ses bras la langueur t'oppresse;
Et, roi suprême, être éternel,
En vain tu cherches dans ton âme
Une étincelle de la flamme
Qui dévora l'humble mortel.

Ah! toi-même, ô dieu trop sévère,
En mon sein pourquoi l'allumer,
Cette flamme que sur la terre
Rien d'humain ne pouvait calmer?
A mon regard pourquoi toi-même
Offris-tu la beauté suprême
Dont l'Olympe admire les traits?
Si Junon m'était défendue,
Fallait-il à ma faible vue
Révéler ses nobles attraits?

. . . .

Ris, triomphe, insulte à mes peines!
Ce captif courbé sous ta loi,
Ce ver écrasé sous tes chaînes
Eut un cœur plus noble que toi.
Dévoré d'une ardeur grossière,
Tu viens sans cesse sur la terre

Chercher la basse volupté :
Et moi, faible enfant de la poudre
J'ai volé, jusque sous ta foudre,
Ravir l'immortelle beauté !

—

Le recueil de 1832 ouvre par la pièce d'introduction des *Feuilles d'automne* : *Ce siècle avait deux ans*... Les noms nouveaux s'y produisent : Théophile Gautier, Gérard, Petrus Borel, Léon Gozlan. La pièce de Petrus Borel, intitulée *Heur et Malheur*, n'est qu'un extrait du *Barde*, déjà inséré dans les *Rhapsodies*. Théophile Gautier a donné la *Demoiselle* ; Gérard, la pièce, tant de fois réimprimée, *Sur un air ancien* :

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Webre...

Il faut citer pour leur rareté une charmante pièce d'Ernest Fouinet, la *Magie de la voix*, et une jolie chanson de Régnier-Destourbet :

—

LA MAGIE DE LA VOIX

*A madame Louise L****

ÉCRIT SUR UN ALBUM MUSICAL.

Notes qui vous taisez, retournez à votre âme,
Car vous n'en avez pas sans la voix d'une femme ;
Signes mystérieux des rhythmes ravissants.
Vous couvez, je le sais, des airs pleins de tendresse ;
Mais pour vous évoquer il faut l'enchanteresse
Qui vous fait mélodie avec ses purs accents.

Pour que l'encens parfume, il faut que l'encens brûle,
La harpe éolienne au mourant crépuscule
Ne soupire qu'au gré de la brise et du vent.
L'amour au fond du cœur serait longtemps encore,
Sans le regard, le mot qui le vient faire éclore,
Comme la fleur éclôt sous le soleil levant.

Les cordes ne sont rien sans la main qui les touche;
L'œil n'est rien sans regards; et qu'est-ce que la bouche
Sans un mot caressant, un rire gracieux?
Redemande ta vie, ô musique muette!
A celle qui te chante et qui rendrait poëte
A ses accords si doux qu'ils font penser aux cieux!

RIEN, PLUS RIEN! (1)

Dans la vallée en ton absence
Nos jolis oiseaux font silence.
Ils chantaient si bien autrefois,
Clémence,
Quand ils entendaient près du bois
Ta voix!

La jeune fleur dans la prairie
A présent se penche flétrie;
La primevère était si bien
Fleurie,
Quand tu venais ici!... Mais rien!
Plus rien!

(1) Un fragment de cette chanson sert d'épigraphe à l'un des chapitres de *Louisa*.

Rien, plus rien à l'âme trahie,
A l'ami qui n'a plus d'amie;
Car j'ai laissé, dans tes yeux bleus,
Ma vie;
Et suis seul où nous étions deux,
Heureux !

Moins triste est la pauvre hirondelle
Qui ne trouve plus la tourelle
Où chaque printemps, de retour,
Fidèle,
Elle chantait, volant autour,
L'amour.

Mais, pour goûter le charme de ces petites pièces d'une grâce un peu molle et déjà surannée, peut-être faut-il faire la part du temps. La langue poétique étant alors moins arrêtée qu'aujourd'hui, le poëte s'exprimait par des sous-entendus, par des attitudes, par des signes de convention que tout le monde entendait, et que nous n'entendons plus. Pour cette raison je ne citerai ni *les Ames* d'Alexandre Dumas, ni *les Bayadères* de Léon Gozlan, qui, comme tournure et comme accent, paraîtraient invraisemblables aujourd'hui :

Sonnez, tambours *chinois*, et dansez, bayadères !
Voici les éléphants et les hauts dromadaires.
... Plus de pudeur ! Volez ! etc....

Laissons aussi dans l'ombre la *Marguerite* d'Auguste Barbier, qui, par sa mignardise à la Deshoulières, contrast terait peut-être agréablement avec la farouche énergie des *Iambès*, mais dont les grâces négligées déconcerteraient les lecteurs non prévenus. Il reste encore à signaler un des plus jolis contes de Mérimée, *Federigo*; *Octave*, d'Alfred de

Musset; *les Derniers moments du duc d'Albe*, fragment en prose de Jules Janin; *les Amants de Montmorency*, d'Alfred de Vigny; *le Comte Gatti*, d'Antony Deschamps; un article de voyage de Charles Dovalle, où l'on retrouve le rédacteur du petit journal enfoui sous le poëte; et une nouvelle fantastique d'Honoré de Balzac, qui raconte les perplexités d'esprit d'un homme sorti ivre d'un déjeuner de garçons et qui croit avoir volé le dôme des Invalides. Enfin Brizeux, Casimir Delavigne, madame Valmore, Émile Deschamps, Drouineau, Chateaubriand, Lamartine, Guttinger, H. de Latouche, Jules de Saint-Félix, Théodore Carlier, Soumet, madame Tastu, complètent ce volume, un des mieux remplis et des plus intéressants de la collection. C'est qu'aussi nous étions en pleine lutte et en pleine faveur littéraires, en 1832!

Le poëme de *Notre-Dame*, de Théophile Gautier, réimprimé dans *la Comédie de la mort*, inaugure le volume de 1834. La pièce rare du recueil est un dialogue en prose d'Alfred de Musset, intitulé *la Matinée de don Juan*. La scène est à Paris. Don Juan s'éveille et sonne Leporello, pour lui demander le journal. Les créanciers hurlent et se battent dans l'antichambre : « Fais-les boire ! » Pour se désennuyer, Juan se fait relire par son valet la liste des trois mille, en commentant chaque nom d'un souvenir. Grand brouhaha sous les fenêtres : ce sont des femmes qui passent, « jeunes, vieilles, dévotes et fillettes. » Don Juan dicte à Leporello un billet de déclaration d'amour et lui ordonne de le laisser tomber *sur le plus petit pied qu'il apercevra*. Leporello décrit toutes les femmes qui passent une à une; le billet tombe aux pieds d'une grisette. — Réaction en faveur du goût français du dix-huitième siècle contre les don Juan d'Espagne et d'Italie. — *Pauvreté*, par F. Arvers (déjà parue dans les *Heures perdues*); *le Marquis de*

Rosimonde, par Jules Janin (extrait du *Piédestal*); un *Paysage*, poésie par E. Fouinet (médiocre); *le Prêtre*, nouvelle en prose de Josépin Soulary, d'un *poncif* audacieux; un sonnet de M. Paul Foucher; Théodore Carlier, Émile Deschamps, Ch. Dovalle, Drouineau, Victor Pavie (*la Forge*, odelette), Jean Polonius, Ed. Turquéty.

1835. — Fragment du poëme de *Napoléon*, d'Edgar Quinet. — Odelettes par Gérard (de Nerval) : Il est un air pour qui je donnerais... — Déjà les beaux jours, la poussière... *la Grand'mère* (réimprimés dans la *Bohême galante*), et *Dans les bois*, non réimprimé, que voici :

Au printemps, l'oiseau naît et chante ;
N'avez-vous pas ouï sa voix ?...
Elle est pure, simple et touchante,
La voix de l'oiseau — dans les bois !

L'été, l'oiseau cherche l'oiselle ;
Il aime, et n'aime qu'une fois.
Qu'il est doux, paisible et fidèle,
Le nid de l'oiseau — dans les bois !

Puis quand vient l'automne brumeuse,
Il se tait avant les temps froids.
Hélas ! qu'elle doit être heureuse,
La mort de l'oiseau — dans les bois !

Le Printemps en Bretagne, prose, par Châteaubriand
Laura, sonnet, par Auguste Barbier :

Dans Avignon la sainte, à l'ombre d'une tour,
Parmi les murs croulés d'un cloître solitaire,
Deux noirs et longs cyprès groupés avec mystère,
Et quelques fûts de marbre, allongés alentour,

Voilà ce que le Temps, ce vieillard sans amour,
De la tombe de Laure a laissé sur la terre ;
Voilà ce qu'il a fait de cette dame austère
Qu'un poëte chanta jusqu'à son dernier jour.

Mais qu'importe, après tout, qu'il ne reste rien d'elle
Le bon Pétrarque a fait sa mémoire immortelle
Et rangé son beau corps à l'abri du trépas;

Car ses pieux sonnets sont un tombeau splendide,
Où le temps usera toujours sa faux rapide,
Et que son large pied ne renversera pas.

Paganini, par madame Desbordes-Valmore; *Melancholie*, par Théophile Gautier ; *l'Homme et la Fourmi*, par Ch. Nodier ; *la Grande Chartreuse*, par Alexandre Dumas, stances; *Neuf heures*, poëme en prose, par Alphonse Karr; le *Malheur*, à M. le vicomte de Bonald, par le comte de Peyronnet (daté de Ham); Th. Carlier, Emile Deschamps, Alphonse Esquiros, madame Ségalas, Emile Souvestre, E. Turquéty.

—

§ II.

Avant de clore ce chapitre des *Annales romantiques*, je voudrais revenir en quelques mots sur quelques-uns des poëtes dont les noms s'y retrouvent le plus souvent.

Il va sans dire que je n'ai en vue ni Chateaubriand, ni Charles Nodier, ni Théophile Gautier, ni aucun de ceux sur qui la renommée n'a rien laissé à dire ; mais ceux-là seulement qui, après avoir été de bons soldats et d'utiles pionniers pendant le siége, ont été, au jour de la victoire, noyés

dans la gloire des chefs, et dont les efforts partiels marquent plus sensiblement la marche de l'entreprise et la difficulté du but poursuivi. Chacun d'eux nous montre dans son œuvre, ceux-ci sous le rapport du sentiment, ceux-là sous le rapport de la langue et du style, une fraction de l'effort général ; et, malgré l'inégalité de ces résultats particuliers, n'est-il pas juste, autant qu'il est intéressant, après le triomphe définitif et éclatant de la muse moderne, de réclamer au nom de l'art tout le talent, tout l'esprit, tout le génie même (il y en a souvent dans ces œuvres oubliées) qui ont contribué à l'assurer? On est frappé, en serrant de près ces hommes et ces œuvres éclipsés, de la supériorité des talents secondaires d'alors sur ceux du même ordre dans le temps présent; et c'est autant par ce qu'elle a laissé perdre que par ce qu'elle montre qu'on peut juger de la force d'une génération littéraire.

Quelques-uns de ces oubliés du dix-neuvième siècle, Arvers, Ernest Fouinet, Dovalle, Eusèbe de Salles, Régnier-Destourbet, nous ont fourni l'occasion de les étudier dans l'ordre méthodique de ce catalogue. Quelques autres, tels que Fontaney, Jean Polonius, Ulric Guttinger, Drouineau, Théodore Carlier, J. de Saint-Félix, Navarrat, ne pourraient, sans injustice et sans regrets, être négligés à côté d'eux.

Fontaney, dont nous avons cité deux pièces au paragraphe précédent, est un des plus distingués des poëtes de ce rang. Né en 1803, il prit pendant dix ans, de 1827 à 1837, date de sa mort, une part active à la rédaction de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux-Mondes*. Les divers *keepsakes* et recueils littéraires et le *Livre des Cent et Un* contiennent de ses vers et de sa prose.

Le sonnet suivant, qu'il adressa à Victor Hugo, le 19 août 1829, au moment où le poëte venait de refuser l'indemnité que lui offrait le ministère, en compensation du refus de laisser jouer *Marion Delorme*, et qui s'est retrouvé inscrit

sur les marges du fameux Ronsard (1) dédié par M. Sainte-Beuve à l'auteur des *Odes et Ballades*, a été longtemps célèbre comme un des premiers sonnets *parfaits* qu'eût produits la nouvelle renaissance poétique :

Sur un trône plus haut encor, viens te placer ;
Tu l'avais dit : Ton sceptre, ô Victor, c'est ta lyre,
Les insensés pourtant, quel était leur délire !
Avaient cru que son poids te dût sitôt lasser !

Quoi ! sur ton char de gloire en te voyant passer,
Par cet appât vulgaire ils pensaient te séduire,
Et que, dans ton chemin, cet or qu'ils faisaient luire,
Comme un prix de tes chants tu l'irais ramasser !

Majesté du génie, à toi le diadème
Radieux, éternel ; tu l'as conquis toi-même,
Et tu sais le porter, et tu ne le vends pas !

Qu'ils tremblent de fouler ces domaines de l'âme,
Tes royaumes, volcans assoupis, dont la flamme
A ta voix, en Etnas, jaillirait sous leurs pas.

Le premier livre de Fontaney, qui est un recueil de vers (2), parut en 1825. C'est de ces essais comme on en faisait tant alors, dans une époque tourmentée de poésie, où chacun était en quête de l'idéal. L'auteur va de Bürger à Thomas Moore et de Woordsworth à Manzoni. La *Lénore*, *l'Ode sur Napoléon Bonaparte*, morceaux classiques alors et qui furent pour l'éducation littéraire des contemporains de Fontaney ce que le *Cimetière de campagne* de Gray avait été pour l'éducation de la génération précédente, y sont tra-

(1) Voir, sur ce Ronsard-Album, le *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, de Sainte-Beuve, édit. Charpentier, p. 315, et le nº 4 de la 1re année de la *Correspondance littéraire* de Ludovic Lalanne.

(2) *Ballades, Mélodies et Poésies diverses*, par M. Fontaney. In-18.

duits sans trop d'infériorité à l'original. Fontaney s'y montre ce qu'il fut toute sa vie, non-seulement au courant, mais à toute la hauteur des idées et des inspirations de son temps. Il fut un de ces poëtes de la prose, poëtes par leur éducation, qui de leurs premières luttes avec la langue et de leur attrait naïf vers le Beau, gardèrent toujours dans leurs écrits un soin exquis et un goût scrupuleux. Poëte il était même dans sa vie, terminée par un roman douloureux dont les mémoires d'un célèbre romancier nous ont livré à demi le secret (1). Ceux qui l'ont connu nous le dépeignent comme un homme élégant, spirituel, passionné, mais plein de réserve et de pudicité, comme sont toutes les âmes délicates qui craignent incessamment de se commettre ou de se vulgariser. Cette réserve quelque peu britannique, accrue peut-être de son commerce assidu avec la littérature et la société anglaises, se dénote encore par la répugnance qu'il avait à livrer son nom au public. Les *Ballades et Mélodies* sont en effet le seul ouvrage que Fontaney ait signé de son nom véritable. Dès 1833, les articles qu'il publia dans les revues ne sont plus signés que d'un Y ou de divers pseudonymes, *Andrew O'Donnor* et surtout *Lord Feeling*, nom qui semble une réminiscence du roman célèbre d'Henry Mackensie. A peine savons-nous aujourd'hui quel était son prénom, dont il ne livra jamais que la lettre initiale. On nous a raconté comme une preuve de ce dégoût, de cette peur instinctive de la publicité donnée à sa personne, qu'il affectait, au théâtre, de se placer ailleurs que là où se tiennent ordinairement les gens de lettres, afin d'éviter de paraître profiter de ses entrées.

Tel il est aussi dans ses œuvres, pleines de délicatesses et de grâces contenues. Ses articles de critique, d'une maturité de jugement et d'une finesse de goût qui les ont empêchés de vieillir, sont semés de malices fuyantes et d'ironies couvertes qui rappellent les pince-sans-rire de la bonne

(1) Voir l'*Histoire de ma vie*, par George Sand, t. IX.

compagnie. Jamais il n'éclate, jamais il ne se fâche, jamais il ne blesse : mais à propos des femmes-poëtes, des poëtes *dévots ou convertis*, il a tout à coup des réticences, des concessions, des scrupules qui, par le flegme et l'impassibilité même, arrivent à l'extrême comique. — Les nouvelles de Fontaney ressemblent à sa vie : ce sont des aventures esquissées plutôt que racontées, moins des récits que des confidences, moins des tableaux que des *esquisses*, comme il les appelait lui-même. Dans *l'Adieu*, publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, en 1832, un jeune attaché d'ambassade fréquente, pendant toute une année, à Madrid, le salon d'une très-jeune comtesse mariée depuis un an à peine. Il reçoit tout à coup de son gouvernement l'ordre de partir pour le Brésil, et c'est dans une dernière entrevue qu'il s'aperçoit qu'il est éperdument amoureux de la jeune dame et qu'il en est très-tendrement aimé. Le suprême adieu s'échange dans un petit salon solitaire, à deux pas du mari, à la faveur d'un air espagnol que la comtesse chante en étouffant ses sanglots.

L'Espagne et l'Angleterre étaient connues de Fontaney. Après la révolution de Juillet il avait été attaché, dans un poste un peu vague, nous dit-on, à l'ambassadeur de France à Madrid, M. le duc d'Harcourt. Cet essai de la carrière diplomatique, suivi, nous dit-on encore, d'amers désappointements, fut du moins pour Fontaney l'occasion de charmantes études, d'un accent très-poétique et très-personnel, publiées par la *Revue des Deux-Mondes*, et dont une partie seulement a été réimprimée en volume; cette publication mériterait d'être complétée.

M. Ulric Guttinger (et non Guttinguer) a été l'un de ces héros du réveil de notre poésie au commencement du siècle. L'importance de son rôle à cette époque nous est attestée par d'illustres témoignages : Victor Hugo lui a dédié une ode; Sainte-Beuve a chanté *à* lui et *pour* lui; et tout

le monde connaît ces vers que lui a adressés Alfred de Musset dans les *Contes d'Espagne et d'Italie* :

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les héros plongeurs, ni les vieux matelots.
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,
Comme un soldat vaincu brise ses javelots.

Ainsi nul œil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
Quand le soir près de moi tu viens triste et courbé.

Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux ;
Toi, si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi, si jeune, enviant ta blessure et tes maux !

Ces vers, datés de juillet 1829, indiquent l'idéal qu'on cherchait alors de tous côtés dans les arts et dans l'Art en général : — la Passion, — la Passion absolue et implacable, la Passion-martyr, la Passion-île *escarpée et sans bords*, où brûlait d'entrer pour n'en jamais ressortir, pour y mourir assouvie et consumée, toute une génération d'hommes à qui les abus d'esprit du dernier siècle avaient donné l'horreur de la galanterie banale et de la licence fleurie. Etre heureux et en mourir! tel était le cri de toute la jeunesse d'alors; cri de désespoir, qui accusait l'ennui de la vie qu'on lui avait faite et le besoin impérieux de se reprendre à quelque chose de mâle et de périlleux.

Ceux qui chercheraient dans les poésies de M. Ulric Guttinger, dans les premières surtout, cet accent de passion violente et fatale, seraient peut-être déçus par la douceur, je dirai presque par la langueur du ton et de l'expresion. Habitués, par huit années de victoires et conquêtes de la poésie, à la facture riche et à la sévérité rhythmique, les lecteurs d'aujourd'hui trouveraient terne et un peu lâché ce style en vers libres et dont le ton est plutôt celui de l'é-

motion timide que celui de la passion même. Et pourtant, à de certains cris, à de certains débuts surtout, on reconnaît un poëte préoccupé de varier, ou, si l'on veut, de régénérer le langage de l'amour et s'essayant à rompre par de sincères élans le moule suranné de la galanterie poétique :

Ils ont dit : l'amour passe, et sa flamme est rapide...

Oh ! pourquoi dans tes yeux cette douleur rêveuse...?

Ah ! je voudrais mourir : vous pleureriez peut-être,
Je le verrai du ciel, si l'amour y conduit !...

C'étaient là des notes nouvelles, et qui devaient se faire écouter. Je trouve dans un petit poëme, *le Bal*, publié en 1824 avec le sous-titre significatif de *poëme moderne*, la tentative avouée de rajeunir non-seulement le langage, mais l'inspiration poétique, en dégageant, comme on a plus tard appris à le dire, l'élément épique ou dramatique des mœurs contemporaines : coquetterie, jalousie, duel; l'amant véritable, l'amant aimé meurt de la main de son rival d'une soirée, et triomphe par sa mort de l'infidélité de sa maîtresse, qui meurt de douleur après lui. C'était là le petit drame que chacun voulait faire en ce temps-là, en s'inspirant plus ou moins de *Childe-Harold* et du *Corsaire*, et comme contraste aux lacs de félicité des voltigeurs de l'ancien régime poétique. Ce petit poëme, que je ne voudrais pas défendre ou louer absolument, reste dans l'expression bien loin sans doute de l'idéal qu'on entrevoyait alors. La périphrase, les phrases détachées et fondues à la Delille y abondent; les *Beautés renommées* s'y couronnent de touffes de roses,

Sous les doigts de *Nattier* nouvellement écloses.

et plus d'une respire avec un *doux soupir*

Le bouquet dont Arthur se plut à l'embellir.

..... C'est lui, bonheur suprême !...

Mais enfin il y a là une bonne volonté manifeste d'être neuf et d'être vrai. Triompher dans la Mort. C'était bien alors une innovation; car le beau vers de Quinault dans *Atys*, si maladroitement critiqué par Boileau,

Je suis assez vengé, vous m'aimez, et je meurs!

était à coup sûr bien oublié. Il semble que c'eût été là la vraie destinée de M. Guttinger et son rôle véritable de montrer et d'éclairer les voies, d'un peu loin quelquefois, sans jamais y entrer lui-même bien avant. Mais dût-on n'entrer que des yeux dans la Terre promise, le rôle de Moïse est assez beau. Aussi, quoique M. Guttinger ait atteint plus tard à plus de fermeté et à plus de rigueur dans la facture, quelque bien qu'il ait profité pour lui-même de la révolution dont il avait été l'un des promoteurs, c'est dans ses premières œuvres surtout que j'aime à rechercher l'effort, l'accent, le cri de la poésie du dix-neuvième siècle à son éveil. C'est là, en effet, dans cette langue un peu hésitante où la passion se fait jour par éclairs et par élans, où le vers, souvent *dru* et *spacieux*, comme le voulait Joseph Delorme, traîne après lui une queue de vieilles formules et de vieux tropes qui parfois le font trébucher, c'est dans cette lutte avec l'inconnu et dans ce déblayement du passé que se trouve le vrai Guttinger, l'Ulric héroïque, le précurseur, le pionnier.

De 1824 à 1845, date de la réimpression des œuvres complètes de M. Ulric Guttinger, je compte quatre publications successives : les *Mélanges poétiques*, *le Bal*, *Charles VII à Jumiéges* (1827), suivi de poëmes et de poésies diverses, et un dernier recueil publié chez Fournier en 1829, sans titre ni signature d'auteur, « vrai idéal d'impression comme en doit souhaiter pour ses *Arcana cordis* tout poëte amoureux, délicat et dédaigneux, » et qui contenait « l'histoire d'une passion alors encore brûlante. » Ce n'est qu'en 1836 que M. Guttinger reçut la consécration de ses efforts et de son talent de la main de son illustre ami M. Sainte-Beuve, et à

propos d'un ouvrage en prose, d'un roman, publié sans nom d'auteur, et qui était en même temps la confession du poëte et le commentaire de son œuvre.

Arthur n'était pas, il est vrai, le premier roman publié par M. Guttinger. *Nadir*, histoire orientale en prose et en vers, où l'auteur s'est inspiré de *Lalla Roockh* de Thomas Moore, avait paru précédemment avec l'approbation de Charles Nodier. Un autre roman, d'un genre tout différent, comme l'indique son titre, *Amour et Opinion*, avait encore paru vers 1827 : « Elégie de fin d'empire, écrite par un ex-garde d'honneur, dit M. Sainte-Beuve qui l'a pu lire, où les personnages sont de beaux colonels et des généraux de vingt-neuf ans, de jeunes et belles comtesses de vingt-cinq; où la scène se passe dans des châteaux et le long des parcs bordés d'arbres de Judée et de Sainte-Lucie. » Cet attrayant résumé nous console de n'avoir pu donner une analyse de ce roman, qui a échappé à nos recherches. D'après cette seule indication, *Amour et Opinion*, peinture de la société sous l'empire, pouvait être l'introduction d'*Arthur*, où les sentiments et les mœurs de la restauration sont peints avec une fidélité très-vivace. Quoi qu'il en soit, de l'aveu même du critique, ami non suspect de l'auteur, *Arthur* est bien *le seul et vrai roman d'Ulric Guttinger*, et *dispense de lire l'autre.*

Ce roman, écrit avec le soin exquis que les poëtes mettent à leur prose, est l'histoire d'une âme, et d'une âme de poëte. Une élégie encore, mais une élégie fortifiée de tout ce que la poésie avait gagné de 1815 à 1830. Toute la première partie, où le poëte, que le désespoir, le dégoût, la fatigue de souffrir doivent plus tard jeter aux pieds de Dieu, raconte ses agitations, ses poursuites, ses combats, est un vrai roman tel que le pouvait écrire un homme qui avait vécu de toute la vie d'une époque, et que réclament, dans l'ordre littéraire, *Valérie* et *Obermann*, *Rouge et Noir*, le *Monde comme il est*, tous les meilleurs de ce temps-là. C'est bien là la lutte dont je parlais tout à l'heure de gens nés

trop tard pour la guerre, et qui cherchent les combats dans la vie. Les passions nées de l'oisiveté de la Restauration, passions de la tête et du cœur, débats littéraires, luttes autour du piano, y sont exprimées avec une finesse, avec une intelligence, qui déjà donnent au livre tout l'intérêt des mémoires. L'homme du monde de la Restauration, l'homme des salons, le *beau*, demi-causeur, demi-héros, y est étudié et parfois résumé d'un trait qui l'évoque et le fait vivre. « C'est un mélange du *Gymnase*, de *Corinne*, et de la Comédie française; le *Werther* s'y montre par instants, mais avec une certaine pudeur. » *Valérie* n'eût pas mieux dit. M. Sainte-Beuve note avec raison, parmi les pages les plus frappantes du livre, parmi celles où l'art a le mieux retenu l'émotion, une fuite en chaise de poste par un temps gris, sur une ronte défoncée par les pluies d'orage, et où mille accidents rappellent le voluptueux et le romanesque au spectacle des maux réels de l'humanité. La rencontre d'une diligence sordide, peuplée de figures ignobles et fatiguées; un marché de petite ville, où marchands et acheteurs se querellent dans la boue; le cantonnier broyant les cailloux sur le bord de la route : « Un vieux roulier, d'un teint plus cuivré, plus fatigué que celui d'un nègre africain penché dans les sillons de l'Amérique, s'approcha du cantonnier et alluma sa pipe noire au charbon de la sienne. Le regard, le silence de ces deux misérables créatures, le remercîment sombre et court de cette *consolation* si bizarrement puissante, me sont pour toujours présents. — Le roulier retourna à ses maigres chevaux... Le fouet s'agite, siffle! une imprécation se fait entendre avec une malédiction du malheur au malheur! La voiture marche avec ce craquement des roues qui brisent le pavé et semble aussi le gémissement de ce qui est animé sur la terre, où il faut que tout souffre et se plaigne. Ce gémissement m'a souvent causé une émotion profonde dans les nuits passées en la chambre bien close de quelque beau château paisible, entouré des vieux arbres d'un parc voisin d'une grande route peu fréquentée. Eveillé par

une rêverie heureuse dans mon lit d'oisif et d'homme inutile, j'entendais, avec je ne sais quel trouble mêlé de remords, ce bruit nocturne du roulier lointain, ce broiement lent et laborieux de la terre telle que l'ont faite les hommes...» J'ai donné toute la page, parce que, après tout, la prose d'un poëte est encore de la poésie, et que dans cette prose de Guttinger se trouvent un accent mâle et une énergie qui manquent quelquefois à son talent poétique.

Dans ses *Portraits contemporains*, M. Sainte-Beuve a réuni dans un même article Charles Loyson, Aimé de Loy et Jean Polonius. C'était en quelque sorte marquer la gradation d'une même inspiration et sa marche à travers le temps. Loyson, mort en 1820, est, comme le dit M. Sainte-Beuve lui-même, un intermédiaire entre Millevoye et Lamartine. De Loy, qui vécut jusqu'en 1834, indique une nouvelle transition, celle des premières élégies en vers libres : *Cueillons, cueillons la rose au printemps de la vie; Oui, l'Anio murmure encore*, etc., aux premières pièces rhythmées des *Méditations, le Lac, le Soir, l'Automne, l'Isolement*. Avec Labenski, son contemporain, mais qui lui survécut de quelques années, nous sommes en plein Lamartine et même un peu au delà, entre les nouvelles Méditations et les poëmes philosophiques de M. de Laprade, par exemple. Parvenu à une époque de maturité poétique, Labenski put donner à son génie un développement plus libre. Certaines pièces d'une exécution très-ferme, telles que l'*Exil d'Apollon*, ou certaines parties de son *Empédocle*, sont bien à lui et d'un caractère qui lui assigne une originalité de bon aloi. Son âme de philosophe s'y meut à l'aise et pleinement dans une forme grave et arrêtée, aussi distante de la mysticité vague du Lakisme français, que de la frivolité du dernier siècle. *Erostrate*, sa dernière œuvre, publiée en 1839, donne la mesure de son ambition plutôt que la mesure de son talent; non pas qu'il ne se trouve dans ce poëme mûrement conçu et largement développé (il a plus de trois

cents pages) de grandes beautés poétiques. Il y règne un sérieux, une solennité de tragédie ou d'épopée. La fable est profondément méditée et conduite avec l'art des grands poëtes. Dans *Erostrate*, le poëte a personnifié tous les désespoirs, tous les désintéressements, cette lutte de l'ambition et du dégoût qu'on a longtemps appelée, vers 1820, *le mal du siècle*. Aussi, le peu de succès que ce poëme a obtenu lors de son apparition doit-il s'expliquer surtout, suivant moi, par un anachronisme. Venu dix ans plus tôt, il eût trouvé à qui parler; il eût été à l'unisson des âmes et des esprits. M. Sainte-Beuve, qui a connu personnellement l'auteur de l'*Erostrate*, nous apprend qu'il travailla pendant de longues années à ce poëme, interrompu dans son travail par mille affaires distantes de la poésie. Cette lenteur, ces interruptions qui ont nui au succès de l'œuvre, ont aussi nui à l'œuvre elle-même. La pensée blasée et distraite se trahit dans un style lâche et languissant, où rien ne relève la monotonie des rimes accouplées. L'*Erostrate*, en un mot, a été écrit de mémoire, et non d'inspiration. L'auteur avait été plus heureux dans *Empédocle*, poëme du même genre où se trouvait en germe la pensée développée plus tard dans Erostrate, mais exprimée dans une forme plus serrée et en même temps plus variée. Aussi l'éminent critique que j'ai déjà cité a-t-il eu toute raison de dire que malgré les efforts sérieux et sincères, malgré le talent dépensé dans son dernier ouvrage, Labenski doit rester surtout l'homme de ses premières œuvres, l'auteur d'*Empédocle* et des pièces qui lui firent cortége de 1827 à 1829. C'est bien là sa date en effet; et à considérer l'espèce de défaillance que j'ai signalée dans son dernier poëme, il est douteux qu'il pût aller bien loin en avant, ni se mettre au pas d'une nouvelle évolution de la poésie. Peut-être serait-il plus facile, comme sentiment et surtout comme manière, de le faire reculer au delà; témoin la pièce suivante, que je ne transcrirais pas dans un *excerpta* parmi les meilleures du poëte, mais que je dois citer ici comme marquant le point de départ et comme expliquant son éducation :

A***

Ma voix trop grave à présent vous ennuie ;
Vous demandez des chants moins sérieux,
Tels que naguère, au matin de ma vie,
En modula mon caprice amoureux.
Que voulez-vous ? les chants qu'Amour inspire
Sont dédaignés de ce siècle inconstant.
La France est grave, à ce qu'elle prétend :
Sur un ton grave il faut monter la lyre.
Moi-même, hélas ! oublié des amours,
Je deviens sombre, et les soins de l'étude,
Loin d'enchaîner ma triste solitude,
Ont trop souvent rembruni mes beaux jours.
De mon Avril, idole passagère,
J'ai vu l'amour au bout de l'horizon
S'enfuir pareil à la brume légère
Qu'au fond des cieux disperse l'aquilon.
De ses transports la mémoire affaiblie
Déjà s'efface, et bientôt va mourir.
Irai-je encore, au gré de votre envie,
Interroger leur cendre refroidie,
Ne chantant plus l'amour qu'en souvenir ?
Ah ! pour le peindre, il le faudrait sentir !
Daignez m'aimer... Vous serez obéie !

Nous ne sommes pas loin de l'*Almanach des Muses* et des stances à la marquise Duchâtelet. Comparés à ce badinage, à ce petit esprit de charade et de salon, l'*Exil d'Apollon* et le monologue d'*Empédocle* marquent un progrès considérable. Néanmoins ce parentage avec le dix-huitième siècle n'était point indifférent à noter chez un poëte philosophe. Les élégies, celles du premier recueil au moins, sont trop souvent de ce ton : sans doute il faut faire sur ce point la part de l'origine étrangère de l'auteur, qui naturellement, pour quelque temps du moins, a dû laisser son éducation littéraire un peu en retard du mouvement français. Labenski se relève dans les stances, dans les petits poëmes composés : *la Folle*, *les Cygnes*, *Stances à un ami*, *la Jeune Veuve*, où se trouve ce vers charmant, de ceux qu'on n'oublie pas :

Elle sourit pourtant du fond de sa tristesse....

Ne devine-t-on pas une âme vivement impressible et plus attentive qu'on ne l'était généralement alors aux charmes de la nature dans ce début de la pièce intitulée *Au Bord de l'eau?*

Le soleil meurt; ses doux rayons
Teignent de rose l'eau tranquille.
Le daim s'endort sur les gazons,
Le cygne rentre dans son île.
Vers les rivages où l'osier
Sur l'onde étend sa tête avide,
Lassé du jour, le batelier
Va ramenant sa barque vide.

Entendez-vous ces bruits lointains ?
Les faneurs quittent la campagne, etc.

Le poëte s'est peint, il a peint son âme vaillante à la poursuite de l'Idéal dans ces derniers vers de l'hymne *A la Perfection* :

Hélas ! je t'invoquai dès ma première enfance ;
Tu brillais devant moi dans un lointain obscur,
Comme un de ces grands monts dont la cime s'élance
Sur un vague horizon de vapeur et d'azur.

Le voyageur les voit quand se dissipe l'ombre ;
Il les voit quand la nuit recommence son cours ;
Il s'en croit toujours près, mais des ravins sans nombre
L'éloignent de ce but qui recule toujours.

Au pied de la montagne il parviendra peut-être ;
Mais qui toucha jamais son sommet éternel ?
Nul pied ne l'a foulé, nul oiseau *n'y pénètre*,
Rien ! — que les vents de l'air et les rayons du ciel

Ainsi, tu m'apparais, incertaine, inconnue,
Beauté que je cherchai dès l'aube de mes jours.
L'aube a fui, — de midi l'heure est presque venue,
Et sans t'atteindre, hélas ! je te cherche toujours !

Je ne t'atteindrai pas, montagne inaccessible!
Mais ton pic rayonnant, de loin toujours visible,
Sert de but à ma course et de phare à mes pas.
Je ne t'atteindrai pas ; — mais ta clarté chérie
Aura du moins doré l'horizon de ma vie,
Et détourné mes yeux des fanges d'ici-bas.

Je trouve enfin dans les dernières strophes d'une pièce sans titre cette belle image où l'on peut louer encore, outre la grâce et la fraîcheur d'expression, l'art de donner pour langage à la passion l'impression des beautés naturelles :

Le fond du lac n'est pas toujours limpide :
Qu'un voyageur, qu'un téméraire enfant
Jette une pierre en son cristal humide,
Un noir limon s'en élève à l'instant.
Mais, par degrés plus tranquille et plus claire,
On voit bientôt la vague s'aplanir,
Et tout brillant de sa splendeur première,
L'azur du ciel revient s'y réfléchir.

Souvent ainsi le tourbillon du monde,
De mes pensers troublant la douce paix,
Vient y mêler comme une fange immonde,
Qui dans mon sein voile un moment tes traits.
Mais lorsque a fui la foule murmurante,
Lorsque le calme en mes sens est rentré,
Le voile tombe, et ta forme charmante
Se peint encor sur mon cœur épuré !

C'en est assez sans doute sur un poëte que ses efforts, malgré un talent sincère, n'ont pu porter au premier rang, mais qui n'en mérite pas moins d'être compté parmi les initiateurs et les premiers pionniers de la poésie moderne. Dans *Empédocle* et dans les pièces que j'ai citées, Labenski a conquis une place, et la doit garder entre Auguste Barbier, dont il fut un jour l'émule, Barbier plus passionné et plus véhément sans doute, mais auprès de qui il se sou-

tient fermement dans sa gravité philosophique,— et Lamartine, dont il fut mieux que l'élève.

Erostrate est le premier et le seul ouvrage que M. X. Labenski ait publié sous son nom. Les deux précédents volumes avaient été signés du pseudonyme *Jean Polonius*. En ce temps de respect pour l'art, le public n'exigeait pas du poëte qu'il lui livrât sa personne et sa vie : la curiosité ne débordait pas sur l'admiration. Le poëte, plus encore que l'homme, gagnait à cet éloignement; il était encore en ce temps-là l'être mystérieux et symbolique chanté dans les *Méditations* :

Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords ; et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix !

Lorsque *Érostrate* parut, le masque tomba. L'on apprit que *Polonius* « n'était autre que M. X. Labenski, longtemps attaché à la légation russe à Londres, et plus tard à la chancellerie de Pétersbourg. »

Je ne connais de M. Théodore Carlier qu'un seul volume, Ψυχή, publié en 1838, et qui, ce n'est pas à la honte du poëte que je le dis, s'est beaucoup vu sur les quais, où les majuscules grecques de son titre attiraient l'œil des collégiens. C'est un beau volume in-octavo de quatre cents pages, superbement imprimé sur papier fort par Éverat, avec de belles marges et des blancs splendides; un volume en tout conforme aux prescriptions des anciens priviléges royaux, du temps où les rois aimaient assez la beauté dans les choses pour n'accorder de patente qu'aux livres « imprimez sur bon papier et en beaux caractères. » J'ignore l'âge qu'avait M. Théodore Carlier lorsqu'il publia ce volume, mais j'aimerais à le supposer jeune, pour m'expliquer la faiblesse des premières pièces comparativement aux dernières. Le style des premières pièces est inégal,

confus et vague; le lieu commun y abonde; le mot prosaïque (*position*, *caractère* dans le sens d'humeur, etc.), les termes arbitraires de la conversation y détonnent, les images n'y sont pas suivies ni correctes. Ainsi, dans un sonnet que j'avais voulu citer d'après les *Annales romantiques* de 1831 et qui commence par un très-beau vers et se soutient très-heureusement jusqu'au douzième :

Désert pour qui le ciel n'a pas d'eau fécondante,
Le Sahara sans borne, océan sablonneux,
Déroule ses flots d'or comme un serpent ses nœuds,
Quand le simoun le fouette avec son aile ardente.

Là, se traîne la soif à la langue pendante;
Là, le pied brûle au sol; là, nul trou caverneux
N'offre d'ombre. Et l'hyène au regard soupçonneux
Y fait rugir l'écho de sa voix discordante.

Là, baigné de sueur, on s'égare souvent
A chercher le palmier qui rafraîchit le vent,
Et, près de l'oasis, le ruisseau qui tournoie,

Point vague, imperceptible, à l'horizon lointain...

le sens est tout à coup faussé dans le dernier tercet par cette conclusion inattendue et inapplicable :

Ainsi le cœur, meurtri par les coups du destin,
Renferme tant de maux que le bonheur s'y noie!

L'auteur a comparé le cœur desséché par le malheur à un désert sans eau, et il tire de cette comparaison une belle image : mais où donc le bonheur trouvera-t-il à se noyer dans cette plaine aride *sans oasis* et *sans ruisseau?* Et comment le cœur, désert aride pendant douze vers, redevient-il au treizième un simple cœur meurtri et comblé de maux? Et comment le bonheur s'y prendra-t-il pour se noyer dans un tas de maux renfermés dans un cœur? Et

combien faut-il de maux entassés pour noyer un bonheur ? Et...? Et...? Et...? Et...?

Vers la seconde moitié du volume (je compte par dates et non par pages), ces incorrections disparaissent et l'on peut juger plus sûrement du talent de M. Théodore Carlier. M. Carlier n'était, ou n'est point un poëte lyrique : sa poésie n'a pas le mouvement de l'ode; et à part le sonnet, rhythme éminemment philosophique par sa concision et dont les périodes rappellent les formules sévères du syllogisme, il s'inquiète peu des coupes et des combinaisons rhythmiques. Sa forme est celle du discours alexandrin; et dans ses heures de fantaisie il ne va pas plus loin que la stance simple et régulière. C'est un poëte philosophe, méditatif et sympathique. L'âme humaine, ses attitudes et ses *compartiments*, l'âme humaine, dont il a pris le nom divinisé pour titre de son livre, en est en effet l'unique matière. Les pièces les plus développées du recueil sont des études de phénomènes psychologiques et moraux auxquelles on pourrait donner pour titre, comme aux chapitres de Montaigne, des formules démonstratives, par exemple : *Qu'il ne faut pas regarder de trop près aux amitiés humaines.* (*Désenchantement*, p. 33.) — *Que les maux imaginaires s'évanouissent devant un malheur réel.* (*Une goutte d'eau et la mer*, p. 42.) — *Qu'un amour bas flétrit la vie* (*Imprévoyance.*) — *Que les blessures reçues dans l'enfance influent parfois sur la conduite et sur le caractère moral de l'homme.* (*Comparaison*, p. 62.)— *Que les idées qu'on a sur la mort changent avec l'âge* (*Bizarrerie.*)— *Que l'honneur, la poésie et l'amour sont préférables à la richesse, à la gloire et au plaisir.* (*Préférences.*) — *Qu'il est plus aisé de tirer profit de la mauvaise fortune que de faire bon usage de la prospérité.* (*Écueil*, p. 103.) — *Que les souvenirs d'enfance aident à supporter les maux de la vie.* (P. 113.) — *Qu'il faut quelquefois aimer la main qui nous blesse.* (*Inexpérience*, p. 297.) — *Que souvent le bonheur n'est compris qu'après qu'il est passé.* (*Aveuglement.*) — *Que le lendemain d'un adieu est plus pénible que l'adieu même.* (*Départ*, p. 399.) Etc., etc. Dans ces pièces

et dans toutes celles du même genre, l'auteur, command par son sujet, ne s'écarte guère du ton calme et froid d'un raisonnement philosophique. Dans certaines autres, d'un intérêt moins général et plus personnel, il arrive à l'éloquence, à la chaleur, à d'heureuses finesses de pensée, au *bien trouvé*, plus encore dans la conception que dans l'expression. Par malheur, le mouvement du style est rarement soutenu jusqu'au bout; et l'on aurait peine à trouver une période pleine et entière sans accroc ni défaillance. Autrement, l'on aimerait à citer, par exemple dans la pièce intitulée *Prédilection*, la tendre et véhémente apostrophe d'une mère à l'enfant mal venu et disgracié qu'elle préfère à ses frères plus beaux et plus aimables.

....Frêle, chétif, fleur pâle, fruit taché,
Triste, et parfois despote avec ceux de son âge,
Il n'était accueilli de nul du voisinage;
Voilà pourquoi sa mère, aux regards l'enlevant,
Contre son sein ému le serrait si souvent,
En lui disant: « Viens, viens, que sur moi je te presse!
Qui te caressera si je ne te caresse?
... Oh! quand tu seras seul, pour consolation,
Rappelle-toi du moins ma vieille affection.
Si le monde, plus tard, te fait des meurtrissures,
Mon image mettra du baume à tes blessures...
Et tu t'efforceras, plus confiant en toi,
De devenir encor cher à d'autres que moi!
Non, tu n'es pas méchant!..... »

Malheureusement, ces vers, que nous cueillons pour ainsi dire, pour les rapprocher et les grouper, sont intercalés dans le texte de pensées communes et de vues faibles qui ralentissent et tuent ce mouvement, qui pouvait être fort beau.—La pièce *Now no more* nous cause les mêmes regrets, je dirais presque les mêmes impatiences: l'idée en était gracieuse, le tour en était heureux; mais on n'en pourrait

citer une stance irréprochable; la première, notamment, est déshonorée par une faute de français impardonnable :

Oui, vous étiez le lys charmant
Qui, des jardins chaste ornement,
Au satin de sa blanche robe
Recèle un trésor parfumé,
Où du printemps le souffle aimé
S'imprègne d'odeurs qu'il dérobe!

L'auteur nomme et décrit successivement les objets les plus gracieux de la création : la fleur, l'oiseau, le papillon, la goutte de rosée; mais

Souvent, — près du bosquet natal,
L'oiseau tombe au piége fatal:
Au moindre souffle un lys se brise;
Le papillon meurt sous le doigt;
La goutte d'eau, l'air chaud la boit; —
Ange! et vous le ciel vous a prise.

Dans le *Dernier Amour*, l'auteur oppose l'amour de la femme à l'amour de l'homme. L'homme, dit-il, met toute sa passion dans le premier amour et la femme dans le dernier. Je trouve au début une jolie phrase à citer :

Oh! pour l'adolescent aimer c'est vivre : — il aime.
Mais, si près de l'école, et doutant de lui-même,
Dans son isolement,
Peut-il croire, tremblant hier devant le maître,
Qu'en un sein, aujourd'hui, son aspect fera naître
Le plus vif battement ?

Ose-t-il espérer que sa nef sans étoile,
Sur la vague du monde, où l'air gonfle sa voile,
Aille, au soir, s'amarrer
A des bords où l'attend quelque vierge ingénue,
Dont le sourire ami saluera sa venue?.....

Abnégation est un de ces tableaux philosophiques auxquels, comme je l'ai dit, se complaît M. Théodore Carlier :

Bonne, et sans envier leur sort plein de douceurs,
Elle a vu tour à tour se marier ses sœurs ;
Et tour à tour elle a, doublant leur part ancienne,
Pour augmenter leur dot, diminué la sienne.
Heureuse de les rendre heureuses, tous ses vœux
Sont de voir en vertu grandir ses trois neveux ;
Et chacun, la croyant sourieuse et contente,
Bénit de son humeur l'égalité constante.
Mais, qui voudrait, le soir, la suivre et se cacher
En quelque obscur recoin de sa chambre à coucher,
Saurait que bien souvent des fleurs masquent un gouffre,
Et qu'un front peut sembler gai quoique l'âme souffre,
..... Elle baisse les yeux et pleure amèrement ;
Elle compare, hélas ! son jour terne et sans fête
A la félicité qu'aux autres elle a faite ;
Son rameau que nuls fruits n'auront jamais couvert
A leurs fruits si vermeils sous un feuillage vert ;
A leur ciel tout doré son horizon livide ;
A leurs ans tout remplis son existence vide ;
Et met en parallèle avec un triste accent
L'amitié qu'elle inspire et l'amour qu'elle sent.
. . . .
. . . .

D'ailleurs, quoique le monde à l'envi la révère,
Elle est pour elle-même un juge plus sévère,
. . . .
. . . .
Trop aimante, elle a peur d'exiger trop aussi...
. . . .

La pièce intitulée *Châtiment* est le développement d'une de ces fortes pensées qui me séduisent chez Théodore Carlier, malgré ses imperfections de forme et ses trop fréquen-

tes incorrections. Un homme a offensé son ami, et l'ami est mort. « N'est-ce pas, dit le poëte, le comble de la misère humaine que ce tort dont la réparation est impossible? »

Un naufrage de biens se répare...

. . . .

La perte d'un enfant avec le temps s'oublie
Quand naît un autre enfant.

Oui, sans doute, oui, souvent le calme suit l'orage,
La vague aux lois de Dieu, quelle que soit sa rage,
A la fin s'asservit;
Un chagrin quelquefois cède au cri de l'enfance;
On se prête une excuse à côté de l'offense...
— Lorsque l'offensé vit!

Mais l'être intime et cher qui de lui l'a reçue
S'est, des maux d'ici-bas cherchant l'unique issue,
Endormi dans la mort!
Et lui, que le ciel force à rester sur la terre,
Payant de son repos son crime involontaire,
Il porte un lourd remords.

Il marche, il marche donc, troublé, sombre, en silence,
Sans voir le fruit qui brille et que le vent balance
Aux arbres du chemin;
Sans voir si quelque ami, le regard triste et tendre,
En passant près de lui s'arrête pour lui tendre,
D'un air ému, la main.

N'essayez pas, cherchant des paroles sensées,
De détourner le cours de ses noires pensées;
Ce serait vainement.
Il n'entendrait, soigneux d'éviter votre approche,
Rien que sa conscience où le bruit du reproche
Gronde éternellement.

. . . .

Vos discours fussent-ils doux comme une harmonie,
Comme un concert d'Élus,
N'égaleront jamais la douceur indicible
De ce mot qu'il demande à la tombe inflexible
« Je ne me souviens plus ! »

Assurément il y avait là l'écho d'une pensée grave et d'une conscience sévère; mais malgré les entailles et les amputations pratiquées dans les passages que nous venons de citer, combien encore le penseur est-il trahi par le poëte! Il n'est que trop vrai que très-souvent les poésies de M. Théodore Carlier gagneraient à être racontées ou traduites.

Dans *Autrefois* l'auteur exprime avec une candeur très-louable, à mon avis, le plaisir indirect et impersonnel que cause la rencontre d'un contemporain qu'on n'aime point, — *Camarade,* dit-il, *et non point ami,* — mais dont la présence rappelle les années heureuses et des souvenirs chers :

Une suave époque en toi m'est ramenée.....

. . . .

Peins-moi mon plus jeune âge et mon adolescence ;
Peins-moi les traits de ceux dont l'éternelle absence
Fait saigner mon sein douloureux ;
Monument resté seul debout dans mes décombres,
Oh ! je te chérirai, toi, l'ombre de leurs ombres,
Sinon pour toi, du moins pour eux.

Oh ! je te chérirai — comme un anneau, doux gage ;
Comme un chiffre, un billet dont le muet langage
Répond à de tendres aveux ;
Comme un portrait reçu d'une femme adorée ;
Comme le médaillon dont la boîte dorée
Serre une boucle de cheveux.

Que des plaisirs goûtés et des peines souffertes
Les images souvent par toi me soient offertes;
Garde-toi de me rien céler :
Dis-moi mes biens, mes maux, mes épines, mes roses;
De ce temps qui n'est plus raconte-moi les choses,
En te montrant, — sans me parler!

« Et, pour prix de ces visions évoquées par ta présence, je te regarderai tant, ajoute-t-il, que tu t'en croiras aimé! »

On pourra trouver quelque férocité dans ce mépris si brutalement confessé d'un être qui se croit aimé et qui n'est qu'utile. Il n'est pas mauvais, cependant, ni injuste, de proclamer que les affections sont affaire de discernement, et que les imbéciles n'ont pas le droit d'exiger qu'on les aime pour eux-mêmes. L'ironie persistante sans la gravité, cette ardeur à *enguirlander* un sot pour obtenir de lui ce qu'on désire, et rien que ce que l'on désire, c'est-à-dire sa présence et son silence, auraient pu faire de cette pièce de Théodore Carlier un chef-d'œuvre, si là encore il avait su se garder du lieu commun et de la mollesse.

Calice, c'est la comparaison, détail pour détail, de la mort calme et de la mort désespérée.

Ici le vers éloquent et soutenu est moins rare que dans les pièces précédentes; nous trouverons même plus d'une strophe à citer sans repentirs.

Mourir, lorsqu'on ne va qu'en des routes choisies!
Lorsqu'il n'est pas de vœu qu'on ne puisse accomplir!
. . . .

Mourir, lorsqu'on est belle et que l'on est aimée!
. . . .

Mourir, lorsqu'on est mère, et que, débile et frêle,
Un tout petit enfant vous rit de son berceau,
Auprès d'un frère aîné qui grandit sous votre aile,
Comme, à l'abri du vent, sous l'arbre un arbrisseau!

Mourir, lorsque le sort, dont la main complaisante
D'éblouissants reflets dore votre horizon,
Vous caressant toujours, jamais ne vous présente
Que le bonheur pour lot, que l'été pour saison.

Mourir, lorsqu'en partant, après soi l'on est sûre
De laisser un chagrin sans pouvoir le guérir ;
Sans pouvoir la fermer de faire une blessure! —
Alors, il est alors bien cruel de mourir!...

. . . .

Mais, quand au désespoir l'existence est livrée,
. . . .
Quand vous ne prévoyez pour le jour qui doit suivre
Que des chagrins plus grands que ceux du jour passé,

Quand vos fils sourds, hélas! aux conseils qu'ils entendent,
Masquent des sentiments que vous avez trop lus ;
Quand, jaloux l'un de l'autre, en secret ils n'attendent
Pour se haïr, que l'heure où vous ne serez plus;

Quand on sent, — pour avoir déjà pu reconnaître
Un suc plein d'amertume aux fruits de ses rameaux, —
Qu'en expirant, demain l'on changera, peut-être,
En théâtre de crime un théâtre de maux;

Quand un noir ouragan bat votre onde avec rage;
Quand partout votre ciel d'éclairs est sillonné;
Quand l'avenir s'annonce encor plus gros d'orage; —
Alors, mourir alors, c'est mourir en damné!

Pauvres âmes! là-haut allez, allez plus calmes!
Reprenez confiance en remontant aux cieux :
A quiconque souffrit Dieu réserve des palmes;
Dieu ne ferme jamais ni ses bras ni ses yeux.

De ceux que vous aimiez il lavera les fautes.
Il sait leurs deuils, vos pleurs, et comment les finir.
Dans son sein réunis, un jour, célestes hôtes,
D'extases inondés, vous n'aurez qu'à bénir !

Remariée ! est une des conceptions les originales du livre: c'est l'adultère des secondes noces démontré par des arguments poétiques.

La jeune veuve est restée quatre ans fidèle à son premier serment :

Lasse à la fin d'errer tristement solitaire
Dans sa route encor longue à parcourir sur terre,
Un jour qu'en pleurs brûlants son chagrin débordait,
Elle accepta la main qu'un ami lui tendait,
Et se remaria.

Dans l'église prochaine,
Lorsqu'elle fit bénir cette seconde chaîne,
A travers ses grands cils, réseaux d'aspect soyeux,
On vit en ses regards luire un rayon joyeux.
C'est que ses noirs ennuis, ses angoisses sans trêve,
Lui parurent alors n'avoir été qu'un rêve.
Il lui vint à l'esprit que jusques à présent
Elle avait eu sur l'âme un cauchemar pesant,
Qui lui parlait de fièvre, et d'être cher qui souffre,
D'adieux, d'abîme ouvert, d'époux qui tombe au gouffre;
Et que, sur ce théâtre où le sort la jouait,
Heureusement son drame enfin se dénouait.
Elle crut un instant, de bonheur éperdue,
Être la jeune fille, à son passé rendue,
Qui, jadis cachant mal tout son ravissement,
Devant le même autel fit le même serment.
Mais ce songe éveillé ne fut à sa nuit sombre
Qu'un éclair fugitif qui brille et meurt dans l'ombre;
Car elle tressaillit, et son corps devint froid,
En voyant qu'elle avait deux anneaux à son doigt.

Le soir, quand, de retour, le cœur gros d'amertume,
Elle s'agenouilla, comme elle avait coutume,
Elle n'osa prier. ....
Elle crut en son trouble entendre au fond de l'âme
Une secrète voix qui lui jetait un blâme ;
Car elle sentait bien qu'elle avait mérité
Qu'on ne l'attendît plus pour une éternité.

Et lorsque à ses côtés l'époux nouveau prend place,
A ses baisers de flamme elle paraît de glace ;
Elle s'observe, osant répondre à peine oui, non ;
Car, hélas ! elle a peur de se tromper de nom.
Et lorsqu'elle s'éveille, au jour qui vient de naître,
Elle est pleine d'effroi de ne pas reconnaître
Dans les traits de cet homme, auprès d'elle endormi,
Les traits qu'à son sommeil offrait un rêve ami.
. . . .
. . . .

Aussi la voyant grave et si préoccupée,
Ne dites pas : Quel coup l'a donc encor frappée ?
Non, mais dites plutôt : C'est qu'elle est obsédée,
Et sans cesse et partout, de cette unique idée :
« Pour marcher avec moi dans le même chemin,
Deux hommes ici-bas ont recherché ma main ;
Là-haut, après des jours que la tristesse abrége,
Lequel doit m'accueillir ? auquel appartiendrai-je ? »

Je ne sais si par ces citations, par les dernières, du moins, j'aurai donné l'idée du genre de mérite que je trouve aux poésies de Théodore Carlier. Les défauts, je les ai marqués; ils sont ceux du temps, ou, pour mieux dire, du moment. Par la date de son recueil, en effet, l'auteur de Ψυχή se rattache à la réaction de 1840, alors qu'on combattait pour la philosophie contre l'art dans les travaux de l'esprit; et par là il s'apparente avec le poëte qui va venir après lui. Théodore Carlier était un esprit subtil, réfléchi, ingénieux; il a des déductions inattendues, des finesses

d'analyse qui surprennent et qui plaisent. Les épigraphes de ses poésies témoignent de bonnes lectures. Il est un exemple de ce que le talent peut perdre à négliger l'art.

Je n'ai jamais été bien attiré par les romans de GUSTAVE DROUINEAU, esprit systématique, pédant et troublé par les visions humanitaires. Ni le talent, ni l'invention n'ont manqué à Drouineau; mais nul n'a été atteint plus que lui par la grande maladie de l'époque : la manie de sauver le monde. Il a même été quelque temps considéré comme le fondateur d'une religion, le *néo-christianisme* : ceci est grave. Le *Manuscrit vert* et *Résignée* se liraient avec intérêt et avec plaisir si l'auteur n'avertissait à chaque page et dans ses préfaces qu'il n'emploie la forme romanesque qu'à son corps défendant, et seulement pour se conformer à la frivolité du siècle. Il proteste qu'il n'a d'autre but que de mettre la société en face d'elle-même, et de faire pénétrer dans le public, emmiellées de poésie et de littérature, des idées régénératrices qu'il se propose de condenser plus tard dans un livre plus grave, qui n'a jamais paru. Le châtiment ne s'est pas fait attendre : à mesure que le philosophe et l'apôtre se perfectionnaient en Drouineau, l'écrivain, l'artiste périclitait. Après avoir dit dans une de ses préfaces « qu'il n'avait pas le temps de bien écrire *parce qu'il pensait trop,* » il a fini par déclarer que les langues n'avaient pas de mots pour rendre ses pensées ni ses rêves, et qu'il serait plus convenable au poëte de s'exprimer par des cris, comme les animaux, que par des paroles. Il est actuellement dans une maison d'aliénés à La Rochelle.

On devine ce qu'un pareil système pouvait produire en poésie. Son unique recueil de vers, *les Confessions*, — in-8, 1834, Ch. Gosselin, — est attaqué de la même maladie que ses romans : la morgue, le ton pédantesque et prêcheur; et, comme le temps, qui lui manquait pour soigner sa prose, lui manquait encore plus pour soigner ses vers, le style est presque uniformément lâché, confus, défectueux de coupe

et de rimes, et bourré de ces généralités vagues qui sont les chevilles de la pensée. A peine trouve-t-on par hasard une idée qui sente le poëte, ou un mouvement qui révèle un artiste. La mémoire retient, par exemple, une petite pièce en stances de six vers (1), dont chacune ramène ce refrain mélancolique :

Pourquoi suis-je prêt à pleurer ?

La campagne est verte ; le printemps rit dans le ciel et dans les cœurs et fait éclater la verdure des bourgeons ; et toujours la larme revient à l'œil et le soupir aux lèvres. Une jeune fille passe, jolie, gaie, alerte, s'amusant du vent et des fleurs. Qui est-elle ? Où va-t-elle ? Que fait-elle seule et sans sa mère ?—Hélas ! tu seras trompée peut-être un jour, et tu souffriras !

Pourquoi suis-je prêt à pleurer ?

On trouve dans la pièce intitulée : *les Tapisseries*, la vie, ou plutôt la légende de Napoléon résumée avec une vigueur et un élan qui rappellent, mais de loin, les ballades guerrières de Koerner ; dans une autre pièce encore,—*les Toits*, — Drouineau a voulu peindre la rêverie délicieuse d'un écolier réfugié sur le toit d'une maison et jouissant dans l'ivresse de la liberté du panorama de la ville, avec la mer à l'horizon, et près de lui, à une fenêtre, une jeune fille belle et charmante qu'il admire et qu'il aimera l'année qui vient. Louis Bertrand le visionnaire, l'auteur de *Ma Chaumière* et du *Maçon*, eût fait un chef-d'œuvre avec cette donnée que Drouineau a gâtée avec ses incertitudes de forme et sa fluence.

De tout le volume, je ne vois rien à citer que seize vers où le poëte a su garder, sans faillir et sans s'embrouiller,

(1) *La Jeune Fille dans les prés.*

le ton de la méditation ardente ou de l'oraison jaculatoire :

RÊVERIE.

Encor si l'on savait le secret de la tombe :
Si l'âme s'élevait ainsi qu'une colombe
A travers le ciel bleu, vers cette immensité
Où Dieu jouit de tout et de l'éternité !
Si l'âme, se trouvant sous la forme d'un ange,
S'enivrait à jamais de bonheurs sans mélange;
Si, rejetant la coupe où l'on boit tant de fiel,
Les âmes qui s'aimaient se revoyaient au ciel !
Si des mondes roulants l'ineffable harmonie,
La majesté de Dieu, sa puissance infinie,
L'orgueil d'être immortel, de voir créer sans fin;
D'unir son chant d'amour au chant du séraphin,
Si les plaisirs sacrés du céleste domaine,
Qui n'auraient point de mot dans toute langue humaine,
Dont notre esprit a soif et qu'il ne conçoit pas,
Se montraient devant nous au delà du trépas !

Dans cet article commémoratif, j'ai dû naturellement ne m'attacher qu'aux oubliés et aux contestés. Je n'ai donc point à réclamer pour MM. Emile et Antoni Deschamps; quoique, pour tout dire, la réputation d'Antoni ne me paraisse point à la hauteur de son mérite. Sa fermeté, sa tenue, son instinct du grand et du sévère, le sentiment du relief et de la couleur, lui donnent place parmi les plus excellents poëtes de ce temps-ci ; l'avenir le fera *classique*. Je n'ai malheureusement pas lu sa traduction de l'*Enfer*; mais j'ai souvent entendu parler de l'impression causée dans le monde artiste par la publication de ses vives et fermes peintures de la vie italienne : *le Jour des Nioccali*, *l'Enterrement de la jeune Romaine*, *le Jeune Homme assassiné*, etc., etc. Lui seul a eu dans notre siècle le sens et l'accent sincère de la satire indignée, froide, superbe et acerbe.

Il a gardé de l'époque de ses débuts, époque sérieuse pour l'art, la gravité du poëte qui travaille sous l'œil de la postérité. Cette vendication, ou plutôt cette consécration d'une noble et mâle figure poétique, tentera quelque jour, je l'espère, un critique enthousiaste et dévoué aux lettres.

J'ajouterai, comme dernier regret à exprimer, que quelques poëtes de ce temps-là, dont j'aurais aimé à parler ici, n'ont jamais réuni leurs œuvres en vers, et que les échantillons que j'ai rencontrés çà et là ne suffisaient point pour établir un jugement. Comment, par exemple, n'avons-nous pas un recueil des poésies d'Alexandre Dumas, qu'il serait intéressant ou tout au moins curieux de retrouver? (Voir dans les *Annales romantiques*, d'après les indications données dans le paragraphe précédent, *le Sylphe*, *les Ames*, *Mazraël*, *la Grande Chartreuse*). M. A. Dumas a écrit sur les marges de l'exemplaire de Ronsard donné par Sainte-Beuve à Victor Hugo, et à l'occasion du même événement qui a inspiré le sonnet de Fontaney, une longue pièce en vers libres dont on retrouvera un fragment dans le numéro de la *Correspondance littéraire* auquel j'ai déjà renvoyé. Même excuse au sujet de Jules de Saint-Félix, un vrai, sincère et élégant poëte, qui laissera deux charmants livres: *les Nuits romaines*, collection de très-fines études sur la littérature latine, et une belle et large étude antique : *Cléopâtre*.

RÉGNIER-DESTOURBET.

1830. ***Louisa, ou les Douleurs d'une fille de joie,*** **par l'abbé Tiberge. Paris, Delangle, 2 vol. in-18. Vignette de Tony-Johannot, gravée par Porret.**

Une note écrite sur le feuillet de garde, probablement par le meilleur ami de l'auteur, indique que l'auteur de

Louisa, Hippolyte Régnier-Destourbet, était né à Langres, et qu'il mourut à Paris en 1832.

Le livre est dédié à Jules Janin, qui, dans un article du *Musée de la caricature en France* (1), a parlé ainsi de l'œuvre et de l'auteur :

« *Histoire des douleurs d'une fille de joie!* C'est le titre d'un charmant petit volume, d'un style vif et triste, dont l'auteur est mort *il n'y a pas six mois* d'une maladie de langueur. Ce jeune homme, si vite oublié, et qui était poëte dans le fond de l'âme, s'appelait Régnier-Destourbet. Après avoir occupé suffisamment la renommée pendant deux ans, Régnier-Destourbet s'est éteint lentement, tout seul et rêvant encore un avenir vers lequel il tendait vainement ses mains desséchées par le mal. Qui songe à lui à présent, le pauvre jeune homme? Qui se rappelle ses folles bouffées de joie et ses longs accès de tristesse, et ses heures d'enthousiasme religieux et de dévotion catholique, apostolique et romaine? Hélas! personne ne pense à lui, plus personne en ce monde! Et moi-même, qui fus son ami, moi à qui il a dédié son premier roman, voilà qu'à présent je me prends à penser au livre et à l'auteur, à la vue de trois gravures du siècle passé!... (2) Regardez les trois planches, ce sont trois drames complets qui se tiennent par je ne sais quel lien de malheur et de vice. C'est la fille publique, et encore la fille publique de la dernière classe, qui est l'héroïne de ces trois romans dessinés et gravés avec tant de soin, et qui bien certainement ont été accueillis avec intérêt sous le roi Louis XV et sous son successeur; oui, c'est la fille de joie elle-même, dans toute sa

(1) *Musée de la caricature*, par J. Janin, Philarète Chasles, Le Roux de Lincy, Ch. Nodier, etc., etc., 1834-38, 2 vol. in-4o.

(2) *Désespoir des vestales poursuivies dans le sanctuaire*, — *Les vestales tondues*, — *Le départ des vestales*, publiés dans le *Musée de la caricature.*

faiblesse, dans toute sa misère, dans tout son abandon; cet être hideux qui vend l'amour tout fait au coin des rues le soir; en un mot, l'héroïne de mon pauvre et malade et insoucieux ami Régnier-Destourbet, qui l'a étudiée dans toutes ses misères et qui a raconté tous ses malheurs. Comme il nous l'a montrée venant de Neuilly dans Paris, la grande ville, fraîche encore, innocente encore, déjà toute préparée au vice, mais encore peu façonnée par le vice, conservant encore sur sa peau blanche et veloutée ce léger duvet de la pêche, signe certain d'une honnête sinon d'une douce origine. Puis, peu à peu, le pauvre Régnier a suivi sa Louisa, son héroïne, de cloaque en cloaque, d'impuretés en impuretés, de misères en misères: il nous l'a montrée honnie, battue, pillée, emprisonnée, emmenée à l'hôpital, au coin des rues, puis enfin, enfin, se brisant la tête contre la borne qui lui servait de comptoir. Et c'est avec raison qu'il a intitulé cela : *Les Douleurs d'une fille de joie!* Et quels horribles détails il a trouvés! Était-ce une réhabilitation? Était-ce une satire? Était-ce de la pitié pour le vice, ou bien était-ce de la colère *contre* le vice? Nul ne saurait le dire après avoir lu le livre. Ce n'était ni de la pitié, ni de la colère : c'était de l'histoire, l'*Histoire des douleurs d'une fille de joie!* »

M. Janin est revenu à parler de M. Régnier-Destourbet et de son livre (*Histoire de la littérature dramatique*, t. Ier), à propos des drames napoléoniens joués sur les différents théâtres de Paris dans les commencements du règne de Louis-Philippe. « Le Napoléon de l'Odéon, dit-il (celui d'Alexandre Dumas), avait été précédé de quelques jours par un autre Napoléon, en deux parties, joué par le vrai et légitime empereur de 1830 et années suivantes, Napoléon-Gobert; cette pièce était de M. Régnier-Destourbet; elle fut jouée pendant toute une année en présence d'une foule qui s'enivrait de la gloire et des larmes de son empereur. » Je citerai le passage jusqu'au bout, à cause de l'intérêt des détails biographiques, que ne détruisent pas quelques ré-

pétitions inévitables avec ce qui précède : « Ce nom nous rappelle un jeune homme qui n'était pas sans talent. *Il avait été magistrat;* il donna sa démission pour se livrer complétement à la vie et à l'exercice des lettres. Il vint du fond de sa province à Paris, apportant son tribut à la muse des petits livres, et, si je puis le dire ici, ce livre de Régnier-Destourbet, qui était dédié à l'auteur de *l'Ane mort et la Femme guillotinée,* était une copie de cet étrange livre, qui n'a guère porté que des fruits stériles. Le pauvre Régnier-Destourbet toucha donc à la coupe enivrante des rêveurs de profession; mais il s'en dégoûta bien vite, et son roman publié, son drame épuisé, *il se retira,* pauvre âme inquiète et malaisée, *au séminaire de Saint-Sulpice,* dans ce monde à part que gouvernait le sévère et tendre abbé Émeri, l'honneur des sulpiciens de ce siècle. Un jour de fête carillonnée, un jour de Pâques, à Saint-Sulpice, j'ai vu l'*abbé* Régnier-Destourbet qui servait d'acolyte au prêtre officiant, et si calme était son attitude, et si recueillie en Dieu son humble démarche, qu'il eût été impossible de reconnaître le brillant et éloquent semeur de paradoxes. Le pauvre homme espérait en vain que le joug de Saint-Sulpice lui serait doux et léger; il jeta sa robe aux orties, il rentra dans le monde, qui déjà ne le connaissait plus. Il mourut tout de suite, et sans que l'on ait su comment il est mort. C'est pourtant lui qui, le premier en France, a remis en lumière l'empereur Napoléon ! » Que le roman de Régnier-Destourbet fût une copie de Jules Janin, ou du moins que l'une eût inspiré l'autre, car raisonnablement le mot de copie est trop fort, c'était à ce qu'il paraît un bruit accrédité. Nous en avons un second témoin, c'est Théophile Gautier, dans une des pièces de son premier recueil de poésies, intitulée: *Un vers de Worsdworth.* Régnier-Destourbet avait pris pour épigraphe du premier chapitre de *Louisa* ou les *Douleurs d'une fille de joie* ce vers du poëte anglais :

Spires whose silent finger points to heaven.
(Clochers dont le doigt silencieux montre le ciel.)

L'auteur d'*Albertus* reprit le vers et en fit le texte d'une pièce en stances, commençant ainsi :

Je n'ai jamais rien lu de Wordsworth, le poëte,
Dont parle lord Byron d'un ton si plein de fiel,
Qu'un seul vers ; le voici, car je l'ai dans la tête :
— Clochers silencieux montrant du doigt le ciel.

Il servait d'épigraphe, et c'était bien étrange ! —
Au chapitre premier d'un roman, *Louisa*,
Les Douleurs d'une fille, œuvre toute de fange,
Qu'un pseudonyme auteur dans l'*Ane mort* puisa.

La *fange* est pour la rime : le pauvre Régnier-Destourbet, qui se flattait d'être lu par les dames de charité et les sœurs de Saint-Vincent de Paul, eût sans doute trouvé le coup un peu rude.

Le sujet du roman est certainement scabreux; mais l'auteur a si bien su se placer en dehors, il a jeté tant de fleurs virginales, tant de gazes nuptiales sur cette trame hideuse, il a été si savant dans l'opposition et dans le dérivatif, qu'il en a fait une histoire presque chaste; et, soyez tranquilles, si l'histoire eût été vraie, il ne l'aurait pas si bien contée : informez-vous là-dessus, chez les réalistes d'aujourd'hui. Copie ou imitation, peu importe, la peinture est bonne : le ton en est léger, doux, clair, presque gai à force de modération. C'est un récit plein d'horreur, mais où l'horrible ne dépasse jamais les teintes argentines de la mélancolie de Sterne racontant la mort de cet âne, qui, lui aussi, a inspiré l'*Ane mort*; preuve que les plus puissants originaux ont eu aussi leurs modèles. Régnier-Destourbet était une âme pure et calme; il savait parler, du même ton et sans rien parer, et de la fille des rues et des dames d'honneur. Somme toute, cette histoire de Louisa est un charmant roman, et qui mériterait d'être réimprimé.

De 1830 à 1832, Destourbet avait publié deux autres ro-

mans : *Un Bal chez Louis-Philippe* (par l'abbé Tiberge, auteur de *Louisa*), Paris, Dumont, 1831, 2 vol., roman anecdotique, où l'on peut étudier le républicain de la Restauration, sorte de prologue du Bousingot ; —et *Charles II, ou l'amant espagnol*, même éditeur, 1832 ; 4 vol., récit très-dramatique et très-attachant de l'histoire de cette infortunée Louise de France qui mourut de douleur et d'amour, les uns disent pour le Dauphin, les autres pour Louis XIV lui-même.

Avant de quitter cet écrivain aimable, gentil, fin, ingénieux et dont les mérites ont été trop vite outragés par un oubli injuste, je veux citer, pour l'intérêt des dates et des idées, quelques passages de la préface de son second roman, *le Bal sous Louis-Philippe*.

« Un livre et une romance s'achètent aujourd'hui, non pour le texte, mais pour les vignettes ; et M. Dumont qui ne veut pas me faire faire de vignettes ! Mon livre ne se vendra pas. Ah ! mon pauvre ami Delangle, où êtes-vous avec votre Tony Johannot qui dessinait si bien les folies du *Roi de Bohême !* Mon cher Delangle, vous qui m'avez si bien imprimé ma *Louisa*, qui eûtes l'esprit d'y ajouter le dessin d'une jolie femme, grâces vous soient rendues, à vous et à Tony Johannot... » — « Vous avez pris la peine d'écrire une œuvre touchante et vraie, le public ne vous en tiendra nul compte ; il s'en moquera, ou, ce qui est pis encore, il n'y donnera aucune attention. Mais qu'un beau matin vous vous avisiez d'écrire : « Bonjour, monsieur ; comment vous « portez-vous ? Avez-vous bien passé la nuit ? » Ah ! le beau roman, criera-t-on, que cela est touchant ! Jean-Jacques Rousseau et Châteaubriand n'ont rien de pareil. Et les femmes pleureront... — Moi qui ne mérite pas la justice de la postérité, et qui n'attends pas celle de mes contemporains, je n'écris que pour M. Dumont, l'honorable M. Dumont qui paye bien et comptant, qui change contre de l'or à l'effigie de la République, de l'Empereur ou du Roi les

chiffons de papier que mon père jetait au feu quand j'étais à Dijon, et dont aujourd'hui ma cuisinière ne voudrait pas pour envelopper le manche d'un gigot. Si M. Dumont me dit que j'ai de l'esprit, que m'importe ce que diront les gens auxquels je n'ai pas affaire ? C'est lui qui m'importe, et après lui mon caprice ; c'est lui qui m'inspire, c'est à lui que je veux plaire ! On m'accusera d'avoir fait un livre avec les cinquante-six journaux de la capitale ? M. Dumont l'a permis ; d'avoir pris l'impudence pour franchise et gaieté ? M. Dumont l'a permis ; d'avoir traité l'histoire par-dessous jambe ? M. Dumont l'a permis ! »

Régnier-Destourbet avait encore publié dans la *Revue de Paris* (t. XXX, 1831) une nouvelle, *Sophie*, petite anecdote vertueuse de huit pages qui est comme une contre-partie de *Manon Lescaut ;* et dans la même année, une histoire de la loterie en deux articles (t. XXX et XXXI).

Son drame de *Charlotte Corday*, joué après la révolution de juillet au Théâtre-Français, obtint un succès honorable. C'est l'événement vu par le côté domestique et intime. Mais le ton en paraîtrait aujourd'hui un peu pâle et, pour tout dire, quelque peu enfantin. Il y aurait aussi plus d'un compte à demander à l'auteur pour les libertés qu'il a prises avec l'histoire. Marat et son temps sont actuellement trop bien connus pour qu'on s'accommodât de ses amours avec une marquise. On trouve un compte rendu de cette représentation dans la *Revue de Paris*, 1831, t. XXVI, p. 72. — La pièce imprimée a paru chez Dumont et Barba, in-8° de 86 pages, avec *une paire de ciseaux* en fleuron.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

Paris.— Typ, de Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

1re ET 2e QUINZAINES D'OCTOBRE

Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique (suite et fin): Eusèbe de Salles, Philothée O'Neddy, Napol le Pyrénéen (Napoléon Peyrar), Emile Cabanon, Théophile de Ferrière.

Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque romantique

(Suite.)

EUSÈBE DE SALLES.

1832. — *Ali le Renard, ou la Conquête d'Alger*, roman historique, par Eusèbe de Salles, ancien élève à l'École royale des langues orientales, officier supérieur, interprète au quartier général de l'armée d'Afrique, auteur du *Diorama de Londres*, traducteur de lord Byron, etc., etc. Paris. Charles Gosselin, éditeur, im-

primerie de Crapelet, 2 volumes in-8°.—Deux vignettes de Tony Johannot, gravées par Porret.

1833. *Sakontala à Paris*, roman de mœurs contemporaines, par Eusèbe de Salles, auteur d'*Ali le Renard*. Librairie de Ch. Gosselin, imp. de Lachevardière, 1 vol. in-8°, vignette de Tellier, gravée par Brevière. — *Sakontala tombant évanouie au bal de l'Opéra*.

En relisant *Sakontala à Paris*, j'ai toujours été tenté de demander compte à l'esprit public, au temps, aux circonstances, de la fatalité qui régit les destinées des livres et de leurs auteurs. Un livre bien pensé et bien écrit, qui exprime une attitude, une physionomie, un *comportement* de la passion moderne; qui l'analyse et, après l'avoir analysé, le synthétise, le met en scène et en action dans le milieu le plus favorable à son développement extrême et logique ; qui crée et groupe autour de lui les incidents, les caractères les plus propres à aider à ce développement; un tel livre sombre dans l'oubli et roule sous les flots ténébreux, au-dessus desquels vogue et se balance en pleine lumière la médiocrité frivole et agile. Peut-être faut-il demander la raison de cette fatalité au titre même de l'ouvrage, qui n'a pourtant qu'attrait pour tout esprit curieux et sagace : ce nom de *Sakontala* aura effrayé la masse liseuse comme une menace d'exotisme et d'érudition, les deux choses dont les lecteurs de romans se détournent le plus volontiers. Le titre, indépendamment des raisons données par l'auteur, qui excipe de sa qualité d'orientaliste pour vouloir un personnage oriental dans toutes ses fictions, n'a cependant d'autre danger que d'indiquer clairement tout un côté du problème posé dans le livre ; quelles souffrances et quelles joies particulières un Parisien pourra-t-il trouver dans l'amour d'une Indienne ?

Sakontala serait Anglaise, ou Française même, que la position des deux amants n'en serait point changée; mais d'abord, comme le remarque l'auteur, une femme telle que Sakontala, malgré une éducation européenne, pouvait seule avoir gardé assez de naïveté et de « simplesse » pour sacrifier si facilement tout intérêt personnel et tout devoir à la passion; et ensuite, la mollesse orientale était peut-être nécessaire pour expliquer l'imprévoyance et le laisser-aller qui causent une partie des douleurs de Calixte.

Sakontala à Paris est un roman de l'école philosophique, comme *Adolphe* et comme *Valérie*. Il est du genre de ceux qu'on a appelés plus tard romans *sociaux*, ou d'analyse sociale. Au fond, la donnée est la même que dans le célèbre roman de Benjamin Constant : la satiété dans l'amour; mais l'œuvre est toute différente. Ainsi que le remarque l'auteur dans sa préface, *Adolphe* est moins un drame ou un récit qu'une méditation abstraite, et il regrette que l'illustre écrivain ait *dédaigné* (ce sont ses termes) « de répandre, dans un genre réputé frivole en son temps, tout le talent dont il a donné de si belles preuves comme publiciste et comme tribun. »

En dramatisant son récit, en le traitant en détail, en le personnalisant, M. Eusèbe de Salles avoue donc qu'il a espéré faire mieux que Benjamin Constant; et, malgré l'audace que suppose un tel aveu, j'avouerai moi-même que je crois qu'il a réussi. Dans le roman de Benjamin Constant, Adolphe échappe par son âge à toute responsabilité; il n'a pour contre-poids à sa passion que l'autorité d'un père, et l'on peut s'attendre à tout instant à voir la situation tranchée par un acte de cette autorité; Éléonore ne dépend aucunement de lui; il ne peut rien pour elle; elle ne veut rien de lui que son amour. Dans le roman de M. Eusèbe de Salles, Calixte de Saint-Tropez, indépendant et militaire, éprouvé par la guerre et par la persécution,

est un homme. Lady Jenny Sakontala Graham, en se donnant à lui, l'a constitué son protecteur et son tuteur; et l'abandon, l'*innocence* du caractère indien ont rendu plus rigoureux encore les devoirs de cette tutelle. Calixte est un Adolphe viril, grave, expérimenté, sans illusions, qui fait en pleine connaissance de cause le sacrifice de sa liberté et de ses ambitions. Les commencements de la liaison de Calixte et de Sakontala sont révélés sous forme d'introduction par une correspondance du jeune homme avec un de ses anciens compagnons d'armes, capitaine de hussards, vrai soudard, dont la crânerie soldatesque et la fatuité idiote font le plus absolu contraste avec la gravité sentimentale de son ami.

Calixte de Saint-Tropez, officier de l'armée impériale, s'est réfugié à Londres après 1815. C'est là que, pendant les loisirs inoccupés de la belle saison et dans le décor charmant des promenades qui environnent la ville, se forme, grandit, s'exalte la passion des deux amants. La passion de Calixte, d'abord tendre et languissante comme une convalescence, se fortifie bientôt de toute l'énergie de son caractère violent et de toute l'ardeur de la nature provençale. Ses révélations s'arrêtent toujours là où la confidence devient trop lourde pour l'oreille d'un lovelace de garnison. En 1817, Calixte a obtenu, par les démarches de quelques amis, la permission de rentrer en France; mais déjà il a pu, en jugeant sa maîtresse, envisager clairement l'avenir qui l'attend dans une union mal assortie. Calixte, homme à passions sérieuses et grave dans ses emportements, ne s'est point jeté étourdiment, comme Adolphe, et avec l'irréflexion de la jeunesse, dans une union illégitime. Aimé de Sakontala, il a voulu l'épouser pour rendre sa protection bien complète. A ses propositions de mariage, la veuve de lord Graham répond en lui faisant lire le testament par lequel son mari, l'un des chefs de l'administration anglaise dans les Indes, ne lui a laissé la

disposition de son immense fortune qu'à la condition qu'elle resterait veuve.

Sakontala se remariant est immédiatement dépouillée par sa fille et n'a plus rien à attendre que de sa générosité. Saint-Tropez, trop peu riche pour offrir à lady Graham un état sortable, a dû renoncer à un projet qui ne lui réserve, en compensation de son opulence perdue, que le partage de la médiocrité. Mais, en renonçant au titre d'époux, il a entendu en garder les devoirs; il s'est promis d'être le protecteur et le conseiller de Sakontala, l'administrateur de sa fortune, le tuteur de sa fille et l'économe de sa maison. Alors commence, à travers mille tracas, à travers des malentendus, des désaveux, des déboires sans nombre, la lutte d'un dévouement ferme, clairvoyant, assidu, contre la mollesse qui se dérobe, l'ineptie qui ne sait pas voir, la nonchalance qui trahit. Sakontala ne désole pas seulement Calixte par sa faiblesse et ses désordres, elle le blesse chaque jour plus intimement et avec de bien autres douleurs, par l'ignorance même de son dévouement et par l'inintelligence de sa tendresse.

Il aperçoit de jour en jour davantage, sous la grâce aimable et sous la naïveté qui l'ont charmé, la nullité d'esprit, la stupidité des femmes de l'Orient. Il rêve, auprès de Sakontala somnolente, à ces unions fortes et actives où les cœurs et les volontés se concertent, où les regards et les pensées se comprennent! Souvent, pendant les longues soirées silencieuses, il épie le réveil de cette âme engourdie. « Attentif, j'écoute... espérant surprendre son secret. — Une ère nouvelle serait-elle sur le point de commencer pour nous? Notre silence serait-il l'épreuve pythagoricienne? » La manière dont lady Graham conduit sa vie est déplorable. Sa maison n'est fréquentée que par des hommes et par des femmes compromis; des aventuriers de tout pays, de tout âge et de tout sexe tirent sur sa bourse, cro-

quent ses revenus et la font vivre dans la gêne et dans les dettes. Calixte entreprend de la débarrasser de ces parasites et se fait autant d'ennemis de ceux et de celles que la mollesse de son amie a protégés contre lui.

L'éducation de Rachel, fille de Sakontala, est abandonnée à une institutrice anglaise, romanesque et intrigante, qui favorise les prétentions d'un prétendu chevalier de Jérémie, soi-disant émigré et ruiné par la révolution de Saint-Domingue. M. de Jérémie, qui s'est fait communiquer, par l'institutrice, le testament de lord Graham, exerce sur Rachel les séductions d'un charmant visage, et s'applique à la compromettre pour contraindre Sakontala à la lui donner pour femme.

Instruit de ces menées, Calixte provoque le chevalier; ils se battent et Calixte reçoit une balle dans la poitrine. Mais Rachel, déjà séduite, a pris aussitôt en haine l'adversaire, l'ennemi de son amant. Elle est près de lui demander compte de cette intervention dans sa destinée et de cette autorité usurpée sur sa vie. Depuis longtemps Rachel a changé pour lui; les caresses qu'enfant, à Hamps-Stead, elle rendait à l'ami de sa mère, elle les refuse à présent à l'étranger dont la présence lui est suspecte.

Le soleil de l'Inde l'a faite précocement femme; la passion l'a faite femme clairvoyante. En l'écoutant, en la regardant parler, Calixte est un jour frappé comme d'une révélation de l'éclat de cette belle fleur indienne violemment épanouie, malgré la froideur du climat d'Occident. Il découvre avec épouvante qu'il aime Rachel, et avec terreur qu'elle l'a deviné. Rachel a tout compris, et le mépris de l'amant, de l'amant infidèle à sa mère, s'ajoute dans son sourire à l'horreur du censeur intéressé. Tant d'éléments de discorde et de malheur font explosion dans la même soirée. Calixte a conduit sa maîtresse au bal de

l'Opéra. Il l'y a conduite malgré lui et en cédant à un caprice auquel il a longtemps résisté. Une de ces femmes équivoques qu'il est parvenu à faire évincer du salon de lady Graham les a reconnus, insultés, poursuivis. Calixte et sa compagne deviennent les victimes de ces scandales communs au bal de l'Opéra, il y a quarante ans, lorsque la mode de l'intrigue y autorisait toute licence de paroles. Honnie, montrée au doigt, Sakontala s'évanouit; son ennemie, furieuse, profite du désordre pour lui enlever son masque, sous prétexte de la secourir. Ramenée chez elle accablée et à demi morte, lady Graham apprend que sa fille, profitant de son absence, s'est enfuie avec son amant. La faible raison de Sakontala succombe à tant de honte et de douleurs. A travers ce présent confus, plein d'angoisses, les images poétiques de son passé reparaissent. Lady Jenny Graham redevient Sakontala, la fille des bords du Gange, la veuve du nabab. Calixte la voit traîner au milieu de la chambre un lourd coffret qui contient tout l'appareil de deuil des veuves indiennes, répandre sur ses cheveux épars les cendres du foyer et approcher un tison enflammé d'un monceau d'étoffes disposé en lit funèbre. Elle psalmodie d'une voie délirante tantôt la prière des morts des Hindous, tantôt des passages de leurs livres sacrés. Calixte lui-même se transforme à cette lueur de délire rétrospectif et devient le serpent Addisechou, que Sakontala a recueilli chez elle pour se le rendre favorable et dont le venin l'a marquée pour l'enfer. Elle lui prédit d'une voix furieuse le supplice éternel des adultères et des inhospitaliers : « En présence de Moïssassous et de ses huit cent millions de démons, dans les profondeurs du Taptaschournuz, il serrera dans ses bras une statue de femme de fer brûlant. »

Un kakatoès, qui rappelle le choucas de Jean-Paul Richter, dans *Titan*, et le corbeau fatidique d'Edgar Poë, ajoute à l'étrangeté charmante de cette scène, en jetant à travers les déclamations de l'insensée des lambeaux de phrases

hindoustaniques, apprises pendant les leçons autrefois données par Sakontala à Calixte, et qui achèvent d'exalter sa démence, en se présentant comme des oracles. Cette scène de délire, plutôt que de folie, est une des plus saisissantes et des mieux traitées que la littérature romanesque ait inventées. — Au bout de quelques jours, délai voulu par le chevalier Jérémie pour constater l'enlèvement, Rachel Graham reparaît chez sa mère. Sakontala revient à elle-même en reconnaissant sa fille. La fuite des fugitifs est mise sur le compte d'une passion irrésistible et pardonnée; et Calixte voit avec désespoir s'accomplir ce mariage, tant combattu par lui, de la fille de son amie avec un misérable perdu de dettes et de débauches. « Mon destin est, dit-il, d'avoir toujours la souffrance la plus ignoble : prévenir le malheur, le craindre et le *causer* ; avoir, lorsqu'il arrive, les bras enchaînés, et se débattre dans l'impuissance. » C'est là, en quelque sorte, la *moralité*, la formule du roman.

Rachel et Jérémie mariés et installés chez leur mère, Calixte ne croit plus pouvoir se maintenir avec dignité dans la maison et se retire. Il sent d'ailleurs le cœur de Sakontala refroidi pour lui, par l'effet des insinuations perfides de Jérémie. Les suites de sa blessure, aggravée par une affection de poitrine qu'il a négligée, l'obligent bientôt à garder la chambre et le lit. Nous voyons alors reparaître, à titre de consolateur et de garde-malade, le capitaine de hussards des premiers chapitres. Les réflexions inouïes et les conseils outrecuidants de ce Sancho Pança héroïque font une opposition divertissante à la mélancolie des faits qui précèdent ; c'est la petite pièce après la grande ; le commentaire d'un fat et d'un butor sur le drame de la passion sincère. L'auteur a donné une autre preuve de sa souplesse dans l'épisode des infortunes de Rachel Graham après son mariage, racontées en traits vifs et nets, rapides, à la façon de Fiedling ou de Hogarth. Il semble que dans cette pein-

ture d'un faux amour d'une dupe et d'un escroc, il ait prétendu venger à pleine ironie les douleurs de l'amour véritable.

Rachel a quitté sa mère et est passée en Angleterre avec son mari. Maltraitée, ruinée, trahie, battue, elle est contrainte, après six mois de mariage, de plaider en séparation et de coucher avec son avocat pour l'intéresser à sa cause. — Saint-Tropez mourant n'a plus rien à donner à lady Graham que son nom. Le mariage est célébré *in extremis* à Paris, dans la chapelle de l'ambassade anglaise. L'espoir d'échapper à l'influence de la chute des feuilles dans un pays « où les feuilles ne tombent jamais, » le désir insensé de refaire une fortune à Sakontala, l'engagent à partir avec sa femme pour Calcutta. — Quelques mois après, le capitaine de hussards apprend que le navire *l'Asia*, qui portait les nouveaux époux, a péri en doublant le cap de Bonne-Espérance.

Je voudrais, par cette analyse, avoir suffisamment marqué les saillies principales de ce remarquable ouvrage pour en faire mesurer la profonde et vigoureuse contexture, et pour justifier ce que j'en ai dit en commençant. Je ne retire rien de ce que j'ai avancé. M. de Salles a abordé de front mille difficultés que Benjamin Constant avait éludées en plaçant son action dans un milieu social où les conséquences des actions humaines sont à peu près indifférentes, et en laissant son héros à un âge où les torts sont généralement excusables et réparables. Adolphe ne lutte que contre lui-même, ou plutôt il ne lutte pas : il subit, il souffre et il se plaint. Calixte lutte et agit : il lutte non-seulement contre lui-même, mais contre le monde et les difficultés de la vie, contre sa maîtresse et son entourage; il est vaincu, mais il tombe avec noblesse. Cette chute, d'ailleurs, était dans la logique du sujet. En un mot, le roman des *malheurs d'une union illégitime* étant à faire, Benjamin

Constant n'en a donné que les côtés les plus vagues ; M. Eusèbe de Salles l'a donné tout entier. Le style, dans *Sakontala à Paris*, est moins égal que dans *Adolphe*, mais il a, par moments, plus de fermeté et de relief; quelquefois commun, parfois aussi incorrect ou vague, il se relève, dans certains endroits, par des élans d'éloquence impétueuse et effarée; c'est le style sobre et contenu d'un philosophe plus préoccupé des idées que des formes, avec les éclairs de la passion. L'auteur a d'ailleurs montré son agilité et sa science d'écrivain dans les épisodes que j'ai cités. La scène du désespoir de Sakontala au retour du bal de l'Opéra n'a pas d'analogue dans *Adolphe*. Benjamin Constant surtout n'eût jamais osé risquer le perroquet. Que ceux qui trouveraient cette observation singulière réfléchissent à la difficulté d'introduire dans une scène pathétique un objet burlesque sans en atténuer la gravité. Une autre qualité qu'il faut porter au compte de M. Eusèbe de Salles, et sans laquelle, suivant nous, il n'y a pas de vrai romancier, c'est la puissance comique. Certains personnages, celui du capitaine de hussards, fat, bête, bon enfant, celui du médecin Lasinec (charge évidente du docteur Laënnec, l'inventeur du stéthoscope), le comique terrible des scènes conjugales entre Rachel et Jérémie, montrent chez l'auteur cette faculté double du rire et des larmes, qui dénonce le contemplateur. A la sincérité du ridicule chez le docteur et chez l'officier, comme à la réalité des idiosyncrasies orientales chez Sakontala, on devine un peintre compétent. Médecin, militaire, orientaliste, M. de Salles sait beaucoup de choses ; c'est une partie de sa force.

Le précédent roman de M. Eusèbe de Salles, *Ali le Renard ou la Conquête d'Alger*, fait plus que se dérober à l'analyse, il la défie. C'est une sorte de roman-panaroma où l'auteur, officier interprète à l'armée d'occupation, ainsi qu'il signe sur le titre, a dramatisé avec un talent remarquable les souvenirs de l'expédition et les notes de son journal. Les

esprits pratiques, qui sont actuellement en majorité, plus curieux de renseignements que sensibles aux efforts de l'art, pourront regretter que M. de Salles ait cru désirer aller plus loin que le simple exposé. Mais en 1832 les choses allaient tout autrement : c'était alors l'histoire, la statistique et la science qui avaient besoin du secours de la littérature, et l'auteur d'*Ali le Renard* a pu espérer plus de faveur de la forme romanesque donnée à son récit et à ses observations. Ce serait le contraire aujourd'hui. L'auteur donne d'ailleurs une autre raison de ce choix : c'est qu'ayant à juger des mesures, des intentions, des entreprises qui toutes n'ont pas son approbation, des personnes qui ne lui étaient pas également sympathiques, il a pensé que la forme impersonnelle du roman couvrirait davantage son impartialité.

Mêlés à des personnages imaginaires, les personnages réels échappent plus facilement au blâme et à la critique. Ils y échappent d'autant mieux que l'auteur, usant largement et jusqu'au bout de la liberté qu'il s'était donnée, les a tous baptisés. Toutefois un lecteur contemporain des faits reconnaîtra sans trop de peine, sous le masque du pseudonyme, non-seulement les généraux en chef de Bourmont, Berthezène, etc., mais jusqu'aux artistes et aux écrivains attachés à l'expédition : Merle, Isabey, Gudin et quelques autres. A la distance où nous sommes aujourd'hui des événements, le livre de M. Eusèbe de Salles a tout l'attrait d'une chronique romancisée et pittoresque. On y saisit toutes vives les impressions premières de notre armée sur la terre d'Afrique. On y surprend à sa source et dans ses causes le périlleux antagonisme des administrations militaires et civiles. A travers une multitude d'accidents, d'anecdotes, d'épisodes imaginés par le narrateur pour attirer l'attention sur tel ou tel détail, se détachent comme lignes principales les événements capitaux de la conquête, la prise de la Casbah, la trahison du bey de Titery, et enfin la

commotion produite dans l'armée par la nouvelle de la révolution de juillet. Le sentiment du comique, que j'ai déjà reconnu à l'auteur de *Sakontala*, se manifeste dès ce premier ouvrage par deux ou trois physionomies amusantes de soldats et d'administrateurs. En somme, lecture très-agréable, et qui, l'on s'en convainc à l'accent sincère de l'auteur et à la finesse de ses observations, peut encore beaucoup apprendre, après les traités *ex professo* des touristes politiques et des économistes.

Le *Dictionnaire des Contemporains* du sieur Vapereau donne une assez nombreuse liste de divers ouvrages de M. de Salles sur la médecine, l'ethnographie, etc., entre autres une *Histoire des sciences médicales* et une *Vie de Mahomet*. Par un hasard assez étonnant, *Sakontala* ne figure point sur cette liste, où se trouve cependant *Ali le Renard*. L'auteur aura-t-il regretté ce roman, que nous voudrions voir réimprimer comme une des productions les plus remarquables de la littérature contemporaine?

Un autre roman, *l'Anévrisme ou le Devoir*, annoncé sur les couvertures de *Sakontala*, n'a point paru.

On apprend, dans la même biographie, que le comte François Eusèbe de Salles, né à Marseille en 1799, étudia la médecine à Montpellier, et qu'au retour de plusieurs voyages en Égypte, en Syrie et en Algérie, il a été nommé, en 1838, dans sa ville natale, professeur de langue et de littérature arabes, place qu'il remplit encore aujourd'hui.

PHILOTHÉE O'NEDDY.

Feu et Flamme, par Philothée O'Neddy; Paris, librairie orientale de Dondey-Dupré, 1833, in-8°; imprimerie de Prosper Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, au Marais.

Frontispice eau-forte de C. Nanteuil : — groupes de femmes et d'anges, reliés entre eux par des arabesques encadrant un cartouche estampé sur lequel le titre est inscrit. *Signé* : Célestin Nanteuil, 1833. — Dix *Nuits* et six *Fragments* en vers, précédés d'une préface en prose. Les épigraphes sont tirées des œuvres de Pétrus Borel, Théophile Gautier, Alphonse Brot, Victor Escousse, et principalement des œuvres inédites de *Théophile Dondey*.

Pour paraître dans le courant de l'année prochaine :

— *Entre chien et loup*, roman, 1 vol. in-8°.

— *La Lame et le Fourreau*, roman poétique, in-8°.

Ce livre, où l'on consomme considérablement de punch et d'opium, est un des plus rares de la série romantique. La signature, Philothée O'Neddy, est l'anagramme de Théophile Dondey, nom qui se trouve au bas de quelques-unes des épigraphes du volume. Théophile Dondey était le neveu ou le cousin de Prosper Dondey-Dupré, l'imprimeur

de l'ouvrage, et qui fit les choses en parent, car l'exécution matérielle est d'une beauté remarquable : le frontispice de C. Nanteuil est un des meilleurs et des plus heureux de cet artiste.

L'auteur de *Feu et Flamme* appartient au romantisme bousingot. Pétrus Borel, le chef de l'école, le nomme parmi les membres de sa camaraderie, Alphonse Brot, Auguste Mac, Keat, Napoléon Thomas, Vigneron, Joseph Bouchardy (*graveur au cœur de salpêtre*), Théophile Gautier, Gérard, etc., etc. Les *Mosaïques*, par Philothée O'Neddy, sont annoncées sur la couverture de la première édition des *Rhapsodies* (Levavasseur, 1832). Seulement, Philothée (il avait dû inverser ainsi son nom pour se distinguer de Théophile Gautier), qui n'était qu'un enfant de chœur dans la synagogue, outre naturellement les allures et le langage des grands rabbins. Son livre est précieux comme une caricature par l'exagération.

A quiconque voudrait aujourd'hui se renseigner sur l'idéal de la jeunesse française en l'an de grâce 1833, savoir ce que l'on prétendait être en ce temps-là, au prix de quels excès sans limite on était résolu à fuir la platitude et le commun, il suffirait de lire la première pièce du *Pandæmonium*,—première Nuit,— et de prendre là, sur le fait, les aspirations des jeunes hommes au front *capace*, au teint *mat*, au sang *léonin*, qui festoient dans le *sombre* atelier de Jehan le statuaire.

— Que veulent-ils, ces incendiaires et ces forbans ? A qui s'adresse la menace de leurs bras musculeux et de leurs poings toujours fermés ? Ils hurlent, ils tempêtent, ils sacrent, ils blasphèment ; les poëtes vocifèrent, les peintres écument, les architectes lèvent le pic, les sculpteurs brandissent le marteau. On croirait assister à une séance du tribunal de la Saint-Vehme, conspirant la mort des rois et la

ruine de l'État; et, à les entendre fulminer contre le *mensonge social*, contre l'impureté du mariage et organiser la croisade contre les institutions civiles et politiques, quelque révolutionnaire de nos jours serait peut-être tenté de les prendre pour les précurseurs du socialisme.

Mais il faut y prendre garde, Pétrus Borel et ses amis auraient eu horreur d'une organisation sociale basée sur le travail manuel et que ne dominerait point le culte de la poésie et des arts. La société qu'ils voulaient démolir, c'était la société boutiquière et maltôtière, non pas même la bourgeoisie, mais le bourgeoisisme, l'autocratie des *chiffreurs*, pour employer un mot qui revient souvent dans les vers de notre O'Neddy. Au fond, la forme du gouvernement leur importait médiocrement, et quant à l'économie politique, c'était bien vraiment le cadet de leurs soucis. Le catéchisme bousingot, tel qu'il est exposé dans la préface de Philothée, n'est pas bien rigoureusement défini; mais le dogme fondamental s'en dégage çà et là dans ses vers assez formellement pour ne laisser aucun doute, tantôt par des vœux délirants, comme dans cette strophe :

Amour, enthousiasme, étude, poésie !
C'est là qu'en votre extase, océan d'ambroisie,
Se noiraient nos âmes de feu !
C'est là que je saurais, fort d'un génie étrange,
Dans la création d'un bonheur sans mélange,
ÊTRE PLUS ARTISTE QUE DIEU !!!

(III[e] NUIT, *Rodomontade*.)

tantôt par des formules plus précises, comme dans ce passage de la première Nuit :

Longtemps, à deux genoux, le populaire effroi
A dit : Laissons passer la justice du roi !

Ensuite on a crié et l'on crie encore : — Place !
La justice du peuple et de la raison passe ! —
Est-ce qu'épris enfin d'un plus sublime amour,
L'homme régénéré ne crîra pas un jour : —
Devant l'art-dieu, que tout pouvoir s'anéantisse,
Le POËTE s'en vient : PLACE POUR SA JUSTICE ?

Place à la justice du poëte ! Inclinez-vous devant la divinité de l'art ! Voilà donc quel était le *Montjoye et Saint-Denis!* des bousingots, c'était là leur *Marseillaise* et leur *Carmagnole*, et l'on conviendra que rien ne ressemble moins à la *Déclaration des droits de l'homme* et au *Discours sur l'Être suprême.* Charles Baudelaire a remarqué fort justement que « si la restauration s'était régulièrement développée dans la gloire, le romantisme ne se serait pas séparé de la royauté, et que cette secte nouvelle, qui professait un égal mépris pour l'opposition politique modérée, pour la peinture de Delaroche ou la poésie de Delavigne, et pour le roi qui présidait au développement du *juste milieu*, n'aurait pas trouvé de raisons d'exister.

Le bousingotisme ne fut qu'une diversion du romantisme. L'amour des jeunes têtes d'alors allait tout à la poésie et à l'art. La révolution de juillet les força de penser à la politique ; elles refirent la politique à leur image et voulurent parler romantisme à propos du roi et des chambres. Après juillet d'ailleurs la jeunesse littéraire retrouvait au pouvoir son éternel ennemi, le bourgeois ; le bourgeois pair de France, député et officier de la garde nationale, et plus que jamais voltairien, classique, ami de la tragédie. Parmi les pairs et les députés nouveaux se retrouvaient la plupart des signataires de la fameuse pétition au roi contre *Hernani*. Toute le reste, c'était la masse triomphante de ce

(1) Article sur Pétrus Borel ; *Revue fantaisiste* du 15 juillet 1861.

parti myope, louche, sourd, cagneux et ladre, juste comme les balances d'un épicier, modéré comme l'impuissance, ennemi de toute exaltation et de toute grandeur, ignorant tout et ne comprenant rien, ne voulant rien apprendre ni rien comprendre, et par-dessus tout fier de son ignorance et de sa sottise; fanfaron de liberté dans les temps de calme, fanfaron d'autorité au jour de péril, préparant les révolutions pour les combattre, et qui s'est décoré *lui-même* d'une appellation équivoque et louche comme lui-même : le *centre gauche*. — Entre les romantiques et ces gens-là, c'était, au lendemain de juillet, la même guerre qui continuait sur un autre terrain, et ils se firent adversaires politiques, parce que leur éternel ennemi était devenu pouvoir; mais, au fond, on peut le dire, toute leur politique tenait dans le fameux sonnet de *l'Éléphant*, de Théophile Gautier. On peut au moins l'assurer après la préface de Théophile O'Neddy :

« Chaque jour, nombre de jeunes gens à convictions pa-
« triotiques viennent à s'apercevoir que si l'œuvre politique
« a une nature de Caliban, il faut directement s'en prendre
« à l'œuvre sociale, sa mère; *alors ils mettent bas le fana-*
« *tisme républicain* et accourent s'enrôler dans les pha-
« langes de notre Babel... Certes, quoique naissante, elle
« est déjà bien miraculeuse et bien grandiose, cette Babel!
« Sa ceinture de murailles enserre déjà des myriades de
« stades. La sublimité de ses tours crève déjà les nues les
« plus lointaines. A elle seule, elle a déjà plus d'arabes-
« ques et de statues que toutes les cathédrales du moyen
« âge ensemble. *La poésie possède enfin une cité, un royaume,*
« où elle peut déployer à l'aise ses deux natures : sa nature
« humaine, qui est l'art; sa nature divine, qui est la pas-
« sion... Ouvriers musculeux et forts, gardez-vous de re-
« pousser ma faible coopération; jamais vous n'aurez assez
« de bras pour l'érection d'une si grande œuvre! Et peut-
« être ne suis-je pas tout à fait indigne d'être nommé votre

« frère. — Comme vous, je méprise de toute la hauteur de « mon âme l'ordre social et surtout l'ordre politique, *qui en* « *est l'excrément*; comme vous, je me moque des ancien- « nistes et de l'Académie; comme vous, je me pose incré- « dule et froid devant la magniloquence et les oripeaux des « religions de la terre; comme vous, je n'ai de pieux élan- « cements que vers la poésie, *cette sœur jumelle de Dieu*, « qui départ au monde physique la lumière, l'harmonie et « les parfums, au monde moral l'amour, l'intelligence et « la volonté. »

Une revue du temps, économique et sociale, la *Revue encyclopédique*, dirigée par MM. H. Carnot et Pierre Leroux, rendit compte de *Feu et Flamme*, et ne manqua pas à tancer vertement ce détachement de la politique et de l'humanité. « Nous avons souvent eu l'occasion, dit l'article (signé T.), de nous élever contre les vaines et dangereuses idées répandues dans ces derniers temps au sujet de la poésie; nous nous sommes plaints de l'immoralité de cet art sans but et de l'absurdité de cette idolâtrie exclusive de la forme, etc. » Le même numéro contient un article très-curieux de M. Hippolyte Fortoul, un article de fond, où l'on peut juger les doctrines littéraires de l'école humanitaire et philosophique. C'est un véritable article d'opposition contre le romantisme triomphant et Victor Hugo régnant; c'est là que l'école du style et des images, la théorie de *l'art pour l'art*, l'idolâtrie de la forme, sont impitoyablement immolées à l'école des *penseurs* et des prophètes, et à la théorie du progrès! A travers mille théories pédantesques, arbitraires, abstruses, tortionnaires et hargneuses, où l'on apprend, à travers un commentaire tantôt historique, tantôt prophétique, que le roman est une arme d'opposition et le drame une formule sociale; que Byron et Walter Scott « sont venus incarner en France le dualisme d'idées de la Restauration, l'un par la négation du passé, l'autre par l'affirmation; » dualisme que l'auteur de l'ar-

ticle retrouve dans toutes les œuvres éminentes de l'époque, depuis le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, « où le héros représente Walter Scott, et le fils de Laubardemont, lord Byron; jusqu'à la *Marion Delorme* de Victor Hugo, où Didier procède de Byron, et Saverny de Walter Scott; » que « l'amour est un fait éminemment social, » etc., etc. La sympathie du critique et de son école se manifeste par le choix des noms qu'il met en opposition : d'un côté, Victor Hugo et Mérimée : Victor Hugo, le poëte du monde extérieur, un païen *sauvage* et irréligieux; Mérimée, un civilisé, un athée de salon; de l'autre, Sénancourt, Joseph Delorme, George Sand et Alfred de Musset : Obermann, « un émigré, homme d'intelligence et de *progrès*; » Lélia, « la dualité de *l'esprit* et de la *chair*; » Jacques, Rolla, « don Juan dans l'alcôve d'une prostituée,.. *moins poétique, mais plus vrai*; » Joseph Delorme, qui, quelque jour, déchirant son suaire, sortira de sa tombe « *onctueux tribun de liberté et d'avenir!* »

Le dilemme est facile à poser : l'auteur de l'article est ou un sectaire revendiquant pour l'honneur de sa secte les écrivains plus ou moins contingents à ses doctrines; ou bien il est un philosophe immolant, par amour du métier, l'art d'écrire à la philosophie. Je n'ai jamais vu que des théories vagues et contestables fussent plus importantes qu'un art précis et éternel. M. Fortoul, ainsi que ses adhérents, méconnaît la fonction du romantisme, qui fut la reconstitution, la création de la langue poétique et du style littéraire au dix-neuvième siècle. Il donne pour ancêtres à sa doctrine : Abailard, Montaigne, Descartes et Voltaire; ce qui revient à dire que tous les écrivains qui ont été *de leur temps* sont de la même famille et ont les mêmes traditions. Le raisonnement ne me paraît pas rigoureux, et il y aurait trop de choses à répondre. Mais que deviendrait la succession de Voltaire entre les mains de Joseph Delorme, le tribun *onctueux* de liberté et d'avenir? En quoi

Lélia et Rolla sont-ils cartésiens ? En quoi Obermann, l'émigré, procède-t-il d'Abailard ?

Le pis est que M. Fortoul, si impitoyable pour les images et pour le style *visible*, n'est ni moins lyrique ni moins imagé que ceux qu'il foudroie. Toutes les fois qu'il quitte l'analyse pour l'exposition, il se met à vaticiner comme un chantre et à rutiler comme un paon : Exemples :

« Suspendez un moment votre marche triomphale, ô poëte ! avant (que) d'entrer au Capitole, arrêtez-vous sur le forum... »

« Ne parlez pas du vieil Isaïe ; voici des miracles nouveaux ; ne parlez plus des magnifiques murmures de l'Océan : l'esprit du peuple fait plus de bruit que les vents du ciel ; le flot du peuple est plus majestueux que celui de la mer !

« Si le peuple en venant (chez vous) ne dit pas : Ceci est ma maison, votre édifice s'abîmera !... et vous qui vous êtes réservé le soin d'orner les boudoirs de nos femmes et d'apprendre une langue polie et chaste à leurs adorateurs, que deviendront votre peine et votre gloire, lorsque *nos femmes* quitteront leurs boudoirs pour *nous* accompagner sur la place publique ; lorsqu'elles camperont avec nous sous les murs des villes à conquérir ; lorsqu'elles monteront sur nos chariots, pour nous suivre et nous exciter au combat ? » Ce n'est pas là certes le style de Montaigne, ni de Descartes, ni encore moins celui de Voltaire. M. Fortoul ajoute : « La prophétie est aujourd'hui la nécessité de toute grande poésie. » Ce n'est pas lui certes qui a été prophète !

Le vent de février 1848 a soufflé sur ces apocalypses. On en est revenu à croire que le bon écrivain est celui

qui écrit bien, et le bon poëte celui qui fait bien les vers. Les romantiques n'ont jamais prétendu autre chose.

L'article signé *T.* de la *Revue encyclopédique* (1) a accordé huit pages de citation à O'Neddy. Je serai moins généreux. Je ne saurais, cependant, sans mauvaise grâce, après cette longue audience donnée chez lui à un étranger, marchander à un poëte quelques moments d'attention. J'analyserai donc, en en donnant quelques extraits, comme spécimen de la manière de l'auteur, la première pièce du recueil, celle-là même que le rédacteur de la *Revue encyclopédique* trouve la plus caractéristique et la plus scandaleuse pour sa conscience de patriote et de philosophe progressiste ; elle est intitulée *Pandæmonium*.

— Il y a punch et raout dans l'atelier de Jehan, le statuaire. Jehan, le statuaire, reçoit ses amis. C'est Reblo, le poëte, don José, le duelliste, Noël, l'architecte, etc. Les architectes ont joué un grand rôle dans le bousingotisme. Il y avait déjà M. Jules Vabre, des *Rhapsodies*.

De bonne foi, Jules Vabre...

l'auteur inédit du traité de l'*Incommodité des commodes* ; Robelin, le gothique convaincu des soirées de la mère Saguet. Vigneron, un autre bousingot, avait été maçon, et l'on m'a assuré que Pétrus Borel lui-même avait manié l'équerre. On pourrait s'étonner de l'intrusion d'une profession aussi pacifique, de gens qui travaillent patiemment, proprement, avec des crayons et de la mie de pain, dans ces turbulents conventicules. Mais l'architecture a eu son importance dans la révolution romantique ; on l'y avait intronisée de par le symbole et de par l'histoire : *Ceci tuera cela.* Le livre avait

(1) Tome LIX, août 1833.

tué l'architecture; il s'agissait de la ressusciter avec de nouveaux symboles. Le catéchisme avait tué l'architecture catholique; on prétendait créer l'architecture sociale : l'architecte, mécontent et homme d'avenir, trouvait donc naurellement sa place dans la Convention des Arts.

Revenons à Philothée et à ses amis. — On fume et l'on boit du punch.

Vingt jeunes hommes, tous artistes dans le cœur,
La pipe ou le cigare aux lèvres, l'air moqueur,
Le temporal orné du bonnet de Phrygie,
En barbe jeune-France, en costume *d'orgie*,
Sont pachalesquement jetés sur un amas
De coussins dont maint siècle a troué le damas.
— Et le sombre atelier n'a pour tout éclairage
Que la gerbe du punch, spiritueux mirage!

Voilà donc le signalement du jeune-France : bonnet rouge sur la tête, longue barbe, pipe ou cigare à la bouche, pose pachalesque : quant au *costume d'orgie*, il nous faut payer d'imagination.

... A travers les anneaux du groupe des viveurs,
Glissent quelques rayons vagues, douteux, rêveurs,
Qui s'en vont détacher des ombres fantastiques
Le spectre vacillant des objets artistiques, etc., etc.
.... Si le tissu moiré du nuage odorant
Que la fumée élève était plus transparent,
Vous pourriez avec moi, de ces pâles figures,
Explorer à loisir les généreux augures,
Le développement capace de ces fronts,
Les rudes cavités de ces yeux de démons,

Ces lèvres où l'orgueil frémit, ces épidermes
Qu'un sang de lion revêt de tons riches et fermes.
Tout chez eux puissamment concourt à proclamer
Qu'ils portent dans leurs seins des cœurs prompts à [s'armer
De haine virulente ou de pitié morose
Contre la bourgeoisie, et le code, et la prose;
Des cœurs ne dépensant leur exaltation
Que pour deux vérités : l'art et la passion!..:
Quand on vit que du punch s'éteignait le phosphore,
Mainte coupe d'argent, maint verre, mainte amphore,
Ainsi qu'une flottille, au sein du bol profond,
Par un faisceau de bras furent coulés à fond.
Rivaux des templiers du siècle des croisades,
Nos convives joyeux burent force rasade.
Chaque cerveau s'emplit de tumulte, et les voix
Prirent superbement la parole à la fois.
... Vrai Dieu! quels insensés dialogues...

Et, pour peindre le tumulte, l'incohérence, la lutte bruyante de ces paroles se croisant et se heurtant dans un crescendo d'enthousiasme, le poëte imagine la comparaison que voici :

... Représentez-vous une ville espagnole
Qu'un tremblement de terre épouvante et désole. —
Les balcons, les boudoirs des palais disloqués
S'en vont avec fracas tomber entre-choqués
Avec tous leurs parfums, toutes leurs armoiries,
Dans les hideux égouts, les infectes voiries.
Les monuments chrétiens, les dômes surdorés,
Leurs flèches de granit, leurs vitraux diaprés,
S'en vont rouler parmi les immondes masures
Du noir quartier des Juifs, sale tripot d'usure.
Une procession de chastes capucins
Veut sortir, pour combattre avec des hymnes saints

La rage du fléau : le fléau sarcastique
Vous l'enlève et la pousse en un lieu peu mystique,
Où des filles de joie et d'ignobles truands
Festinent, de débauche et d'ivresse béants.
D'abomination, d'horreur, tout s'enveloppe :
En un mot l'on dirait un kaléidoscope
Immense, monstrueux, que l'exterminateur
Fait tourner dans ses mains de mystificateur. —
Eh bien, dans leurs discours c'était même anarchie !
Les plus divins élans de morale énergie,
Les extases de gloire et d'immortalité,
Les vœux pour la patrie et pour la liberté
Se noyaient, s'abîmaient dans le rire et le spasme
D'un scepticisme nu, tout lépré de sarcasme.
De beaux rêves d'amour, qu'eût enviés Platon,
Trempaient leurs ailes d'ange au sordide limon
D'un cynisme plus laid, plus vil en ses huées
Qu'un hôpital de fous et de prostituées.
Coq-à-l'âne, rébus, sornettes, calembours,
. . . .
Se ruaient à travers les plus graves colloques,
Et vous les flagellaient de plates équivoques.
Enfin, c'était du siècle un fidèle reflet,
Un *pandæmonium* bien riche et bien complet.

Un des assistants se lève au milieu du vacarme, et d'une voix vibrante récite une ballade de Victor Hugo, la *Danse du Sabbat* peut-être, ou le *Pas d'armes du roi Jean*. Bientôt une *odeur magique de moyen âge* se répand et circule dans l'atmosphère; les panoplies tressaillent sur les murailles; les chevalets s'ébranlent, les maquettes sautent sur les selles. — *O les anciens jours!* s'écrie Reblo, *les anciens jours!* Et il déroule une longue tirade à l'honneur de l'heureux temps des superstitions et des aventures pleines de hardiesse, où le drame, les terreurs et les fantômes venaient chercher le poëte, où l'amour était un danger, et où les combats et

les rencontres, les surprises surgissaient sous les pas de quiconque

Avait des flots de lave dans le sang,
Du vampirisme à l'œil, des volontés au flanc !

. . . .

.... Avoir des aventures
Oh ! c'est le paradis pour les fortes natures !...

Après Reblo,

Un visage moresque
Leva tranquillement sa pâleur pittoresque,
Et, faisant osciller son regard de maudit
Sur le conventicule, avec douleur il dit...

Ce qu'il dit, c'est que dans des temps aussi banals que ceux-ci, toute camaraderie des grands cœurs est ridicule : ce n'est plus qu'au désert qu'on peut rugir librement ! A quoi bon nous bander désormais et lutter contre une société qui n'a pour nous répondre que les sergents de ville et l'échafaud ?

Si, me jugeant très-digne, au fond de ma fierté,
De marcher en dehors de la société,
Je plonge sans combat ma dague vengeresse
Au cou de l'insulteur de ma dame et maîtresse,
Les sots, les vertueux, les niais m'appelleront
Chacal... Tous, d'une voix, ils me décerneront
Les honneurs de la Grève ; et si les camarades
Veulent pour mon salut faire des algarades,
Bourgeois, sergents de ville et valets de bourreau
Avec moi les cloûront au banc du tombereau.

Malice de l'enfer!... A nous la guillotine!
A nous, qu'aux œuvres d'art notre sang prédestine!...
A nous qui n'adorons rien que la trinité
De l'amour, de la gloire et de la liberté!...
Ciel et terre!... Est-ce que les âmes de poëte
N'auront pas quelque jour leur vengeance complète?...
. . . .

A son tour, *l'architecte* Noël porte son toast... à *l'Adultère!*

... Battons le mariage en brèche! Osons prouver
Que ce trafic impur ne tend qu'à dépraver
L'intellect et le sens; qu'il glace et pétrifie
Tout ce qui lustre, adorne, accidente la vie.
Je sais bien que déjà plusieurs cerveaux d'airain,
S'emmantelant aussi d'un mépris souverain
Pour les vils préjugés de la foule insensée,
Se sont faits avant nous brigands de la pensée.
Mais, parmi la forêt des vénéneux roseaux
Que l'étang social couronne de ses eaux,
C'est à peine s'ils ont détruit une couleuvre.
Il serait glorieux de parachever l'œuvre,
Et de faire surgir du fond de ce marais
Une île de parfums et de platanes frais.

La dernière motion est faite par don José, qui, « l'œil enflammé et l'organe en délire, » propose à ses frères une sorte d'assurance mutuelle pour le duel, qui doit avoir pour effet l'extinction finale de la bourgeoisie.

Pendant que don José parlait, un râlement
Sympathique et flatteur circulait sourdement

Dans l'assemblée; et quand ses paroles cessèrent,
Les acclamations partirent...
Et jusques au matin les damnés jeune-France
Nagèrent dans un flux d'indicible démence,
Echangeant leurs poignards, promettant de percer
L'abdomen des chiffreurs, jurant de dépenser
Leur âme à guerroyer contre le siècle aride.
Tous, les crins vagabonds, l'œil sauvage et torride,
Pareils à des chevaux sans mors ni cavalier,
Tous, hurlant et dansant dans le fauve atelier,
Ainsi que des pensers d'audace et d'ironie
Dans le crâne orageux d'un homme de génie!...

C'est sans doute au sortir d'une scène pareille que Théophile Gautier imagina la fameuse *Orgie des jeune-France*, où balzaciens, flambarts et janinistes exécutent, le livre à la main, les programmes divers de la *Salamandre*, de *Barnave* et de la *Peau de chagrin*. Seulement là où le malin poëte apercevait la caricature dans l'effort trop tendu, d'autres moins avisés, brutaux, candides, trouvaient un idéal à leur mesure et s'y ancraient résolûment. On sait ce que durèrent les modes de déclamations furibondes, de malédictions artistiques et de toilettes cyniques arborées comme défi au bourgeois. Pétrus Borel tira de ces théories un système qu'il appela lycanthropie. Celui-là peut-être était le seul sincère. Où sont-ils aujourd'hui les *cousins* du poignard, les fidèles de la confrérie du Bousingot? Cherchez Auguste Mac Keat dans M. Auguste Maquet, Alphonse Brot dans ses romans lunaires, et Bouchardy *au cœur de salpêtre* dans les mélodrames de la Gaîté! Ils valaient mieux dans leur bon temps. — Ils ont marqué la borne extrême en deçà de laquelle les sages ont passé, et dans ces haines excessives du vulgaire et du banal, s'il entrait beaucoup de ridicule, il n'entrait du moins rien de vil. Ces gens-là n'ont jamais parlé d'argent, ni d'affaires, ni de *position*.

Quant à Philothée-Théophile Dondey, la part faite des outrances exigées par les statuts de la confrérie, ce n'était rien de moins qu'un poëte sans valeur. Il avait la couleur, le mouvement (on en a pu juger dans la comparaison de la peste), et ses incorrections étaient au moins des audaces. Théophile Gautier, qui l'a connu et bien jugé, nous disait de lui qu'il était un « forgeur d'alexandrins. » Cela est vrai : son vers ferme et vigoureux le prédestinait à la satire ou au théâtre. Charles Monselet croit le reconnaître dans M. Th. Dondey de Santeny, auteur de deux nouvelles, l'*Anneau de Salomon* et le *Lazare de l'amour*, publiées celle-ci dans la *Patrie*, celle-là dans la collection de l'imprimeur Boulé. M. Monselet (V. *Lorgnette littéraire*, 1857) cite, comme extrait du *Lazare de l'amour*, un sonnet qui rappelle en effet le ton et la manière de l'auteur de *Feu et Flamme*.

NAPOL LE PYRÉNÉEN

(NAPOLÉON PEYRAT)

Si vous trouvez sur les quais un petit et mince volume à couverture jaune portant pour titre sur le plat Bibliothèque populaire, et sur le dos Poetes français 1re *partie*, achetez-le, — d'abord pour retrouver dans ce choix très-bien fait la fleur de la poésie française en l'an 1833; ensuite et surtout parce que ce mince volume, ou plutôt cette livraison contient ce dont un amateur de poésie et un curieux de raretés doit être le plus friand, — l'unique chef-d'œuvre d'un poëte inconnu, et d'un poëte qui n'en fera plus par la meilleure raison qu'on puisse avoir de ne rien faire, parce qu'il est mort. La chose s'appelle *Roland*; elle est signée, *Napol le Pyrénéen*.

C'est la seule fois, si je ne me trompe, que ce nom ait été signé au bas d'une œuvre littéraire; car je ne compte pas la chanson, *à Béranger*, insérée dans la seconde partie du recueil, et qui n'est qu'un parfait postiche de la manière du maître à qui elle est adressée.

Cette ode et cette chanson, c'est donc là tout l'effort, l'alpha et l'oméga, l'envers et l'endroit du génie de celui



qui signa *Napol le Pyrénéen*, et dont il y a seulement quelques jours on ignorait encore le vrai nom.

Il nous a enfin été révélé, ce nom, au mois de juillet dernier, par M. Paul Boiteau, dans un article de la *Revue de l'instruction publique*, où nous avons appris que l'auteur de *Roland* était M. Napoléon Peyrat, pasteur protestant, ancien ami de Béranger et de Lamennais, et qui vient de publier un volume de souvenirs sur ces deux illustres amis. M. Boiteau ne nous donne que peu de détails sur la vie du poëte, qui s'est tu de bonne heure dans la solitude et dans l'exercice du ministère évangélique. Nous savons cependant, grâce à lui, que *Napol le Pyrénéen* vit encore dans un village avoisinant Saint-Germain ; que, venu tout jeune à Paris au lendemain de la révolution de juillet, il essaya d'abord de se faire journaliste et dut ensuite se vouer à l'enseignement particulier. Il fit sa première *éducation* dans la famille de M. Ferdinand Denis. « La maison était littéraire et le précepteur y put rester poëte : il chantait alors la nature et les héros de ses montagnes... » Que sont-ils devenus ces chants ? L'auteur, entré, nous dit-on, dans la vie d'ombre et d'humilité, » et qui un jour se sevra, comme d'un plaisir trop enivrant du commerce de ses amis illustres, les a-t-il aussi sacrifiés à ce besoin d'oubli et d'obscurité ? C'est là un fait qu'il serait utile de vérifier et dont la vérification incombe, ce me semble, à M. Paul Boiteau, l'historien du groupe. S'il parvenait à nous restituer quelques odes de la même force et du même éclat que l'ode à Roland, il aurait bien mérité des lettres françaises et ajouté un rayon important à la gloire de la poésie contemporaine.

En lisant cette pièce d'une exécution magistrale, la parenté d'idées et d'instruction du poëte avec l'auteur des *Orientales* est évidente ; il y a de l'*Ode à Grenade* dans les

premières strophes ; la suite rappelle la *Bataille perdue*. Les images riches et correctes sont frappantes de vérité. Ce n'est plus un pays deviné, rêvé, recréé par l'imagination puissante d'un poëte grand magicien, mais un pays vu, compris et admirablement reproduit en quelques coups d'un savant pinceau : la *vermeille* Orléans, Limoges *aux trois sveltes clochers*, l'Aveyron *murmurant* entre des *pelouses pleines de parfums*, les *grèves pensives* du Tescoud, le Tarn *fauve et fuyant*, la Garonne *aux longs flots*, aux eaux *convulsives* où nagent des *navires bruns* et des *îlots verdoyants*, parleront à l'œil de quiconque a suivi le même itinéraire. Tout le reste de la pièce, enlevé d'un mouvement rapide comme la course du voyageur auquel elle est dédiée, ou comme le galop des chevaux de Muça-el-Kevir, étincelle de vives couleurs et de traits brillants qui sautent aux yeux. C'est Toulouse jetée *comme une perle au milieu des fleurs* ; les *blonds chevaux* à la crinière *argentée*, dont le pied grêle a des poils *noirs comme des plumes d'aigle* ; c'est encore Fénelon, le *cygne aux chants divins*,

Qui nageait aux sources d'Homère !

C'est enfin, à la dernière strophe, les armées passant par Roncevaux, — *soldats, canons, tambours, chevaux, chants tonnant dans l'espace*, etc. — Voilà bien l'art de 1833 ; l'art d'enchâsser savamment l'image dans le vers et de tout combiner pour l'effet, et le son, et la figure, et le rythme, et la coupe, et la place et l'enjambement. L'atteindre ainsi du premier coup et dans sa perfection était certes la preuve d'un talent et d'une intelligence peu ordinaires.

ROLAND

A. P. T.

Vous allez donc partir, cher ami, vous allez
Fuir vers notre soleil, comme les vents ailés;
Déjà la berline jalouse
Frissonne sous le fouet, inquiète, en éveil,
Belle et fière d'aller bondir sous le soleil
Où s'endort la brune Toulouse.

Que Dieu vous garde, ami! — Mais lorsque vous aurez
Franchi monts et vallons, et fleuves azurés,
Villes et vieilles citadelles,
La vermeille Orléans, et les âpres rochers
D'Argenton, et Limoge, aux trois sveltes clochers,
Pleins de cloches et d'hirondelles,

Et Brive et sa Corrèze, et Cahors et ses vins,
Où naquit Fénelon, le cygne aux chants divins
Qui nageait aux sources d'Homère ; —
Arrêtez un moment votre char agité
Pour voir la belle plaine où le More a jeté
La blanche cité votre mère;

Ces plaines de parfums, cet horizon fleuri,
L'Aveyron murmurant, des pelouses chéri,
Le Tescoud aux grèves pensives,
Le Tarn fauve et bruyant, la Garonne aux longs flots,
Qui voit navires bruns et verdoyants îlots
Nager dans ses eaux convulsives;

Et puis, voyez là-bas, à l'horizon, voyez
Ces grands monts dans l'azur et le soleil noyés;
On dirait l'épineuse arête
D'un large poisson mort entre les océans,
Ou bien quelque Babel, ruine de géants,
Dont la foudre ronge la crête.

Non, ce mur de granit qui clôt ce bel Éden,
C'est Charlemagne, c'est Roland le paladin!
Qui lui fit ces grandes entailles;
Qui tronqua le Valier, blanc et pyramidal,
En faisant tournoyer sa large Durandal
Contre les Mores, aux batailles.

Les Mores ont haché les rois goths à Xérès,
Leurs bataillons fauchés sont là dans les guérets
Comme des gerbes égrenées;
L'Arabe, sur les pas de Muça-el-Kevir,
Fait voler son cheval du bleu Guadalquivir,
Jusques aux blanches Pyrénées.

Mais un jour que Muça-el-Kevir a voulu
Traquer, sur leurs sommets, un vieil ours chevelu,
Grimpant de pelouse en pelouse,
Il monte au pic neigeux du Valier... Ébloui,
Il voit un horizon en fleurs épanoui,
Où, comme une perle, est Toulouse.

« Fils d'Allah, dégainez vos sabres! fils d'Allah,
Montez sur vos chevaux! La France est au delà,
Au delà de ces rocs moroses!
L'olive y croît auprès du rouge cerisier;
La France est un jardin fleuri comme un rosier
Dans la belle saison des roses. »

L'Arabie, en nos champs, des rochers espagnols
S'abattit; le printemps a moins de rossignols
Et l'été moins d'épis de seigle.
Blonds étaient les chevaux dont le vent soulevait
La crinière argentée, et leur pied grêle avait
Des poils comme des plumes d'aigle.

Ces Mores mécréants, ces maudits Sarrasins
Buvaient l'eau de nos puits et mangeaient nos raisins,
Et nos figues et nos grenades,
Suivaient dans les vallons les vierges à l'œil noir,
Et leur parlaient d'amour, à la lune, le soir,
Et leur faisaient des sérénades.

Pour eux leurs grands yeux noirs, pour eux leurs beaux
[seins bruns,
Pour eux leurs longs baisers, leur bouche aux doux parfums,
Pour eux leur belle joue ovale ;
Et quand elles pleuraient, criant : « Fils des démons ! »
Il les mettaient en croupe, et par-dessus les monts
Ils faisaient sauter leur cavale.

. . . .

« Malheur aux mécréants ! Malheur aux circoncis !
Malheur ! » dit Charlemagne, en fronçant ses sourcils
Blancs et jetant des étincelles.
« Sire, disait Turpin, ne souffrez pas ainsi
Qu'un Africain maudit vienne croquer ici,
A votre barbe, vos pucelles. »

. . . .

Charlemagne, Roland, Renaud de Montauban
Sont à cheval ; le gros Turpin, en titubant
Sur sa selle, les accompagne :
Ils ont touché les os de saint Rocamadour ;
Mais, du Canigou blanc aux saules de l'Adour,
Les Mores ont fui vers l'Espagne.

. . . .

Non, ils sont sur les monts, menaçant à leur tour ;
Ils coiffent chaque pic, comme une ronde tour,
De leur bannière blanche et bleue ;
Hérissent le granit des crêtes du rempart,
Et crient : « Chiens, ne mordez l'oreille au léopard,
Du lion n'épluchez la queue ! »

Et Roland rugissait, et des vautours géants,
Des troupeaux d'aigles bruns volaient en rond, béants,
Faisant claquer leurs becs sonores;
Et Roland leur disait : « Mes petits oiselets,
Un moment, vous allez avoir bons osselets
Et belles carcasses de Mores! »

Un mois il les faucha, sautant de mont en mont,
Jetant leurs corps à l'aigle et leur âme au démon
Qui miaule et glapit par saccades;
Les âmes chargeaient l'air comme un nuage noir,
Et notre bon Roland, en riant, chaque soir,
S'allait laver dans les cascades.

Mais tu tombas, Roland! — Les monts gardent encor
Tes os, tes pas, ta voix et le bruit de ton cor.
Et, sur leurs cimes toujours neuves,
Ont, comme un Sarrasin, une nue en turban;
La cascade les ceint et les drape, en tombant,
De l'écharpe d'azur des fleuves.

Nos pères, du soleil et du canon bronzés,
Sont morts aussi, mordant leurs vieux sabres usés,
Sur tous ces rochers de l'Espagne,
Dis-moi, toi qui les vis, quand ils tombaient ainsi,
Étaient-ils grands, et grand notre empereur aussi,
Comme ton oncle Charlemagne?

Ah ! si vers l'Èbre, un jour, passaient par Roncevaux,
Nos soldats, nos canons, nos tambours, nos chevaux,
Et nos chants tonnant dans l'espace,
Lève-toi, pour les voir, lève-toi, vieux lion,
Plus grande que ton oncle et que Napoléon,
Viens voir la Liberté qui passe.

ÉMILE CABANON

1834. *Un Roman pour les cuisinières*, par Émile Cabanon. E. Renduel, in-8°; blason sur le titre. — Jolie vignette de Camille Rogier.

Emile Cabanon, mort il y a une quinzaine d'années, a été rédacteur du *Corsaire* et du *Journal des Enfants*. C'était un mystificateur à outrance, du temps où les mystifications étaient à la mode. C'est de lui cette plaisanterie, tant répétée depuis et attribuée à tant de gens, qui lui fit forcer les portes du Théâtre-Français un jour de représentation extraordinaire : « — Votre nom ? lui demanda le contrôleur en l'arrêtant. — *Prince de Courtenay... branche éteinte ! !* » et il passa.

Ce roman même est une mystification, qui commence dès le titre. Donc il faut aller chercher l'explication à la dernière page du livre. L'auteur, pour répondre à l'accusation de frivolité, d'inutilité portée contre la littérature moderne, y donne une recette merveilleuse pour accommoder les cailles; voilà donc un roman *utile*... pour les cuisinières.

Le sujet est à peine racontable. Et certes les feuilleto-

nistes d'à présent y regarderaient à deux fois avant que d'entamer le récit d'une aventure qui choque également la vraisemblance, la religion et la morale publique. Mais ce qui serait dangereux dans un feuilleton doit être innocent dans un catalogue. La bibliographie est comme la statistique, elle enregistre et n'approuve pas.

Le héros de M. Cabanon, Julio de Clémentius, est, en l'an de grâce 1834, un jeune homme à la mode : jeune (il n'a que vingt ans), beau, riche, noble comme le roi, poëte et artiste ; l'idéal de la jeunesse d'alors et de toute jeunesse. Le bruit de ses bonnes fortunes remplit Paris. C'est à la fois un sultan et un Lovelace ; et, pour soutenir cette réputation de prince Charmant et de filleul des Fées magnifiques, il n'épargne ni l'intrigue, ni la dépense, ni les fatigues. Rien que par ce début, il est évident que nous entrons en plein dans le domaine de la folie et de l'impossibilité. Une fois admis ce jeune homme doué comme un rêve, on n'est plus étonné de voir arriver chez lui, sur sa seule renommée de générosité et de galanterie, une jeune et noble dame, belle, cela va sans dire, épouse légitime d'un vieux seigneur jaloux et sévère, pour lui offrir, en échange d'un service d'argent considérable, sa beauté, sa jeunesse, sa couronne et sa vertu. Maître Julio écoute la proposition avec la gravité d'un notaire et le calme d'un vieil Asiatique détaillant les beautés d'une odalisque. Il est entendu d'avance qu'il accepte. Dire les folies qu'imaginent les deux extravagants pour prouver leur magnanimité, celui-ci en négligeant les épingles du marché, celle-là en les faisant prendre, je ne l'essayerai pas. Au lendemain de ce duel de fatuité et de coquetterie, Julio est ruiné coup sur coup : ses fermes brûlent, ses banquiers s'envolent, son notaire passe la frontière. Voilà le Sardanapale, le délicat, le raffiné, le magnifique, réduit à quinze cents francs de rente ; et le somptueux hôtel, le jardin digne de

Watteau, les écuries splendides, le boudoir peint et doré comme une boîte de Chine remplacés, par une mansarde du faubourg du Roule. Le jeune sultan déchu passe ses journées à fumer de l'opium. Un jour, à travers son rêve, il voit entrer dans sa chambre une femme voilée et mystérieuse, vêtue de noir, à la voix chuchotante. C'est la dame du premier chapitre, la Cydalise oubliée depuis un an, qui vient s'acquitter envers Julio et lui demander sa revanche. Un conseiller facétieux lui a persuadé qu'elle ne pouvait expier pleinement sa faute qu'en imposant à sa vertu repentante le sacrifice humiliant de la répétition, et de la répétition identique. C'est au tour de la dame à être superbe; à Julio d'être suppliant et désespéré. Un petit empoisonnement manqué accommode les choses. Les soixante mille francs restitués par la Cydalise, accrus par un héritage inattendu, remettent Julio sur ses pieds. Il en profite pour se ranger et se caser dans une petite existence bourgeoise. Il est grenadier dans une compagnie de la garde nationale, devient de première force aux dominos et consacre ses loisirs aux progrès de l'art culinaire. C'est à ses méditations et à ses expériences que nous devons la recette des *cailles à la Clémentius*.

Voilà assurément des folies bien folles et que la critique du parquet ne laisserait point passer. Et pourtant je ne cacherai pas mon faible pour ces histoires insensées racontées avec l'entrain et la candide outrecuidance de la jeunesse. Voir un danger social dans de telles facéties, c'est accorder trop d'importance à des historiettes. J'ajoute, pour le soulagement de ma conscience, que les exemplaires de celle-ci sont devenus extrêmement rares, s'ils ne sont pas tout à fait introuvables. Le livre est écrit sur le ton leste et preste et avec l'abandon naïf d'un brave homme qui se croit à l'abri de tout péril comme de tout remords. La peinture est brillante, pimpante, fanfaronne et reste

dans l'œil. Je ne connais pas d'autres ouvrages du journaliste Emile Cabanon.

La vignette qui représente Julio le charmant endormi dans un fauteuil au pied du lit d'où la Cydalise le regarde avec stupeur, est une des plus jolies choses que j'aie vues de C. Rogier. Que Dieu fasse paix à l'âme du conteur.

THÉOPHILE DE FERRIÈRE.

—*Les Contes de Samuel Bach* (*Il Vivere*), par Théophile de Ferrière. Paris, rue des Grands-Augustins, in-8°.

— *Les Romans et le Mariage*, par M. Th. de Ferrière, auteur de *Il Vivere*. Paris, Fournier, libraire, rue des Petits-Augustins, 26, 1837, in-8°, deux volumes. Impr. de Fournier et Cie.

La destinée de M. Théophile de Ferrière m'est inconnue; je crois seulement avoir entendu dire qu'après avoir publié ces deux livres, il s'est lancé dans la carrière diplomatique. La lecture de ses ouvrages prouve un homme instruit et curieux de tout ce qui intéressait son temps : il était orientaliste; il connaissait l'histoire de la littérature; il parle en connaissance de cause des divers systèmes humanitaires qui ont fait bruit au commencement de ce siècle. Son premier livre, qui est le meilleur des deux: est un recueil de contes et d'études de différents genres orientaux, antiques, satiriques, etc., auxquels l'auteur, suivant le goût du temps, qui voulait en toutes choses un certain art d'arrangement et de décoration, a donné pour cadre et pour lien le testament d'un vieux libraire supposé

l'auteur du livre, dont lui, M. de Ferrière, n'aurait été que l'éditeur.

M. Théophile de Ferrière est un esprit du dix-huitième siècle, égaré dans le romantisme. Il a du siècle de Voltaire et de Sterne la petite phrase comique, preste et nette, le ton narratif et désintéressé, supprimant les développements et mettant les arguments dans l'action. Il a pris à l'école romantique le soin du détail, un certain goût de relief et de mise en scène, une curiosité universelle que le dernier siècle n'a pas eue.

A ces deux titres, le premier conte du volume, — *Idiolo*, — serait le plus significatif et le plus complet. Ce conte est une satire en action des modes littéraires, philosophiques et artistiques de vers 1832. C'est encore une fois le jeune-France berné et caricaturé, mais par d'autres moyens que ceux que Théophile Gautier avait pris dans ses *Contes goguenards*. C'est Carle Vernet après Jordaens; le trait indicatif après la pochade; après le rire, le sourire. Idiolo, le héros du conte, est un badaud d'idées, qui se comporte dans la vie comme un flâneur dans une foire, s'arrêtant sur les tréteaux, écoutant le boniment et la fanfare sans jamais entrer dans la baraque. L'auteur, c'est-à-dire Samuel Bach, nous le présente comme un enfant de Paris, un fils de petit bourgeois dépravé par l'éducation universitaire. « Au collége, on lui dit que c'était toute la vie d'être le premier de sa classe et d'avoir des prix; on lui dit de bien grossir sa petite tête, et il la fit bien grosse. » Voilà donc le petit bourgeois Idiolo lancé à travers la vie, avec la résolution d'avoir le prix à toutes les courses et d'être le lion de toutes les modes. Il est successivement dandy, poëte, dilettante, byronien, pantagruéliste, roué, bousingot, conspirateur, hegelien et philosophe humanitaire, et finit, après avoir mangé son bien, reçu une blessure en duel et des

coups de fusil dans les émeutes, par entrer aux appointements de deux cents francs par mois dans la rédaction d'un journal quelconque.

Le conte est joli, vif, amusant et mérite de rester comme une chronique, ou plutôt comme une amusante caricature des modes du temps. Comme je l'ai dit, M. Théophile de Ferrière se garde avec soin des considérations, des aperçus, de tout ce qui pourrait ralentir la narration. C'est le plus souvent un détail de costume, une forme de langage qui indiquent les transformations du personnage. Par exemple, Idiolo vient de clore son existence de dandy et de séducteur par deux ou trois échecs ridicules : une marquise l'a mis à la porte ; une duchesse a pris un amant sous son nez ; une comtesse l'a fait battre en duel par son frère.

« — *O Sara, dit-il, ô Conrad ! ô Zaffie ! je vous comprends, mes amis, et je suis des vôtres. Le monde est infâme, hideux, abominable ! c'est une Sodome, une Gomorrhe, une Babylone... ô Byron !...* »

Idiolo boutonna son habit, fit tomber ses moustaches sur ses lèvres, mit des bottes et un pantalon large, enfonça son chapeau sur ses yeux, prit une canne dans une main, un cigare dans l'autre, et entra dans sa nouvelle vie d'un air sombre et déterminé.

Lorsqu'un mois plus tard Idiolo, revenu des femmes et du misanthropisme, entra dans le cabinet de lecture de Samuel Bach, « il avait les cheveux longs et bouclés sur les épaules, un gilet à la Robespierre, une redingote bleue, un pantalon bleu, un gourdin à la main et un chapeau à larges bords sur la tête. — *Citoyen Samuel Bach*, dit-il, *salut*

et fraternité! Le monde marche; le monde est en progrès, le monde s'achemine vers la république. L'avenir du monde est républicain! etc. » Le sens général du conte était assez clair pour que l'auteur pût se dispenser d'y coudre, sous forme de *post-scriptum*, une moralité, courte, à la vérité, mais contradictoire à son système : *C'est un grand malheur pour l'homme, quand son imagination a détrôné son cœur...* etc.,etc. C'est nous montrer le lumignon après la lanterne magique. — Le second conte, *Lord Chatterton*, est un chapitre ajouté à la célèbre nouvelle d'Alfred de Vigny. Chatterton n'est pas mort : la violence même du poison l'a sauvé. Une jeune et belle et riche lady s'est éprise de lui, et l'épouse. Le voilà grand seigneur, membre du haut parlement, millionnaire; il ne sera plus à la solde des libraires; il pourra désormais attendre la gloire de pied ferme et à loisir. Mais le monde qui l'a adopté, le monde où son double roman de suicide manqué et de noces illustres l'a mis à la mode, le poursuit de la ville à son château, et de son château en Italie, où il était aller chercher un peu de solitude et de silence pour le travail. On lui démontre que son rang et sa fortune ne lui permettent pas de s'isoler de la société, qui le réclame. Chatterton résiste quelque temps et finit par se plaire à ces petits succès de chaque jour, à cette gloire en monnaie qu'il récolte dans les raouts, dans les conversations, aux courses et dans les parties de chasse. Il passe homme de salon, homme à la mode, dandy, *lion*; et quant le poëme de la *Bataille de Hastings* est enfin achevé, ce poëme, le rêve et l'ambition de toute sa vie, il le sacrifie à la peur d'un scandale. Il avait été convenu, dès la première lecture qu'il en fit, « que Guillaume ressemblait à lord Stradfoot, Harold à lord Mindless, la reine Hedwige à lady Sinclair, la sorcière Ethelrude à lady Cembroke; et que lord Chatterton avait tout bonnement versifié les mille et un on dit des raouts. »

Le poëte Chatterton jette son manuscrit au feu. Il finit

vieux courtisan, vieux *beau*, douillet, coquet, tendre à lui-même, payant la taxe des pauvres, et dur aux poëtes.

La moralité, qu'on veut bien cette fois se contenter d'indiquer dans la préface, est *que les jouissances du luxe étouffent le génie.*

L'histoire de *Galyot* est un récit légèrement teinté de fantaisisme allemand, qui rappelle certaines plaisanteries frénétiques de Jean Paul Richler et de Hoffmann. C'est le récit des infortunes d'un pauvre brave homme marié à une furie, à une stryge exaspérée et hystérique, qui l'oblige à venir habiter un vieux château en ruines, où elle se promène la nuit, vêtue de blanc, dans les ténèbres, et d'où elle s'échappe le matin pour aller galoper, frémissante et échevelée, sur des chevaux noirs comme l'Erèbe. Sanglots, extases, délires, sommeils cataleptiques, longs oublis sur les lacs et dans les fourrés, chansons hurlées dans la nuit, tels sont les événements dont se compose la vie de ce bonhomme, qui supporte tout dans l'espoir que la chambre conjugale, restée pour lui la chambre nuptiale, s'ouvrira un jour ou l'autre à sa soumission. Deux autres contes, d'un genre tout différent, complètent le volume : *Héliogabale*, étude sur la mystagogie antique ; et *Kam-Rap*, pastiche des poëmes hindoustaniques de Tahcin-Uddin, que venait de traduire M. Garcin de Tassy, et où l'auteur a su conserver le brillant et la délicatesse des compositions orientales.

Le second ouvrage de M. Théophile de Ferrière, *les Romans et le Mariage*, est le développement en deux volumes (la plus grande proportion du roman en ce temps-là) de l'idée concentrée dans *Idiolo* et dans l'histoire de *Galyot*. Seulement, comme il arrive souvent, la grande toile ne vaut pas le tableau de chevalet. Le sujet, heureux pour un

conte, devait perdre à être développé. *Idiolo* est un conte amusant, surtout parce qu'il est vif, court, et qu'il n'a que la prétention d'une caricature : c'était une moquerie de bonne guerre et de bon aloi. Le roman qui dogmatise devait passer, en 1837, pour une œuvre de réaction contre des idées et des doctrines qui n'avaient rien de ridicule que dans les exagérations des simples et des conscrits. L'auteur ne se réduit plus à faire rire aux dépens des extravagantes, des sots ou des singes. Il fait une charge à fond de train contre la poésie, les poëtes et les artistes, en l'honneur des vertus sociales et domestiques. Le personnage important du livre,— le héros,— celui qui tourne la tête à toutes les femmes et trouble tous les ménages, se trouve être à la fin un pauvre fou, neveu d'un curé de campagne, un clerc d'huissier qui s'est tourné l'esprit à lire des romans. Donnée banale, vulgaire et qui devait perdre tout intérêt à sortir des proportions d'une anecdote. Le premier volume est néanmoins curieux à lire, comme une chronique assez fidèle des occupations, des goûts et des affectations de langage de la bonne compagnie entre 1828 et 1835 : raouts, bals historiques, lectures, thés esthétiques, punchs humanitaires. L'argot symbolique et apocalyptique des faiseurs de système social, le bagout éthéréen des bas-bleus et des lakistes s'y retrouvent conservés entre deux feuillets comme de vieilles fleurs ; certains types comiques, sans jamais tomber dans la charge, sont très-vivants ; entre autres celui d'une femme émancipée et philosophe, madame *Clara Mondésir*, espèce de tricoteuse sentimentale.

Le roman est précédé d'une assez longue étude sur la condition des femmes aux différents siècles et sur leur rôle en littérature, soutenue d'amples citations d'Homère, Euripide, Plutarque, Aristote, Ennius, Plaute, Ulpion, Jehan de Meung, de Lorris, Jean Molinet, Matheolus, Martin Franc, *le Champion des dames*, Rabelais, Montaigne,

Molière, J.-J. Rousseau, etc., etc.; c'est un morceau de critique très-intéressant et très-agréable. En somme, M. Théophile de Ferrière est un écrivain élégant, fin, spirituel, lettré, qu'il serait injuste de séparer du groupe aux côtés duquel il a marché. Quoique rétractile et même hostile, sur certains points, aux idées qui alors entraînaient tout le monde; quoiqu'il se raille volontiers de la couleur locale et de la manie du pittoresque, il a cependant, et par la force des choses, assez emprunté au mouvement de son époque pour devoir lui appartenir et être réclamé par lui. Heureux temps! où tout homme de bonne volonté trouvait dans l'assentiment général un encouragement et une incitation à ce travail de perfection qui sait donner la durée aux œuvres. Les *Contes de Samuel Bach* méritent d'être lus après les *Consultations du Docteur Noir*, qu'ils contredisent, mais sans les infirmer. Ils peuvent prendre place entre les *Jeune-France* et la *Bohême galante*. C'est un livre.

FIN.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

Paris. — Typ. de Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.




UNIVERSITY OF MI
3 9015 06360

